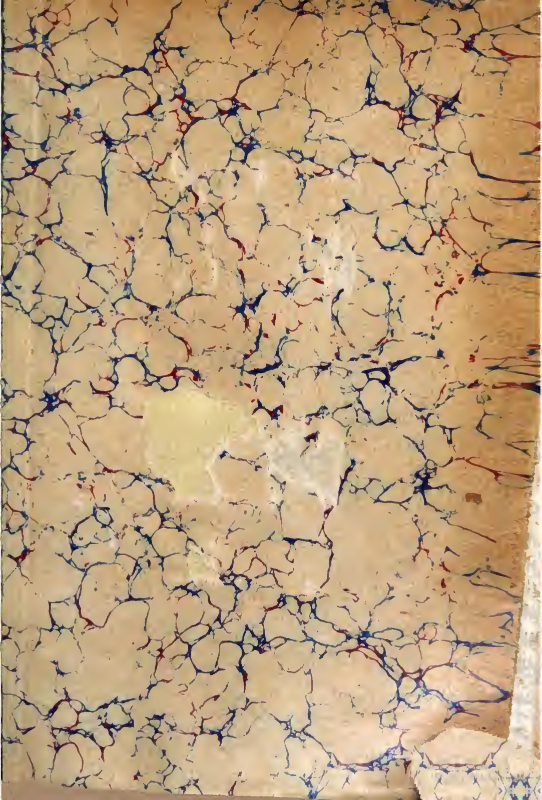
PALLI





LES MYSTÈRES DE LA COUR DE LONDRES

FERNANDA

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., 30, RUE DU BAC.

LES MYSTÈRES

DE LA

COUR DE LONDRES

DEUXIÈME SÉRIE

FERNANDA

PAR

G.-M.-W. REYNOLDS





PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1866



LES MYSTÈRES

DE LA

COUR DE LONDRES

CHAPITRE I

LE PÈRE ET SES FILLES

Il est maintenant nécessaire de revenir à Octavie, que nous avons laissée au moment où, après avoir quitté Lord Florimel qui, comme nous l'avons dit, l'avait accompagnée chez elle, elle se trouva, en présence de sa sœur, à la grille du jardin.

A l'instant où ses yeux rencontrèrent ceux de sa sœur, son visage, auparavant si pâle, se couvrit d'une vive rougeur, et les mots qu'elle aurait voulu

prononcer semblaient lui brûler la gorge comme une lave ardente qui les aurait arrêtés au passage.

— Octavie... ma bien-aimée Octavie!... calme-toi, — dit Pauline à voix basse, tout en agitant son mouchir comme un signal adressé à Lord Florimel dont elle voyait la tête hors de la portière de la voiture de louage qui s'était arrêtée à une petite distance. — Tout va bien... notre père n'a aucun soupçon de ton absence! — s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Oh! Pauline... n'as-tu donc pas du mépris pour ta sœur? — murmura Octavie qui avait enfin recouvré la force d'articuler un mot.

— Pour l'amour de Dieu! ne parle pas ainsi! — répliqua vivement la jeune fille en entrant dans la maison suivie par sa sœur.

Elles montèrent à leur chambre à coucher où Octavie quitta son chapeau et son châle; puis, se jetant dans les bras de Pauline, elle versa un torrent de larmes.

— Pas un mot sur ce qui s'est passé! — s'écria la plus jeune des sœurs en pressant son aînée sur son cœur.

— Mais que vas-tu penser de moi, Pauline?... Mon Dieu!... — s'écria-t-elle en s'interrompant tout à coup, — c'est maintenant que je sens combien on a raison de dire que le chemin de l'amour est semé d'épines.

— Je t'en prie, chère sœur, ne te laisse pas aller

à ces émotions! — s'écria Pauline dont les joues étaient sillonnées de larmes. — Ne sais-tu pas que je t'aime?... tu es malheureuse, est-ce à moi d'augmenter encore tes angoisses?... oh! non!... je ferai tout pour te protéger, tout pour te rendre le courage, tout pour te consoler.

— Ma bien-aimée Pauline! — s'écria Octavie en pressant de nouveau sa sœur sur son cœur; puis, devenant un peu plus calme, elle ajouta : — Il faut que je me prépare à la terrible nécessité de me trouver en face de mon père.

— Mais, ma chère Octavie, toutes tes paroles semblent exprimer un regret, — répondit Pauline qui observait sa sœur avec le plus tendre intérêt. — Est-il possible que tu aies accordé ton amour à quelqu'un qui en soit indigne et dont le nom seul puisse te faire rougir?

— Non... non!... — s'écria Octavie de l'accent le plus passionné. — Celui que j'aime est le plus noble et le meilleur des hommes, et dans quelques jours il se fera présenter à mon père. Il deviendra alors un hôte assidu de notre maison, et au bout du temps convenable, il demandera ma main.

— Alors, qu'as-tu à déplorer si profondément? — demanda Pauline, ravie de son assurance, et cherchant dans la générosité de son cœur les moyens d'atténuer la faute de sa sœur.

— Je ne regrette pas d'avoir donné mon amour à M. Harley, — répondit Octavie, s'exprimant alors

avec l'orgueil infini d'une femme qui est fière de son amour et qui le croit ardemment payé de retour.

— M. Harley! — s'écria Pauline avec un étonnement qui n'avait rien de simulé.

— Oui, c'est M. Harley qui doit devenir mon mari! — répondit Octavie.

— Cette révélation est pour moi une nouvelle source de joie, — répondit sa jeune sœur dont la physionomie devenait de plus en plus radieuse, — je suis sûre que c'est un homme honorable. Sa tenue, sa conversation, ses attentions délicates, ses manières franches et gracieuses, ses regards, tout annonce une noble nature! — s'écria la jeune enthousiaste en exprimant les honnêtes convictions de son âme candide et confiante.

— Et c'est pourquoi, chère Pauline, — dit Octavie facilement entraînée à partager la confiance et la joie de sa sœur, — c'est pourquoi je ne regrette pas de lui avoir donné mon amour. Mais ce que je regrette, ce qui m'oppresse le cœur, ce qui accable mon esprit, c'est la crainte de perdre l'estime de celle qui se montre si généreuse et si bonne envers moi.

— Non.... jamais.... jamais!... — s'écria Pauline.

Et de nouveau les deux sœurs s'embrassèrent avec ivresse.

— N'est-ce pas une chose singulière, — s'écria la plus jeune après un court silence, — que toutes deux nous apprenions à connaître l'amour presque au même

instant? Car moi aussi j'aime! — ajouta Pauline en baissant la tête et en rougissant. — Oui, j'ai subitement appris à aimer le beau et noble jeune homme qui t'a amenée ici.

— Il m'a dit quelque chose de votre singulière entrevue, mais j'étais trop troublée pour bien comprendre ce qu'il me disait, — répondit Octavie. — Cependant j'en ai compris assez pour savoir qu'il ne te recherchait d'abord qu'avec de mauvaises intentions, et que ta vertu a triomphé de lui et lui a inspiré une honorable passion.

— C'est bien cela, — répondit Pauline. — Je te donnerai tous les détails quand nous aurons plus le loisir de causer ensemble, — ajouta-t-elle, intérieurement enchantée d'éluder l'entretien, car le souvenir des incidents de la nuit précédente lui faisait monter la rougeur au visage, malgré toute l'innocence de sa virginale pureté. — Nous devons maintenant descendre pour nous occuper du déjeuner, notre père ne va pas tarder à sortir de sa chambre, et souviens-toi, s'il fait allusion à l'heure avancée à laquelle il a effectué son retour, qu'il croit que nous étions déjà au lit depuis plusieurs heures, lorsqu'il a frappé; pendant que j'étais avec Lord Florimel dans le petit salon sur le derrière de la maison, j'ai pu faire en sorte qu'il vît de la lumière dans notre chambre à coucher avant d'aller lui ouvrir la porte; puis j'ai jeté un manteau sur mes épaules pour qu'il pût croire que je m'étais habillée à la hâte.

C'était avec la plus grande répugnance que Pauline avait recours à tous ces petits mensonges pour que sa sœur ne pût pas soupçonner que son entrevue avec Florimel, au lieu de se passer dans le petit salon, avait eu lieu dans sa chambre. Mais elle préférait encore altérer la vérité que de laisser un instant soupçonner sa vertu en avouant sa conversation prolongée avec un jeune homme dans sa chambre de jeune fille.

Octavie ayant alors repris son calme et sa présence d'esprit; toutes deux descendirent dans la salle à manger, où elles furent bientôt rejointes par M. Clarendon, qui embrassa ses deux filles avec la satisfaction d'un père qui rentre chez lui après un voyage, et qui rapporte de bonnes nouvelles à ses enfants.

Le cœur d'Octavie battait violemment, et dix fois elle se sentit rougir en recevant les caresses de son père, car elle ne pouvait s'empêcher de songer qu'elle était chaste et pure lorsqu'elle avait reçu ses adieux au moment de son départ pour son voyage, et que ce n'était plus avec la conscience d'un cœur innocent qu'elle accueillait son retour.

Mais M. Clarendon ne remarqua pas les émotions de sa fille aînée, et comme il ne fit aucune observation relative à l'heure avancée de son retour, et qu'il s'empressa de rendre compte à ses filles du résultat de son voyage, les craintes d'Octavie se calmèrent rapidement et elle reprit confiance.

Il paraît que lorsque M. Clarendon s'était présenté au château de Marchmont, son noble cousin l'avait reçu avec un empressement et une cordialité qui l'avaient surpris et charmé tout à la fois. La raison de cette condescendance si inattendue de la part de Lord Marchmont fut néanmoins bientôt expliquée.

Le noble pair était veuf et n'avait qu'un fils unique, l'Honorable Arthur Eaton, qui était âgé d'environ vingt-trois ans. Jusqu'à une époque remontant seulement à quelques mois, ce jeune rejeton d'une noble maison avait joui d'une santé si parfaite qu'il en était encore à savoir ce que c'était que quelques jours de maladie. Mais tout à coup sa constitution s'était vue attaquée, non par un affaiblissement graduel, mais avec une violence telle qu'il semblait que les cordes vitales du cœur s'étaient brusquement rompues et qu'il ne tenait plus que par les fils les plus légers. Ses joues s'étaient décolorées, son corps jusque-là vigoureux, sans avoir été jamais robuste, était devenu débile. L'appétit lui manquait, et il ne pouvait se décider à prendre la nourriture suffisante pour réparer les pertes subies par son corps. Les plus éminents médecins furent consultés, et l'arrêt qu'ils prononcèrent avec douleur fut que c'était un état peu commun d'atrophie profonde qui s'était emparé du jeune homme jusque-là si plein de vitalité. Sa situation fut dérobée à la connaissance des parents et des amis de la famille pendant quelques

mois, dans l'espoir que sa santé se rétablirait et pour ne pas exciter des inquiétudes inutiles. Mais la maladie avait fait de tels progrès que Lord Marchmont avait perdu tout espoir en voyant la mort avancer à pas de géant.

Le noble pair était donc condamné dans sa vieillesse, car il s'était marié fort tard, à voir son fils mourir devant ses yeux, et il commençait à songer que lorsque le moment fatal serait arrivé où Arthur Eaton lui serait arraché sans pitié par l'ange de la destruction, M. Clarendon, si longtemps négligé, méprisé et presque oublié, deviendrait l'héritier présomptif du titre et des vastes domaines des Marchmont. En conséquence, lorsque ce gentleman parut inopinément au château, le vieux Lord lui fit l'accueil cordial, quoique triste, qui était dû à celui qui, selon toutes les probabilités, était destiné à être son successeur, et M. Clarendon reçut la première nouvelle du triste état de la santé de son jeune parent.

Lord Marchmont ne dit pas un mot du passé, ni de la manière dont il avait traité jusque-là M. Clarendon; mais il fut généreux dans ses offres et ses propositions pour l'avenir. Le résultat fut que, lorsque le père d'Octavie et de Pauline revint chez lui, il avait un revenu assuré de mille livres par an, et la perspective de devenir bientôt l'héritier d'un noble titre et d'une immense fortune.

Telles étaient les nouvelles que M. Clarendon

communiqua à ses filles et qu'elles reçurent avec une joie mêlée de chagrin, car si d'un côté elles se réjouissaient du changement survenu dans la position de leur père bien-aimé, elles ne pouvaient s'empêcher d'éprouver une tendre sympathie pour leur jeune cousin si cruellement et si tristement frappé. Ce sentiment était d'autant plus admirable de leur part que non-seulement elles n'avaient jamais vu le fier Lord Marchmont ni l'Honorable Arthur Eaton, mais qu'elles n'avaient pas de bien bonnes raisons pour s'intéresser à une famille de la négligence de laquelle leur père avait eu tant à souffrir.

M. Clarendon commença alors à leur exposer ses vues sur le genre de vie qu'il voulait adopter pour l'avenir. Il proposa de louer une maison dans un quartier élégant, et de rechercher la haute société dans laquelle l'état actuel de sa fortune lui permettait, à lui et à ses filles, de se produire. Octavie et Pauline furent ravies des nouvelles perspectives qui leur étaient ouvertes, car la même pensée les avait frappées toutes deux au même instant, à savoir que leur nouvelle élévation dans la société les rendraient plus dignes de ceux qui déjà leur avaient demandé leurs mains.

Une grande partie de la matinée se passa en explications et en discussions sur cet important sujet, et quand la conversation commença à languir, Octavie et Pauline songèrent à informer leur père de

eur aventure avec Madame Smith et Madame Mordaunt.

Elles lui dirent comment la voiture s'était brisée sur la route, comment elles avaient offert l'hospitalité de la villa aux deux voyageuses, comment Madame Mordaunt était devenue mère pendant la nuit, et comment Madame Smith avait insisté pour faire accepter à Octavie et à Pauline des présents importants pour reconnaître leurs bontés.

M. Clarendon écouta avec une profonde attention ce récit extraordinaire, et lorsqu'il fut terminé, il loua ses filles de leur empressement à offrir l'hospitalité à ces dames, mais il les blâma d'avoir accepté les bijoux; néanmoins, il glissa assez légèrement sur les reproches, car l'amélioration survenue dans sa position l'avait mis de bonne humeur, et il était trop heureux pour se montrer bien sévère dans ses remontrances. Quant à l'aventure en elle-même, il se rencontra avec ses filles dans l'opinion qu'elles s'étaient déjà formée, que probablement ces dames étaient de haute naissance, et que les noms de Smith et de Mordaunt qu'elles s'étaient donnés étaient des noms d'emprunt. Mais à l'égard des dispositions prises pour assurer le sort de l'enfant, et des arrangements faits avec le Docteur Thurston, M. Clarendon restait dans la plus complète ignorance, puisque ses filles elles-mêmes n'en avaient pas la moindre connaissance.

Pas un mot ne fut dit quant à M. Harley, et nous n'avons pas besoin d'ajouter que le même silence fut observé relativement à la visite de Lord Florimel, car les jeunes filles avaient toutes deux d'excellentes raisons pour garder leur secret.

CHAPITRE II

UNE NUIT DE TERREURS

Il était neuf heures et demie du soir, et Caroline résidait depuis deux jours dans la maison de Madame Lindley.

La jeune fille était assise toute seule dans sa chambre, écoutant l'ouragan qui grondait au dehors. Le vent soufflait avec furie, tantôt courant sur la Tamise avec une force et une violence capables d'emporter les ponts eux-mêmes, tantôt tourbillonnant dans les rues étroites et semblant concentrer ses efforts autour de la maison qu'elle habitait; tantôt s'apaisant au milieu de gémissements sinistres pour reprendre des forces nouvelles et recommencer avec plus de fureur.

La chambre qui avait été donnée à la jeune fille était au second étage et sur le derrière de la maison, en conséquence, la fenêtre donnait sur la Tamise; mais comme la rivière, même à la marée haute, était

à un niveau beaucoup plus bas que celui de la rue, cette fenêtre se trouvait à une hauteur considérable au-dessus de l'eau.

On était alors à marée montante, et, comme Caroline l'avait remarqué, chaque fois qu'il s'élevait une tempête accompagnée de vent, elle entendait, de sa chambre, le choc du courant rapide contre les piles qui servaient de contre-forts au bâtiment. Ces bruits tristes, sinistres même, glaçaient son cœur de terreur, car il lui semblait qu'il s'y mêlait les gémissements de gens qui se noyaient, et cette tombe béante qui s'étendait juste au-dessous de sa fenêtre lui inspirait l'horrible idée du suicide, qui se présentait à elle comme le remède à tous les maux et à toutes les douleurs de ce monde. Oui, il n'y avait qu'un pas, un seul pas entre la malheureuse fille et les eaux de l'oubli, et pourtant elle n'osait pas le franchir. Elle ne l'osait pas!...

Cependant, qui était plus malheureux que Caroline en ce moment? Toutes les circonstances de sa vie passée et de sa position présente s'offraient à sa mémoire, à la vive lumière d'un éclair persistant contre toutes les lois de la nature. Elle était orpheline, et elle gardait le plus cher souvenir de ses tendres parents, qui n'étaient plus. Elle avait été confiée aux soins de Madame Brace, qu'elle s'était habituée à regarder comme sa seule amie, et qui, en affectant de remplir le rôle d'une mère, l'avait livrée à un misérable séducteur. Elle l'avait aimé, *lui*,

follement, ardemment aimé, et en sa présence, ses regards avaient brillé d'un éclat divin, d'une chaleur plus ardente que les rayons du soleil de la terre-patrie de sa mère, et où elle-même elle avait vu le jour. Car le sang Espagnol coulait dans ses veines et communiquait à son teint de brune des nuances plus chaudes que celles qui caractérisent les beautés de l'Angleterre. Mais quand elle eut livré son seul trésor sur cette terre, sa vertu, à celui qui avait conquis les plus tendres et les plus purs sentiments de son cœur, elle s'aperçut bientôt que ce n'était pas le véritable amour qu'elle avait lu dans ses regards. Pendant quelque temps, elle chercha à fermer ses yeux à cette pénible et désolante vérité ; mais, quand elle se vit au moment de devenir mère, elle fut assez folle et assez confiante pour concevoir l'espoir de lui voir remplir ses promesses, accomplir tous ses serments, et donner le nom honorable d'un père à l'enfant qui allait venir au monde. Il ne lui répondit pas avec mépris, il ne dédaigna même pas ses prières, mais il calcula ses réponses de manière à l'entretenir dans l'espérance, à ne lui laisser que la possibilité d'espérer contre tout espoir.

Puis vint le moment où elle dut se retirer chez Madame Lindley, et c'est là que nous la retrouvons, seule dans la chambre dont la solitude était rendue plus terrible par la nature désolante de ses pensées.

Hélas! qu'il arrive souvent que la femme est destinée à verser les flots de ses plus divines affections dans un cœur creux, vide, et que rien ne peut remplir! Que de belles et adorables femmes sont condamnées à périr misérablement pour avoir déversé le torrent de leur amour dans le cœur d'un homme indigne de le recevoir, et combien de fois arrive-t-il, hélas! que ce n'est plus seulement une femme qui dépérit et meurt, mais des centaines de femmes au cœur brûlant, qui sont condamnées à périr misérablement par l'infamie d'un seul homme!

Mais si Caroline ne peut plus vivre pour l'amour, elle peut encore vivre pour la vengeance! Un grand changement s'était opéré chez la jeune fille pendant les premières vingt-quatre heures de son séjour sous le toit de Madame Lindley. Elle ne cherchait plus à couvrir d'un voile les misères de sa position. Perdue, trahie, abandonnée par celui qu'elle avait adoré, sa perfidie tout entière se révélait à elle dans tous ses détails et la faisait frémir. Puis était venue la jalousie, qui, comme un torrent, avait envahi son cœur; elle se sentait convaincue qu'elle était trahie, et son sang Espagnol bouillait dans ses veines comme une lave ardente, et une soif de vengeance qui prenait les proportions de la passion la plus féroce, avait pénétré comme une flamme dévorante dans l'être tout entier de la jeune fille!

La sombre nature de ses pensées, pendant qu'elle s'abandonnait à ses réflexions dans sa chambre soli-

taire, endurcissait son cœur. Les idées sur lesquelles son esprit s'appesantissait, idées qui enflammaient son sang Espagnol et la poussaient à la vengeance, lui avaient d'abord semblé criminelles, mais plus elle les étudiait, plus elle s'y arrêtait, et moins elles lui paraissaient choquantes. Puis surgit une nouvelle source de terreur, née sous l'influence que la tempête qui sévissait au dehors et soulevait les vagues qui venaient se briser avec fracas contre les fondations de la maison, exerçait sur son âme : elle fut prise de ces idées de suicide qui pénétraient tout son être d'une inexprimable horreur.

Mais non, non!... Elle devait vivre pour la vengeance!

Se levant tout à coup de son siége, elle jeta un coup d'œil rapide autour de sa chambre, qui était petite et bien meublée, quoique d'un aspect triste; elle comprit qu'il fallait qu'elle fît quelque chose pour occuper son esprit. Elle savait que, lors même qu'elle se mettrait au lit, elle ne pourrait pas dormir, et sa solitude absolue, si conforme à sa position dans le monde, lui devenait intolérable.

Pourquoi n'irait-elle pas chercher la société d'une des quatre femmes qui lui avaient été présentées, et avec lesquelles elle avait passé la plus grande partie de la journée? Elles s'étaient montrées bonnes et compatissantes envers elle, et elle pouvait trouver quelque consolation auprès d'elles, car elles ne sentaient pas l'humiliation de leur position dégradée

aussi profondément et aussi douloureusement que Caroline ressentait la sienne.

Oui, elle allait se rendre sans bruit dans la chambre d'une de ces jeunes femmes, puisqu'à chaque instant sa solitude lui devenait plus insupportable.

Prenant la bougie dans sa main, elle sortit avec précaution de sa chambre, mais quand elle se trouva sur le large palier sur lequel s'ouvraient trois ou quatre portes, elle ne sut à laquelle frapper.

Après avoir hésité pendant quelques moments, elle se reprocha son irrésolution, et, frappant doucement à la porte qui se trouvait en face d'elle, elle attendit qu'on lui fit une réponse. Aucune ne parvint à son oreille, et, terrifiée par le silence profond qui régnait dans la maison et qui avait quelque chose de mystérieux et de sinistre tout à la fois pendant que la tempête sévissait au dehors, elle ouvrit la porte ; un coup d'œil lui suffit pour reconnaître que ce n'était pas une chambre à coucher; néanmoins, un inexplicable sentiment de curiosité la poussa à entrer. Elle franchit le seuil, et avança en tenant sa lumière assez haut pour pouvoir embrasser tout l'intérieur de la chambre de ses regards.

C'était une chambre de débarras où étaient relégués les meubles brisés et hors de service; on y sentait cette odeur désagréable qui domine dans les pièces constamment fermées et où de vieux meubles de bois achèvent de se manger aux vers. Contre les murailles étaient suspendus des paquets d'herbes de

différentes sortes mises là pour sécher, et parmi ces plantes une assez grande quantité de rameaux, qui, entre des mains comme celles de Madame Lindley, ne peuvent être employés qu'à un détestable usage. Mais, heureusement, Caroline Walters l'ignorait ; sans quoi, cela n'aurait fait qu'augmenter le sentiment d'aversion qu'elle éprouvait déjà pour son hôtesse.

Cependant, si la vue de ces plantes ne produisit pas un effet désagréable sur la jeune fille, elle fut bientôt remplie d'horreur et d'étonnement par d'autres objets que cette chambre offrit à ses regards. Sur des planches se trouvaient rangés des bocaux de verre dont chacun contenait le petit corps d'un enfant, conservé dans l'esprit-de-vin. Cédant à l'impulsion invincible de la curiosité, mais avec un tremblement intérieur qui agitait tout son corps, elle avança pour voir ces objets de plus près, et pendant qu'elle regardait avec un intérêt mêlé de dégoût, elle découvrit, dans chacun de ces petits embryons, quelque chose qui rendit plus pénible encore l'émotion qu'elle éprouvait : car c'étaient des monstres, des monstres humains, qui étaient conservés dans ces bocaux, sur lesquels les yeux de la jeune fille étaient arrêtés.

Que quelques-uns de ces enfants fussent morts en venant au monde, c'était probable ; que quelques-uns eussent été étranglés ou empoisonnés, ce n'était pas impossible ; mais cette dernière idée ne vint pas un seul instant à l'esprit de Caroline Walters. Toutes

ses pensées étaient concentrées sur les dégoûtantes monstruosités qu'elle contemplait.

Lorsqu'elle s'arracha enfin à cet horrible spectacle, le cœur malade de dégoût, elle fut forcée de déposer sur une table la lumière qu'elle tenait, de peur qu'elle ne lui échappât des mains; et de s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber. Pendant qu'elle se soutenait ainsi en se demandant quel sentiment de curiosité l'avait poussée à entrer dans cette chambre, et qu'elle jetait des regards effarés autour d'elle comme poursuivie de la crainte de voir des spectres sortir de derrière les meubles ou apparaître sur le seuil de la porte, ses yeux s'arrêtèrent sur une longue caisse de bois dressée contre la muraille.

Un frisson glacial parcourut de nouveau tout son corps, car cette caisse dressée là lui faisait l'effet d'un cercueil; mais un second et plus attentif regard lui fit voir qu'elle ne présentait pas cette saillie anguleuse des côtés qui distingue notre dernière demeure après la mort.

Et alors cette même curiosité invincible qui avait déjà influencé ses actions pendant cette soirée horrible la poussa à s'approcher de l'objet qui avait frappé son attention, et, en découvrant que cette caisse était garnie d'une porte à charnières munie d'un loquet, le même instinct la poussa à ouvrir cette porte.

Elle céda sous sa main, mais nulle plume ne sau-

rait décrire la terreur de la jeune femme lorsque les os blanchis d'un squelette s'offrirent à sa vue.

L'effroi invincible qui s'empara d'elle étouffa le cri qui lui vint aux lèvres, et, pendant près d'une minute, elle resta immobile, pétrifiée, comme changée en statue. Son esprit était frappé d'horreur. C'était l'effet de la tête de Méduse s'offrant à ses yeux et la changeant en pierre. Tant que dura cette terrible influence, aucun effort humain n'aurait pu lui faire détourner ses regards de cette pièce d'anatomie ; un pouvoir surnaturel semblait river ses yeux sur les os blanchis du squelette.

Ce squelette paraissait se tenir debout dans sa boite, au sommet de laquelle il était attaché par un fil de fer. Ses longs doigts étaient légèrement recourbés ; il faisait une horrible grimace avec ses deux rangées de dents blanches, et il semblait à Caroline que, des orbites vides de ses yeux, partait un regard semblable à celui de la mort qui s'arrêtait sur elle.

Au moment même où s'offrait à sa vue ce spectacle horrible, dont l'état de son esprit augmentait encore l'horreur, le vent se mit à souffler en mugissant contre la maison avec une telle furie, qu'il semblait l'ébranler jusque dans ses fondations, et pendant un moment, la pensée vint à Caroline que le jour du jugement dernier était proche.

Un souffle de vent pénétra dans la chambre malgré les fenêtres bien closes et les volets fermés à l'exté-

rieur, car cette chambre donnait sur la rue, et, agitées par cette brise légère et subtile, les herbes appendues contre les murailles se mirent en mouvement avec un bruit semblable au frôlement des vêtements d'un être quelconque qui se serait glissé derrière la jeune femme, et les ossements du squelette dressé dans sa boîte s'entre-choquèrent avec un cliquetis sinistre.

L'infortunée Caroline fut frappée de vertige et, chancelant en arrière, mais sans pousser un cri, car l'horreur dont elle était saisie la rendait muette, elle alla tomber sur une chaise qui se trouva près d'elle. Elle promena autour d'elle des regards effarés, et ses yeux ne rencontrèrent que des objets auxquels son imagination prêtait une apparence terrible. Elle sentait sa raison chanceler, la folie l'envahir, lorsque le bruit d'une sonnette agitée avec violence vint retentir dans la maison.

Caroline bondit de son siége, et toutes les apparitions créées par son imagination s'évanouirent un instant. La pensée lui vint qu'il y avait quelqu'un de levé et d'agissant dans la maison, et la sensation de son entière solitude l'abandonna. Il lui semblait que la vie et l'animation s'étaient réveillées dans cette demeure; elle avait maintenant la certitude qu'elle n'avait qu'à appeler pour qu'on vînt à son secours, et ce fut même avec un certain courage qu'elle referma la boîte qui renfermait le squelette.

A peine avait-elle accompli cet acte, que la son-

nette retentit avec fureur pour la seconde fois, et Caroline Walters se hâta de rentrer dans sa chambre.

Après avoir refermé sa porte, en faisant le moins de bruit possible, elle plaça sa bougie sur la tablette de la cheminée et s'assit pour écouter, car elle savait que cet appel venait de la chambre d'une des pensionnaires de la maison. Alors la pensée lui vint que Madame Lindley, qui couchait dans une chambre du rez-de-chaussée, allait monter pour répondre à l'appel de la sonnette, et qu'il était probable que, par le trou de la serrure, elle apercevrait de la lumière dans la chambre de Caroline. La jeune fille, dont l'effroi avait maintenant complétement disparu, souffla la bougie, et, retenant sa respiration, elle se tint debout contre la porte et l'oreille tendue pour écouter.

Presque immédiatement quelqu'un monta précipitamment l'escalier, et Caroline reconnut le pas de Madame Lindley, malgré sa vivacité inaccoutumée. Elle passa devant la porte de la jeune femme, mais elle s'arrêta court devant celle qui venait immédiatement après, et Caroline l'entendit entrer dans l'appartement contigu au sien.

C'était la chambre occupée par la jeune dame au sujet de laquelle *les plus grandes précautions et la plus grande discrétion étaient de rigueur, la jeune dame de haute naissance qui ne quittait jamais son appartement.*

Le vent avait diminué de violence et ses déchaînements étaient moins fréquents que pendant la première partie de la soirée. Mais pourtant il continuait encore à souffler par instants sur la Tamise et à tourbillonner autour de la maison, et, chaque fois qu'il se faisait entendre, les gémissements d'une femme, venant de l'intérieur, venaient s'y mêler. Tremblante de la tête aux pieds, d'une alarme nouvelle et sans objet bien défini, prise d'une sympathie sans bornes pour la jeune femme qu'elle supposait en proie aux douleurs de la maternité et qu'elle pensait n'avoir jamais vue, Caroline Walters sentit son sang Espagnol s'allumer dans ses veines, soulevé par une impression de profond dégoût pour cette maison où la honte l'avait forcée à venir se cacher — pour cette maison où des enfants étaient mis au monde et dont on disposait de telle sorte que Dieu seul savait le sort qui leur était réservé — pour cette maison où une femme indigne se livrait à de sombres et sinistres pratiques qui, ainsi qu'elle s'en était elle-même vantée à Madame Brace, ne laissaient jamais ses chambres inoccupées.

Pendant près d'une demi-heure, les gémissements, entrecoupés par instants de cris arrachés à la douleur, continuèrent à se faire entendre dans la chambre voisine. Et pendant tout ce temps, Caroline resta debout et immobile, mais agitée intérieurement par un sentiment d'effroi toujours croissant. A la longue, son cerveau devint tellement brûlant, qu'elle sentit

qu'il lui fallait de l'air ou qu'elle allait suffoquer. Sa chambre lui semblait être devenue un cercueil. L'atmosphère, pour elle, paraissait s'être élevée à la température des tropiques, et pourtant on était au milieu de l'hiver, et à l'extérieur le vent soufflait aussi glacé qu'au delà du Labrador.

Caroline s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit en faisant aussi peu de bruit que possible; l'intense âpreté du vent était perdue pour elle ; il lui semblait qu'une douce brise venait caresser ses joues et se jouer dans sa chevelure.

Au dehors, il faisait noir comme dans un caveau funéraire, et l'obscurité enveloppait la Tamise et la maison comme d'une tenture de deuil. Pas une étoile ne perçait la voûte du ciel ; on ne voyait pas même les contours des nuages épais qui s'y étaient amoncelés, tant l'air lui-même était épais et impénétrable. La jeune fille pouvait entendre les flots de la Tamise se briser contre les piles des ponts, mais elle n'apercevait pas une lueur à sa surface, pas même un mouvement dans l'ombre qui pût lui faire entrevoir l'eau qui coulait au-dessous d'elle. Tout était noir, profondément noir, comme dans une caverne où jamais la lumière du jour n'a pénétré, où jamais une lampe n'a été allumée.

Oui, c'était une de ces nuits dont le crime se félicite pour l'accomplissement de ces infâmes desseins — une de ces nuits devant lesquelles la conscience recule épouvantée lorsque le remords s'éveille au cœur —

une de ces nuits pendant lesquelles le riche se réjouit d'avoir une chambre bien chaude, son lit bien douillet, tandis que le pauvre est fatalement poussé à maudire l'existence à laquelle il est condamné dans le misérable grenier où il grelotte, sans même avoir un matelas pour étendre ses membres glacés.

Pendant plus de cinq minutes, Caroline était restée à la croisée, demandant à la brise glacée de rafraîchir son front brûlant et son sang qui courait comme une lave dans ses veines, lorsque tout à coup elle entendit une fenêtre voisine s'ouvrir doucement.

A peine ce bruit avait-il frappé son oreille, qu'elle fut saisie de la conviction que c'était la fenêtre de la chambre contiguë à la sienne, celle de *la jeune dame*, qui s'ouvrait ainsi, et pendant qu'elle écoutait en retenant sa respiration, le vagissement faible et à demi étouffé d'un enfant nouveau-né arriva jusqu'à elle à travers les airs.

Un instant après, ce vagissement retentit une seconde fois un peu plus fort et fut aussitôt suivi d'un petit cri perçant; puis l'eau rejaillit avec un bruit distinct de celui des vagues contre les piles du pont, comme si quelque chose avait été jeté dans la rivière, et au même instant la fenêtre de la chambre voisine se referma.

Si un scorpion s'était soudainement glissé dans le cou de Caroline Walters, elle n'aurait pas éprouvé une sensation plus horrible que celle qui s'empara de sa tête, de son cœur, et de tout son être, car elle

fut à l'instant pénétrée de cette conviction qu'un crime effroyable venait de s'accomplir : — le meurtre d'un enfant, dont les yeux s'étaient à peine ouverts au jour et qu'on avait replongé dans la nuit de la mort, et cela peut-être, probablement même, à la connaissance de la propre mère de la victime.

S'éloignant en chancelant de la fenêtre, la jeune fille alla tomber à genoux près de son lit, et, cédant à l'angoisse profonde qui la torturait, elle cacha sa figure dans ses mains et elle essaya de prier. Mais ses pensées s'embrouillèrent, ses idées devinrent confuses, et une effrayante consternation la saisit. Elle se releva lentement, obéissant à un mouvement machinal, elle alla refermer la fenêtre, et se mit à se déshabiller. Si la bougie n'avait pas été éteinte, si elle avait pu voir son visage dans la glace, elle aurait reculé d'effroi devant sa livide pâleur, ses yeux égarés, et la blancheur de ses lèvres décolorées et tremblantes.

Mais sa chambre était alors plongée dans l'obscurité ; il faisait noir au dehors, et bien noir aussi était l'acte qui avait marqué cette nuit de terreurs !

Caroline Walters se mit au lit et le sommeil vint bientôt lui fermer les yeux, car elle était épuisée par la fatigue de corps et d'esprit qu'elle avait eu à supporter pendant ces dernières heures d'incessantes agitations. Mais, quoique le sommeil eût fermé ses paupières, son cœur ne trouva pas le repos ; car, même au milieu de ses rêves, elle était poursuivie

par les horreurs qui l'avaient effrayée jusqu'au moment où elle s'était couchée pour chercher le repos.

Oui, même au milieu de ses rêves, il semblait qu'un serment de vengeance s'échappait du fond de son cœur — de vengeance contre celui qui l'avait séduite et trahie, et contre l'affreux démon qui avait joué un rôle si odieux dans la tragédie de cette effroyable nuit.

CHAPITRE III

LE PRINCE, TIM, ET LÆTITIA

Pendant que les scènes que nous venons de raconter se passaient sous le toit de Madame Lindley, une conversation pleine d'intérêt pour la suite de notre histoire se poursuivait à Carlton House.

Il était environ dix heures, pendant cette soirée de tempête, quand le Prince de Galles, en sortant de dîner dans une autre salle de sa magnifique demeure, se retira dans la chambre de ses appartements privés que nous avons déjà décrite antérieurement. Germain, son fidèle valet de chambre Français, attendait les instructions que son royal maître pouvait avoir à lui donner. Mais le Prince, après s'être assuré par un coup d'œil jeté sur la table que tout ce qu'il pouvait désirer avait été préparé, renvoya son serviteur avec l'ordre de lui servir le souper à minuit.

Germain salua et sortit, et lorsqu'il eut disparu,

le Prince ferma à clef la porte par laquelle il s'était retiré et alla immédiatement ouvrir celle donnant sur l'escalier dérobé. Ceci fait, le Prince s'approcha de la table, qui était couverte d'un assortiment varié de vins délicieux, de fruits de serre, et de gâteaux de toutes sortes, et, se versant un grand verre de Bordeaux, il en vida le contenu. Puis, se jetant dans un fauteuil, il fredonna un air, occupation qui fut interrompue par un bruit de pas dans l'escalier dérobé.

Au bout d'un moment, Tim Meagles fit son apparition en introduisant l'amazone, comme le jour où il l'avait présentée au Prince dans sa chambre à coucher.

Cette dame était dans le costume que nous avons déjà décrit, mais elle était encore plus belle, si c'est possible, car le froid avait rehaussé l'éclat de son teint, habituellement brillant des couleurs de la santé. Néanmoins, Son Altesse Royale ne put réprimer un mouvement d'impatience en s'apercevant que son ami Tim Meagles l'avait encore ramenée avec lui ; mais celui-ci s'empressa de s'approcher et de murmurer à l'oreille du Prince : —

— Je sais pourquoi vous avez besoin de me voir, et Lady Lætitia peut vous être utile.

La physionomie de George s'éclaira immédiatement, et, se levant de son siége, il fit à l'amazone un accueil charmant.

Jetant de côté son chapeau et sa cravache, et prenant une chaise, Lady Lætitia se mit à lustrer sa

chevelure noire et brillante et à en arranger les abondantes boucles en s'écriant : —

— Le vent fait le diable dans chacune des boucles de mes cheveux, et je pense réellement que je me déciderai à les faire couper ras.

— Ce serait l'attentat le plus sacrilége contre les plus brillants dons de la beauté que l'imagination d'un vandale pourrait concevoir ! — dit le Prince en souriant.

— Peste ! c'est le compliment le plus galamment tourné que j'aie entendu tomber des lèvres de Votre Altesse, cher Prince, — dit Tim Meagles ; — mais je me range de la façon la plus absolue à l'opinion qu'il exprime.

— Taisez-vous, Tim ! — s'écria l'amazone en riant de manière à montrer ses trente-deux dents blanches, parfaitement alignées, et toutes sans l'ombre d'une tache dans leur brillant émail, ce qui faisait que personne ne se plaignait que la bouche fût un peu grande en voyant la double rangée dont elle était garnie. — Avec la permission de Votre Altesse Royale, je vais me mettre à mon aise, car, en dépit du joyeux feu qui brûle dans votre cheminée et dont la flamme crépite comme le galop d'un cheval emporté, je me sens encore toute glacée, et un verre de votre excellent Madère me réchauffera.

— Ici, liberté tout entière, ma chère chasseresse ! — dit le Prince. — C'est pourquoi je n'aurai

pas même la cérémonieuse politesse de remplir votre verre.

— Par Jupiter! elle saura bien le remplir elle-même et le vider aussi! — s'écria Tim Meagles, auquel cette remarque valut un soufflet de la main de Lady Lætitia.

— Est-ce que vous traitez Sir John de la même façon? — demanda le Prince en riant.

— Pauvre vieux Sir John! — dit l'amazone, — sa folie est complète, il me laisse faire tout ce qui me plaît.

— Et quand il ne le voudrait pas, ce serait exactement la même chose, — dit Tim Meagles.

— Assurément! — répondit la chasseresse. — Mais comme il est indulgent et bon, nous n'avons jamais de querelle. Il ne voit que par mes yeux et n'entend que par mes oreilles, et de cette manière nous vivons assez heureux ensemble.

— Vous jouissez d'un bonheur tout particulier, — dit le Prince. — Mais maintenant, Meagles, il faut nous occuper de nos affaires. Nous avons deux bonnes heures devant nous pour causer, et à minuit on nous servira le souper.

— Je crois deviner ce dont vous avez besoin, — dit Tim. — Mais je suppose que vous ne devez pas être bien pressé, sans cela vous ne m'auriez pas envoyé un billet chez moi pour ajourner à ce soir notre rendez-vous.

— Le fait est que dans la situation des choses,

vingt-quatre heures de plus ou de moins n'étaient pas d'une grande importance ; mais aujourd'hui je ne saurais attendre un nouveau laps de vingt-quatre heures sans voir ma caisse regarnie.

— De quoi s'agit-il? — demanda Meagles. — Rien de bien particulièrement pressant?

— Ce pauvre diable de Foster, qui m'a prêté ces quinze mille livres, vous savez, sur un simple reçu de moi, il y a trois ans... — dit le Prince avec négligence.

— Comment ! je pensais que Votre Altesse Royale avait réglé cela il y a douze mois déjà, aux fêtes de Noël, — dit Meagles en l'interrompant. — N'ai-je pas arrangé cette affaire avec lui en votre nom, et ne vous ai-je pas même procuré l'argent que vous aviez à lui donner? Il avait consenti à recevoir le principal en faisant abandon des vingt-cinq pour cent d'intérêt auxquels il avait droit.

— C'est parfaitement vrai, mon cher Meagles, — reprit George en sirotant son vin. — Les choses se sont passées exactement comme vous venez de le dire; mais il est également vrai que l'argent que vous m'avez procuré pour cette destination s'est écoulé par quelque autre canal.

— Et vous ne m'en avez rien dit jusqu'à aujourd'hui ! — fit observer Tim avec un léger ton de reproche. — Comment puis-je entreprendre d'arranger ces sortes d'affaires pour Votre Altesse Royale, si vous agissez toujours dans un sens différent de ce qui a

été proposé ou arrangé par moi, et si vous me laissez dans l'ignorance la plus absolue sur le parti que vous prenez?

— Je ne vous reconnais pas le droit de me catéchiser ainsi, Monsieur Meagles, — dit le Prince avec hauteur. — S'il est ennuyeux ou désagréable pour vous de vous occuper de mes affaires accidentellement?...

— Ennuyeux!... désagréable!... Que je sois pendu s'il en est ainsi! —s'écria Meagles. — Ce que je voulais dire, c'est que Votre Altesse Royale me place parfois dans une position telle, que j'ai l'air d'un fou, ce qui serait arrivé, si je m'étais rencontré avec ce Foster.

— Le fait est, — interrompit Lady Lætitia, — que Tim ne veut jamais passer que pour l'homme sage, qu'il est en réalité.

— Mille fois merci, ma charmante chasseresse, de prendre mon parti! — s'écria le Prince, qui trouvait maintenant politique de reprendre sa bonne humeur. — Allons, Meagles, prêtez-moi toute votre attention, et voyons ce qu'il convient de faire pour sortir d'embarras.

— Nous en sortirons, soyez-en certain, — dit Tim Meagles, auquel suffisait la petite preuve d'indépendance qu'il venait de donner et qui n'avait eu d'autre objet que de détruire chez Lady Lætitia le soupçon qu'elle avait pu concevoir qu'il ne fût entre les mains du Prince qu'un instrument servile lui appar-

tenant corps et âme. — Je vous en prie, mon illustre ami, expliquez-vous, je suis tout oreilles.

— Eh bien! vous savez que cet infortuné Foster est sur le point de faire banqueroute. C'est, je crois, l'expression dont on se sert dans le monde des commerçants, — ajouta le Prince avec un sourire de superbe mépris pour cette classe puissante et industrieuse dont les gains, obtenus par un travail rude et incessant, fournissent aux illustres débauchés les moyens de vivre dans l'indolence et de se livrer à tout leur goût pour la dissipation. — Il paraît, — continua le Prince, — que Foster a éprouvé de tristes revers, et que si demain, vers trois heures, il n'a pas payé une somme de quatorze ou quinze mille livres, il sera ruiné sans ressources. J'avais consenti à me rencontrer avec lui, l'autre soir, dans la même taverne où, il y a trois ans, il m'a apporté l'argent qu'il m'a prêté, car vous savez l'aversion profonde que j'ai pour laisser pénétrer ici tous ces gens de commerce.

— Et c'est tout naturel, — fit observer l'amazone, sans se rappeler le moins du monde qu'elle était née de parents pauvres dans un misérable grenier de Saint Giles.

— Eh bien! — reprit le Prince, — je me rendis au lieu du rendez-vous, c'était à l'hôtel du *Roi George*, dans Holborn, et en arrivant là, j'ordonnai au maître de l'hôtel, qui me reconnut immédiatement, de me faire conduire dans un cabinet particu-

lier. Jugez de mon ennui, lorsqu'on m'apprit qu'il n'y avait pas un seul cabinet de libre dans l'établissement et que la maison était pleine de monde. Tout jusqu'au parloir du maître de l'hôtel était retenu pour un souper. Le mal était sans remède, et je fus obligé de me contenter du salon particulier des voyageurs de commerce, où je me rendis, après avoir prévenu le maître d'hôtel que si quelqu'un venait demander M. Jenkins, il eût à le faire conduire immédiatement près de moi. Je n'étais pas plus tôt installé dans la salle des voyageurs, comme ils l'appellent, que je m'aperçus, en buvant mon grog au rhum, qu'un insolent drôle, ayant l'apparence d'un voyageur de commerce, m'examinait d'une façon toute particulière, et il poussa même l'impertinence jusqu'à me dire qu'il n'ignorait pas qui j'étais. Vainement j'essayai de le remettre à sa place en lui faisant observer que le fait seul de ma présence en ce lieu suffisait pour faire comprendre que j'avais le désir de ne pas être reconnu. Le drôle ne se laissa pas intimider et eut l'audace de me répondre que mes paroles confirmaient ses soupçons sur mon identité. Indigné, furieux, et me repentant de la folie qui m'avait amené dans un pareil lieu, pour quelque motif que ce soit, je jetai un coup d'œil sur la pendule, et l'heure à laquelle je devais me rencontrer avec Foster étant de beaucoup passée, je quittai immédiatement la taverne; mais, sachant aussi combien il était important de prendre des arrangements avec

ce Foster pour empêcher ses visites importunes et ses réclamations d'arriver à Carlton House, je résolus de me rendre à sa résidence de famille. Je montai donc dans une voiture de place; mais, à une certaine distance d'Edgeware Road, dans les environs de laquelle se trouve l'habitation de Foster, je m'aperçus que j'étais poursuivi. L'idée me vint à l'instant que c'était quelque nouvelle extravagance de l'impertinent commis voyageur, et craignant une esclandre dont la publicité pourrait s'emparer et dans laquelle mon nom risquait d'être compromis, je descendis de voiture. Je renvoyai le cocher et je cherchai un refuge dans la maison la plus proche.

— Voilà une petite aventure bien désagréable! — dit Lady Lætitia en riant de bon cœur.

— J'aurais bien voulu me trouver avec Votre Altesse, — dit Tim Meagles. — Cet impertinent porte-balle ne s'en serait pas tiré sans avaries à sa vilaine peau. Mais la fin de tout cela, c'est, je suppose, que vous n'avez pas vu M. Foster du tout?

— Précisément, — répondit le Prince; — et maintenant, pour couper court à cette longue histoire, j'ai reçu une lettre de Foster, qui s'excuse respectueusement d'être arrivé trop tard pour me rencontrer à la taverne, mais qui m'annonce qu'il est un homme ruiné si demain à trois heures il n'a pas payé à une maison de banque de Wood Street une somme de quatorze mille cinq cents livres. Qu'y a-t-il à faire, Meagles? — demanda le Prince avec

une expression d'inquiétude, — car je vous donne ma parole royale que je ne sais pas où me procurer la moitié de cette somme. Mon nom est déjà discrédité de la manière la plus scandaleuse, mes immenses dettes sont aussi notoires qu'elles peuvent l'être, et ma position est si désagréable pour le moment, qu'il n'y a pas de sacrifices que je ne sois prêt à faire pour satisfaire à la réclamation de ce Foster. Figurez-vous, mes chers amis, — ajouta le Prince en regardant d'abord Meagles, puis l'amazone, — figurez-vous la terrible situation dans laquelle je me trouverai si Foster déclare sa banqueroute, et si, dans son dépit, il me proclame l'auteur de sa ruine!

— Votre ami, Lætitia, pourra-t-il être en mesure pour que nous arrivions à temps? — demanda Meagles en se tournant du côté de la chasseresse.

— A l'heure qu'il plaira à Son Altesse de désigner dans la matinée de demain, — répondit Lœtitia.

— Le fait est, — reprit Tim en s'adressant au Prince, — que notre belle amazone, ici présente, a fait la conquête d'un marquis Français.

— Pas de scandale, Meagles, — interrompit la chasseresse. — Le Marquis de Sainte-Croix est un ami de Sir John, et c'est en cette qualité qu'il a été reçu dans notre maison. Il est un de ces nobles réfugiés qui ont été forcé de chercher un asile en Angleterre pour éviter la guillotine dans leur patrie.

— Peste soit de ces mécréants de Républicains

Français! — s'écria le Prince avec une fureur soudaine, — leurs doctrines empoisonnées font d'immenses progrès ici. Mais, Dieu merci, nous possédons des généraux qui n'hésiteraient pas à canonner le peuple aux premiers symptômes de soulèvement. Néanmoins la royauté commence à tomber en discrédit.

— Votre Altesse se trompe en pensant que nous en sommes là en Angleterre, — fit observer Meagles. — L'aristocratie tient la masse du peuple d'une main si ferme, qu'ici une convulsion révolutionnaire est impossible.

— Dans tous les cas, le trône durera bien aussi longtemps que moi, — dit le Prince, — et je ne m'inquiète guère de mes successeurs.

— Oh! laissons la politique de côté pour le moment, — dit Lætitia, — et revenons au sujet dont cette disgression nous a écartés. Le Marquis de Sainte-Croix, dont je parlais, est un vieux noble d'un aspect très-vénérable, et il a tout à fait gagné le cœur de Sir John. De là ses fréquentes visites dans notre maison, comme je le faisais remarquer tout à l'heure. Il y a quelques jours, il nous disait qu'il avait réussi à emporter avec lui, de son pays natal, une somme qui n'est pas moindre de vingt mille livres. Il est désireux de placer son argent de la façon la plus avantageuse, et il consultait mon mari à ce sujet. Sir John lui répondit qu'il en parlerait à son homme d'affaires, qui trouverait sans aucun doute

un placement avec garantie hypothécaire et à un bon intérêt. Il m'est arrivé de parler de cette circonstance à notre ami Meagles...

— Et immédiatement j'ai émis l'idée qu'il serait possible qu'il plût à Votre Altesse de se charger de cette somme, — ajouta Tim, — et Lætitia m'a répondu qu'elle pouvait facilement et sans délai arranger l'affaire.

— Et quelles garanties puis-je donner au Marquis? — demanda George.

— L'engagement de Votre Altesse suffira, — répondit Meagles.

— Et le Marquis français sera charmé de voir son argent déposé en de si bonnes mains, — dit l'amazone. — Il considérera cette transaction comme une garantie de continuation de cette hospitalité et de cette protection que l'Angleterre a déjà accordées non-seulement à lui-même, mais à tant de milliers de ses compatriotes.

— Mais l'affaire doit être conduite le plus secrètement possible, — dit le Prince. — Comment ferez-vous pour que la chose soit ignorée de Sir John lui-même?

— Rapportez-vous-en à moi, — répondit l'amazone. — Si Votre Altesse Royale est disposée à adopter la proposition, je me charge d'amener ici le Marquis de Sainte-Croix, demain, à l'heure qu'elle voudra bien indiquer. L'acte sera préparé d'avance, avec les noms du prêteur et de l'emprun-

teur en blanc, ainsi que le montant de la somme prêtée, et tout pourra se terminer en quelques minutes.

— Il ne m'est réellement pas possible de refuser une offre aussi avantageuse, ma chère chasseresse, — répondit le Prince; — fixons le rendez-vous pour demain à une heure; nous aurons tout le temps d'envoyer les quinze mille livres à Foster, puisque ce n'est qu'à trois heures que son payement doit être effectué.

Les choses étant ainsi arrangées à la satisfaction de Son Altesse Royale, la conversation roula sur d'autres sujets, et les vins circulèrent en toute liberté. Lady Lætitia ne redoutait nullement les légers vins de France.

A minuit, le Prince pria Tim Meagles d'ouvrir la porte communiquant avec l'antichambre, et Germain parut presque immédiatement, suivi par deux valets de pieds, portant sur des plateaux les éléments du souper.

Quand la table fut mise et que les deux valets se furent retirés, Germain dit au Prince : —

— Avec la permission de Votre Altesse, j'aurai l'honneur de l'informer qu'une personne fort importune s'est présentée il y a une heure et a fortement insisté pour obtenir une entrevue avec Votre Altesse Royale.

— A-t-elle donné son nom? — demanda le Prince rouge d'indignation.

— Elle s'est annoncée comme étant M. Foster, — répondit Germain. — Mais sachant que Votre Altesse était occupée, je ne lui ai pas permis d'entrer plus loin que le vestibule.

— Les huissiers de service ont-ils pu entendre ce qu'il a dit, Germain? — demanda le Prince.

— C'est à la suite de l'altercation qui s'était élevée entre eux et lui que j'ai été appelé dans le vestibule, Votre Altesse.

— Et qu'est-ce que cet insolent a osé dire devant mes gens? — s'écria le Prince tremblant de colère.

— Rien autre chose, si ce n'est que c'était la ruine pour lui, s'il n'obtenait pas soit une audience, soit une réponse à la lettre qu'il avait adressée, il y a un jour ou deux, à Votre Altesse Royale, — répondit Germain, qui pendant tout ce colloque avait parlé à voix basse et avec les marques du plus profond respect, comme s'il se fût agi des choses les plus simples et les plus ordinaires, au lieu d'un fait attentatoire à la dignité de son maître.

— Cela suffit, — dit le Prince, — vous pouvez vous retirer. Mon cher ami, — ajouta-t-il aussitôt que le valet de chambre se fut retiré, — vous pouvez voir comment ces damnés commerçants de la Cité vous harcèlent à mort lorsqu'il vous arrive de les mettre dans quelque petit embarras. Mais, grâce à votre projet, mon aimable chasseresse, Tim Meagles pourra demain porter à Foster son argent, et je se-

rai délivré de toute crainte des criailleries de ces pestes de négociants. Aussi ne pensons plus à lui pour le moment, et ne songeons plus qu'à passer agréablement les quelques heures que nous avons à rester ensemble.

CHAPITRE IV

TROP TARD!

« Quelque petit embarras! » telles étaient les expressions employées par le Prince pour qualifier la position terrible dans laquelle il avait mis l'un des plus honorables négociants de la Cité de Londres.

Et c'est toujours avec cette légèreté que l'aristocratie parle des réclamations qui lui sont faites par les marchands pour obtenir leur argent, sans s'inquiéter à combien de temps remonte la dette. Dans son opinion, elle honore les boutiquiers auxquels elle s'adresse, et ces vils plébéiens doivent attendre les convenances de leur clientèle patricienne! Quoi! oser demander le payement d'un mémoire, ou même un léger à-compte? A-t-on jamais vu pareille insolence? Retirez immédiatement votre pratique à de pareilles gens, si vous avez quelque fierté. Que vous

importe que ce mode de liquidation d'un compte à votre convenance amène la banqueroute d'un travailleur et réduise sa famille à la misère? Que vous importe encore si le payement régulier de vos mémoires peut sauver à un honnête commerçant les plus cruels embarras? Que vous importe si toute une classe d'ouvriers et d'artisans est condamnée à souffrir par ricochet, et par suite des mille ramifications du commerce, de votre manque de ponctualité? Rien! rien! Vous vous souciez comme d'une paille de toutes les misères auxquelles est soumis le monde de l'industrie.

Montrez-moi, sur toute la surface de la terre créée par la main puissante de Dieu, une classe d'hommes plus dépourvue de cœur que l'aristocratie anglaise. Non, vous ne le pourrez pas! Il n'existe pas dans le monde entier une oligarchie aussi privée de sentiments humains que celle qui compose la noblesse et la fashion dans le royaume d'Angleterre. Qu'on vienne me parler des dons faits aux établissements de charité. Quelle méprisable farce! Ils donnent quand ils savent que leurs noms seront proclamés comme ceux des saints à Exeter Hall, ou publiés dans les colonnes des journaux; et lors même qu'ils seraient réellement charitables et bienfaisants, lors même qu'ils donneraient largement aux pauvres qui le méritent, et qu'ils jetteraient l'or à pleines mains pour des œuvres de bienfaisance secrètes, ils ne feraient que rendre au peuple une portion de l'incal-

culable richesse qu'ils tirent des nerfs, des fibres, et du sang de la masse des travailleurs.

« Quelque petit embarras! » Des milliers d'honorables commerçants ont été ruinés par les retards apportés par leurs aristocratiques pratiques dans le payement de leurs mémoires. Combien le Duc d'York a-t-il ainsi causé de misères? Et cependant une colonne a été élevée à sa mémoire! N'est-ce pas une colonne d'infamie?

Au moment où le Prince de Galles prononçait ces mots : « quelque petit embarras! » un malheureux homme retournait dans sa maison d'Edgeware Road. Sa maison! Combien de fois John Foster s'était-il murmuré ce mot à lui-même avec délice pendant qu'il était installé devant son bureau dans la Cité! Combien de fois la pensée de son intérieur avait-elle ravivé en lui l'énergie nécessaire pour supporter les travaux rebutants de la journée, en lui rappelant les figures heureuses et l'accueil cordial qu'il était certain de trouver le soir à son retour à la maison!

Mais maintenant, lorsqu'il regagnait sa demeure, il sentait qu'il ne pouvait déjà plus l'appeler sa maison. La maison implique l'idée de quelque chose de stable, de fixe, et de permanent, et non pas celle d'une résidence précaire dont on peut être expulsé d'un moment à l'autre. C'est le lieu que l'on a choisi pour s'établir et où l'on est certain de revenir aussi bien demain qu'aujourd'hui. C'est une enceinte de

murailles sur laquelle on peut promener ses yeux avec satisfaction, soutenu par cette assurance que tout ce qu'elle renferme vous appartient. Lors même que ce n'est qu'un simple appartement que l'on tient à loyer d'un propriétaire, c'est encore un chez soi tant que dure la conviction que nul ne peut vous en priver, que nul ne peut vous mettre dehors à sa volonté, qu'aucune main étrangère ne peut toucher aux lits, aux chaises, aux tables qu'il contient.

Voilà pourquoi le malheureux John Foster, au moment où il revenait à la maison qu'il habitait depuis de longues années, ne la considérait déjà plus comme son chez lui. La ruine était imminente, totale, irrémédiable. La banqueroute allait disperser son mobilier, rompre son bail, et jêter lui, sa femme, et sa fille sur le pavé de la rue.

Malheureux, bien malheureux homme! Comment avait-il mérité une si cruelle destinée? Dès sa première jeunesse il avait travaillé avec persévérance; d'abord pour faire son chemin dans le monde, puis pour se faire une position, l'améliorer, et enfin pour la défendre contre les nombreuses difficultés qui pouvaient venir l'assaillir. Après avoir commencé la vie avec rien, il avait réussi, à l'âge de trente ans, à passer de la servitude de commis au rang de chef de maison. A quarante ans, il avait épousé une femme qui lui avait apporté une dot respectable. A cinquante ans, il était arrivé à l'opulence. A cinquante-cinq ans, il était en position de prêter quinze mille

livres au Prince de Galles : c'était tout ce qu'il avait pu amasser pendant toute une vie de travail; et à cinquante-huit ans, la faillite de plusieurs maisons importantes l'avait mis dans un tel embarras qu'il était sur le point de voir s'ouvrir devant lui l'abîme de la banqueroute.

MM. Hodson et Morley l'avaient menacé de le poursuivre; vainement avait-il supplié pour obtenir du temps, tout délai lui avait été refusé. Un homme d'affaire, âpre à la curée, avait été employé contre lui; et s'il n'y a rien de plus respectable qu'un honorable avoué, rien n'est plus exécrable qu'un avide procédurier.

La seule ressource de Foster était dans l'argent que lui devait le Prince de Galles. S'il était payé, il pouvait acquitter la seule dette pressante qu'on eût à lui réclamer : cela lui donnait le temps de faire ses rentrées, qui dépassaient de beaucoup ce qu'il pouvait devoir, et il pourrait continuer à porter haut la tête comme un négociant dont les affaires sont prospères.

Nous avons vu que cet infortuné manqua malheureusement le rendez-vous qui lui avait été assigné par le Prince à l'hôtel du *Roi George*. Et encore, c'est à peine si nous sommes autorisés à dire « malheureusement, » car Son Altesse Royale ne l'aurait pas payé lors même qu'ils se seraient rencontrés. Plus tard, nous le voyons adresser une lettre respectueuse au Prince, implorer humblement la resti-

tution de son argent en faisant appel, non à l'honnêteté, mais aux sentiments d'humanité de son royal débiteur. Il ne réclame pas ce qui lui appartient comme un droit, mais il implore comme une faveur le payement de ce qui lui est dû. Car c'est ainsi qu'il faut parler aux princes, et ce ne sont pas des lettres qu'on leur adresse, ce sont des pétitions!

Mais sa supplique resta sans réponse. Il était bien suffisant que Son Altesse Royale daignât lui donner une pensée, comment pouvait-on attendre d'elle qu'elle prît la peine de répondre? Réduit au désespoir, voyant la ruine devant ses yeux, ayant quelques heures seulement devant lui, le cœur plein d'amour et de pitié pour sa femme, sa loyale et fidèle compagne pendant dix-huit années, et pour sa fille qu'il aimait à l'idolâtrie, il résolut de se rendre à Carlton House. Il s'y présenta, et d'une voix humble et respectueuse il sollicita un moment d'audience du Prince. Les huissiers de service le considérèrent comme un créancier importun et accueillirent sa requête polie avec une rude et brutale insolence. John Foster conserva son sang-froid, et il ne lui échappa point une parole irrespectueuse contre le Prince. Il se contenta de supplier l'un de ces insolents laquais poudrés et galonnés de transmettre son message à Son Altesse Royale. Cette demande fut repoussée avec la même insolence; et Foster, tombant sur un des siéges qui garnissaient le vestibule, s'abandonna à la douloureuse expression de ses

griefs. C'est alors que Germain intervint, et Foster s'adressa à lui comme s'il eût été un grand seigneur et lui un simple mendiant : il le supplia de lui obtenir une audience du Prince ou une réponse à la lettre qu'il avait eu l'honneur de lui adresser antérieurement. Germain lui déclara qu'il était impossible de déranger son maître à une pareille heure, mais il lui parla avec respect et presque avec douceur. C'est alors que Foster, réduit au désespoir, s'écria qu'il était ruiné si l'une ou l'autre de ses demandes n'était pas favorablement accueillie. Germain persista dans son refus, et le marchand s'éloigna de cette demeure princière dans un état d'esprit presque impossible à décrire.

Il y a des moments où la tête se perd sous le sentiment du malheur, d'un malheur auquel rien ne peut vous soustraire et contre lequel il n'y a aucun secours à attendre, où l'âme souffre une angoisse qui dépasse toutes les limites de ce que l'imagination peut concevoir, où toutes les fibres du cœur sont tellement tendues, qu'il semble que toute la machine humaine va se briser et que la victime va tomber foudroyée comme par le tonnerre ou par l'apoplexie.

Telles étaient les sensations qu'éprouvait le négociant en regagnant machinalement sa demeure. Quoiqu'elle fût située à une distance assez considérable, il n'avait pas pensé à prendre une voiture. Une voiture !.... comment !.... lorsqu'il voyait la ruine le regarder avec ses yeux de spectre, le précéder en

tournant vers lui sa face sinistre, qu'il la voyait derrière lui, à sa droite, à sa gauche, comme si elle avait eu le privilége de se multiplier! Et pendant qu'il suivait son chemin à travers les rues populeuses, trébuchant comme un homme ivre, sans conscience du chemin qu'il parcourait, mais maintenu dans la bonne direction par un instinct machinal, il ne voyait pas les hommes se railler de lui, il n'entendait pas les lardons que lui lançaient les jeunes garçons, il ne remarquait pas les filles de joie qui le saluaient avec des gestes moqueurs, il ne s'occupait pas des voitures qui sillonnaient les rues qu'il traversait. Non, il ne voyait rien que le spectre hideux et terrible de la ruine. Il n'entendait qu'un mot résonner comme la foudre à ses oreilles, ce mot terrifiant ; Ruiné!

Il était minuit lorsqu'il atteignit sa maison, qui n'était qu'à une courte distance des Villas du Paradis. La lumière brillait à travers les fenêtres du parloir, et il comprit qu'il y avait là des cœurs qui battaient d'inquiétude, car il n'avait pas de secret pour sa femme et pour sa fille. Elles savaient tout et elles attendaient pour connaître toute l'étendue du mal. Il s'arrêta pendant plus de deux minutes sur le seuil de la porte extérieure, avant d'avoir pu réunir l'énergie nécessaire pour porter la main sur le marteau. Comment se trouver face à face avec ces êtres chéris et leur dire : « Je suis ruiné? » Comment soutenir leurs regards inquiets et déclarer que tout espoir avait fui? car sans doute elles espéraient encore.

Oui! et par amour l'une pour l'autre, la mère et la fille luttaient d'efforts pour soutenir leur courage mutuel. Mon Dieu! comment éteindre dans le désespoir ces mutuelles sympathies, ces pieuses assurances qui étaient leur suprême consolation? Cependant il le fallait, et tôt ou tard l'orage de la ruine en éclatant devait renverser ces espérances brillantes édifiées sur le sable et dont on croyait que les fondations reposaient sur le roc! Oh! malheureuse famille, ton arrêt était prononcé!

Forter frappa à la porte, et immédiatement il entendit le frou-frou de robes à l'intérieur et le bruit rapide de pas légers. La porte s'ouvrit en toute hâte, et il entendit des voix inquiètes s'enquérir des nouvelles qu'il apportait. Il resta immobile et muet sur le seuil, car devant lui étaient sa femme et sa fille, les deux êtres qu'il aimait tant, et auxquels, pour leur sauver une douleur, il aurait fait volontiers le sacrifice de sa vie. Oui, sans hésiter, et il aurait même accepté avec un sourire son martyre volontaire!

La lumière de la lampe éclairait en plein son visage, elles virent qu'il disait de terribles choses, et dès lors elles n'avaient plus rien à apprendre.

S'il était entré en laissant un libre cours à son agitation, et s'il avait dit tout de suite toute l'étendue de son malheur, qui était aussi leur malheur, sans aucun doute elles auraient laissé éclater toute leur douleur. Mais quand elles le virent, *lui*, le mari, le père, abattu et stupéfié par l'immensité du chagrin

qui l'écrasait, elles se montrèrent aussitôt à la hauteur du vrai rôle de la femme, de la sainte femme! celui de soutien et de consolatrice.

— Cher... cher mari! — murmura sa femme en essayant un sourire, — tout n'est peut-être pas aussi mal que tu le crains!

— Mon bien-aimé père, — dit la jeune fille qui avait réussi à sourire, quoiqu'à travers ses larmes, — tu m'as donné une bonne éducation, j'ai des talents, et je puis travailler pour subvenir à tous nos besoins.

Alors le flot des douces émotions inonda le cœur du négociant en s'entendant adresser ces tendres paroles par sa femme et par sa fille si tendrement aimées, et pénétrant dans la maison, il les entoura de ses bras et pleura abondamment! Mais l'état de son âme était tel que ses larmes ne lui procuraient pas un réel soulagement; ce n'était qu'un nouveau cours que prenait son chagrin, car si d'abord il avait été pétrifié et écrasé sous son poids, il ressentait alors une angoisse qui pénétrait jusqu'aux plus profondes fibres de son être. Ces sourires mêmes qui lui étaient prodigués comme de doux rayons de soleil ne faisaient que lui faire sentir plus cruellement l'avenir désolé qui attendait celles qu'il aimait si tendrement.

Cependant, en dominant de son mieux ses émotions, Foster exposa l'insuccès de sa visite à Carlton House. Puis s'échappa des lèvres tremblantes de sa femme cette timide question : —

— Hodson et Morley ne voudraient-ils pas consentir à accorder un nouveau délai?

— Non, pas une heure, pas une minute! — répondit le marchand d'un air égaré et en se frappant violemment le front avec la paume de sa main.

— Mon cher mari, — dit Madame Foster,—il y a quelqu'un là-haut qui entend nos paroles et qui voit nos actions, et s'il lui plaît de nous arracher à la ruine et à la misère, jusqu'au dernier moment le secours et le salut peuvent venir.

Mais le malheureux homme secoua la tête avec désespoir; son chagrin était trop grand pour accepter les consolations de la religion.

Sa fille — une belle enfant de seize ans, à laquelle ses parents idolâtres avaient donné le doux nom de Rose, comme si dans sa plus tendre enfance ils avaient deviné la beauté que devait atteindre en se développant cette fleur délicate — cette charmante créature, disons-nous, mettait en œuvre toute l'influence de ses plus chers trésors de tendresse, ses plus douces paroles de consolation, pour relever le courage abattu de son père. Mais, tout à coup sa physionomie prit une expression étrange et effrayante, un sauvage éclat de rire s'échappa de ses lèvres, et, s'élançant de son siége, il commença à agiter ses bras et à divaguer, comme dans le délire de la fièvre.

Sa femme et sa fille se jetèrent à genoux devant lui et le supplièrent de se calmer. Ce touchant spec-

tacle et leurs voix plus touchantes encore produisirent sur lui un effet presque immédiat. Son rire sauvage et ses paroles incohérentes s'éteignirent dans des sanglots et des soupirs convulsifs, qui cédèrent eux-mêmes aux larmes abondantes qui vinrent inonder son visage.

Lorsqu'il se trouva beaucoup plus calme, M. Foster consentit à se laisser conduire dans sa chambre. Il céda au sommeil, mais le sentiment de son infortune le poursuivit dans ses rêves et il se réveilla de bonne heure, sans ressentir les effets du repos. Il souleva ses paupières alourdies et les premiers objets que ses yeux rencontrèrent furent sa femme et sa fille. Elles ne s'étaient pas couchées pendant toute la nuit, elles avaient prolongé leur veille patiente, sainte, et affectueuse !

Oh ! qui peut comprendre le dévouement de la femme? Qui peut fixer les limites de ses généreuses sympathies? A quoi comparer l'amour immense dont son cœur est susceptible ? A l'air qui a une force d'expansion si grande qu'un pouce carré, en se dilatant, serait capable de remplir tout l'espace, quelque infini qu'il soit. Oui, qu'on nous permette de comparer l'amour de la femme à l'air, si improprement appelé le vide. Car si l'air contient les parfums divers de milliers de fleurs, l'amour de la femme renferme tous les sentiments de l'âme qui sont en eux-mêmes l'essence la plus délicieuse et le baume le plus odorant. L'air est encore le milieu conducteur qui porte

à l'oreille de l'homme toutes les harmonies de la nature ; de même l'amour de la femme s'exprime par des sons mélodieux où se combinent toutes les modulations de la plus tendre sensibilité. Et enfin, de même que l'atmosphère s'illumine aux rayons de l'astre du jour, de même l'amour de la femme s'éclaire à l'éclat de ses beaux yeux et de ses radieux sourires!

Oh! vil misérable qui serait capable de lever la main sur une femme! oh! cœur de pierre, qui pourrait rester insensible aux pleurs que tes mauvais traitements auraient provoqués, sais-tu ce que c'est que l'amour d'une femme? Elle serait prête à mourir pour toi, à donner sa vie pour sauver ta vie ou celle de ses enfants! Elle a ses défauts, ses imperfections, et ses caprices. Mais pardonne-les-lui, pardonne-les-lui, car ils ne sont rien en comparaison de son dévouement, de son affection, et de sa tendresse! Vous mettrez en avant les mauvaises femmes, les filles et les sœurs dévergondées, les mères sans pudeur... Hélas! c'est vrai, ce n'est que trop vrai! Mais interroge-toi toi-même; qui les a rendues ainsi, qui a amené ces misérables créatures au point où elles sont arrivées? La réponse sera bientôt trouvée, et elle se retournera en terrible accusation contre toi-même, car c'est toi qui es l'auteur de tout ce mal. Prends la plus vile des plus viles, la plus repoussante des créatures sur les traits de laquelle le vice ait imprimé son plus honteux stigmate de dégradation et

de débauche ; remonte cette existence de crimes jusqu'au moment où son innocence virginale a sombré au milieu des plaisirs coupables, et tu entendras l'histoire d'un sincère amour de sa part ne rencontrant qu'une cruelle déception chez son séducteur ! Oui, c'est toi, qui est l'ennemi le plus acharné, l'oppresseur le plus impitoyable de ce sexe pour la défense duquel nous avons plus d'une fois pris la plume, malgré toute l'insuffisance du secours qu'elle pouvait prêter à une cause aussi belle.

Mais reprenons le fil de notre histoire.

Foster, le marchand ruiné, se réveilla de son pénible sommeil, et quand ses yeux tombèrent sur les figures pâles et soucieuses de celles qui lui étaient si chères, il essaya de les récompenser par un sourire de leur veille à son chevet. Mais, grand Dieu ! ce sourire était si plein d'égarement et de malheur qu'on n'y lisait que trop clairement la défaillance de l'esprit de l'homme dont le cœur est brisé. Toutes deux, la mère et la fille, virent l'indice terrible du choc mortel qu'avait reçu celui qu'elles adoraient ; mais elles n'osaient pas se regarder l'une et l'autre de peur de trahir la frayeur pleine d'angoisse dont elles étaient frappées au fond du cœur.

M. Foster se leva, fit sa toilette avec sa précision habituelle, mais cette fois en obéissant à une impulsion toute machinale, et il descendit dans la salle à manger pour le déjeuner. Il s'étudiait à paraître calme et tranquille ; mais les terribles efforts qu'il

faisait pour cacher tout ce qu'il ressentait n'aboutissaient qu'à concentrer ses émotions en en décuplant les effets. Sa femme et sa fille le supplièrent de ne pas quitter la maison, elles n'osaient pas lui offrir de l'accompagner dans la Cité, mais elles n'auraient pu souffrir qu'il s'y rendît seul. D'un air sinistre il murmura un acquiescement à leur prière, en ajoutant à voix basse et d'un ton caverneux : —

— Lors même que je m'y rendrais, cela serait bien inutile !

La matinée se passa ; Dieu sait comment ! Nous ne nous arrêterons pas à tenter l'analyse des sentiments et des émotions éprouvés par cette malheureuse famille pendant les quelques heures qui suivirent la cérémonie de se mettre à table devant un déjeuner qui fut desservi presque sans avoir été touché. Essayer une semblable description serait entreprendre la tâche de démontrer comment des êtres humains peuvent vivre des siècles d'angoisse pendant l'espace de quelques minutes. Il faudrait peindre les battements d'un pouls agité par une fièvre brûlante, les frissons qui parcourent les veines avec la rapidité de l'éclair, et décrire toutes les hallucinations qui assiégent l'homme accablé par le désespoir.

Lorsque trois heures de l'après-midi approchèrent, l'agitation de M. Foster devint intolérable. Il commença à arpenter la chambre d'un pas inégal, comme si la tête lui tournait, puis il erra par toute la mai-

son comme une âme en peine; sa femme et sa fille, succombant à leur chagrin, n'osaient pas le suivre, elles craignaient d'augmenter encore l'irritabilité terrible qui s'emparait de lui.

Enfin trois heures sonnèrent, et dans ce moment les dames étaient dans le parloir du rez-de-chaussée, pendant que M. Foster continuait sa promenade fébrile dans les pièces de l'étage supérieur. La porte du parloir était ouverte, et les deux pauvres femmes écoutaient en silence; car, par moments, les pas du négociant s'arrêtaient, et si cet arrêt durait seulement quelques instants, une mortelle terreur s'emparait d'elles. Et cependant elles n'osaient pas se révéler l'une à l'autre, même par un regard, les effroyables appréhensions que toutes deux ressentaient.

Aussitôt que l'horloge de la cuisine eut sonné trois heures, on entendit M. Foster entrer dans son cabinet de toilette. Sa femme savait qu'il y avait là des pistolets, et, incapable de se contenir plus longtemps, elle s'élança hors du parloir. Rose, animée par la même pensée, s'empressa de la suivre, et les deux femmes gravissaient l'escalier en toute hâte, lorsque l'explosion d'une arme à feu vint frapper leurs oreilles. Un cri terrible s'échappa de leurs lèvres, mais elles ne s'arrêtèrent pas dans leur course et elles se précipitèrent dans le cabinet de toilette.

Quel horrible spectacle s'offrit alors à leurs yeux!

Celui qu'elles aimaient n'était plus. Étendu sur le tapis, gisait le corps du malheureux suicidé, dont la tête était horriblement mutilée ; une blanche fumée montait en spirale au plafond, et l'air était imprégné d'une forte odeur de poudre.

En poussant un cri perçant, Rose se jeta sur le corps de son père et donna un libre cours aux angoisses de son inexprimable douleur. Mais l'effet produit sur Madame Foster fut différent. Pendant un moment, pendant près d'une minute elle resta pétrifiée sur le seuil de la porte, les yeux fixés avec un égarement sauvage sur la scène qui s'offrait à elle ; puis tout à coup un cri déchirant s'échappa de ses lèvres avec la vibration prolongée d'un cœur dont les fibres se brisent, et elle tomba inanimée à côté du corps de son mari.

En ce moment les servantes entraient dans la chambre, et Rose fut emportée, privée de sentiments, dans son appartement.

Mais à peine l'une des domestiques avait-elle commencé à donner des soins à la pauvre fille si subitement rendue orpheline, qu'un double coup, frappé à la porte extérieure, força la seconde domestique à descendre pour répondre à cet appel impérieux.

Celui qui arrivait était M. Meagles, porteur de l'argent nécessaire pour payer au marchand la dette du Prince. L'amazone avait présenté le Marquis de Sainte-Croix à Son Altesse Royale dans ses petits

appartements, au moment où la pendule sonnait une heure, et en moins d'un quart d'heure l'acte avait été signé et l'argent compté. Mais le Prince fut tellement enchanté du vieux gentilhomme français, qu'il insista pour le faire rester pour partager son luncheon, et quand Tim insinua qu'il serait peut-être convenable de s'occuper immédiatement de l'affaire de Foster, le Prince s'écria d'un air dégagé : —

— Oh ! une heure de plus ou de moins est sans conséquence pour ce vulgaire marchand, vous pouvez rester, Tim, et prendre un verre de vin avec nous.

Meagles fut forcé de céder au désir de son maître, et il était deux heures lorsqu'il quitta Carlton House pour se rendre dans la Cité. Mais, comme il avait un bon cheval attelé à son phaéton, il eut bientôt parcouru la distance qui séparait la demeure du Prince du comptoir du négociant. Là, il apprit que M. Foster n'avait pas paru à la ville de la journée, et en conséquence il se décida à se rendre immédiatement à sa résidence d'Edgeware Road.

Toutefois, nous avons vu qu'il était arrivé trop tard ! C'est alors qu'il apprit, avec une réelle horreur, la terrible tragédie qui venait de s'accomplir, et de priver, au même moment, une jeune et belle fille de son père et de sa mère.

Meagles entra dans la maison, visita la scène du suicide et de la mort subite, et, en apprenant que Mademoiselle Foster avait repris ses sens, sollicita

une entrevue de quelques instants avec elle. Meagles avait le cœur naturellement bon, et les événements qui venaient de se passer avaient éveillé dans son sein un vif sentiment d'intérêt pour la malheureuse orpheline. La domestique instruisit sa jeune maîtresse, dont l'esprit était à demi égaré, qu'un gentleman paraissant prendre une part profonde à son chagrin, désirait la voir, et elle se laissa persuader qu'elle devait y consentir.

En effet, quelques instants après, Meagles vit entrer une grande, belle, et gracieuse jeune fille dans le salon où il avait été introduit, et malgré l'accablement produit par la profonde affliction dont elle venait d'être atteinte, il fut frappé par la beauté de son visage et la délicatesse élégante de sa personne.

— Mademoiselle Foster, — dit-il en s'approchant et en lui adressant la parole d'une voix basse et émue, — je n'ose vous faire entendre aucune parole de consolation; si j'étais votre ami, je pourrais m'aventurer à le faire; si j'étais votre frère, ce serait mon devoir de le tenter; mais je ne suis pour vous qu'un étranger, et tout ce que je puis vous dire, avec une entière sincérité, c'est que jamais je n'ai éprouvé de ma vie une aussi profonde émotion.

Rose lui adressa un regard qui peignait toute sa reconnaissance pour la sympathie qu'il lui témoignait, mais elle se sentit hors d'état de prononcer une seule parole; son affliction l'étouffait; elle se laissa tomber sur un siége, et fondit en larmes.

Meagles la laissa tranquillement pleurer quelques minutes pendant lesquelles elle oublia sa présence, et lorsqu'elle releva la tête et qu'elle montra son visage de la beauté la plus parfaite malgré sa pâleur et la douloureuse expression de son inexprimable malheur, elle se rappela qu'il avait demandé à la voir pour un motif important. En remarquant le regard interrogateur qu'elle lui adressa, car elle était toujours incapable de parler, il s'empressa d'expliquer l'affaire qui l'amenait en aussi peu de mots que possible. Mais la communication de ce fait qu'il était porteur de l'argent si impatiemment attendu, ne fit que redoubler la violence de son chagrin; car elle fut à l'instant frappée de cette pensée que s'il était arrivé cinq minutes plus tôt, tout... tout ce qui était arrivé n'aurait pas eu lieu, et que ceux qu'elle avait perdus seraient encore en vie.

Une seconde fois elle succomba à la violence de sa douleur pendant quelques minutes; mais peu à peu elle reprit assez d'empire sur elle-même pour adresser quelques mots à son visiteur, d'une voix faible et oppressée.

— Il reste un devoir à accomplir pour la mémoire de mon père. Son nom ne doit pas souffrir une souillure, même après sa mort. L'argent que vous apportez était destiné à satisfaire à un certain engagement qui doit être rempli; vous me comprenez, Monsieur?

— Vous voulez parler du payement d'une dette particulière. Mademoiselle Foster, — dit Meagles,

— donnez-moi l'adresse de ces impitoyables créanciers, et je me rendrai chez eux sans perdre de temps.

Rose lui donna les noms de Hodson et Morley, ainsi que l'adresse de leur maison de commerce; et Meagles allait se retirer lorsqu'une pensée soudaine le frappa. Une enquête du coroner sur le corps du suicidé allait avoir lieu, et le nom du Prince pouvait se trouver mêlé aux causes qui avaient amené la mort violente du négociant!

Il se tourna donc du côté de la jeune fille, et il lui dit du ton le plus doux qu'il put prendre : —

— Mais il y a peut-être encore un autre devoir à rendre à la mémoire de votre père? Le public va connaître la nature de la...

— Je vous comprends, Monsieur, et je vous remercie. Je vous remercie bien sincèrement! — s'écria Rose, dont les larmes inondèrent le visage. — Mais, est-ce possible? La vérité peut-elle être cachée dans des circonstances semblables?

— Si vous pouvez, Mademoiselle Foster, compter sur la discrétion de vos servantes, — répondit Meagles, — j'essayerai d'empêcher le coroner et les autorités de la paroisse de montrer une indiscrète curiosité en cherchant à pénétrer un secret qui doit être religieusement gardé.

La jeune affligée tendit sa main à Meagles pour le remercier des sentiments qu'elle croyait inspirés par pur intérêt pour elle, et il se retira en emportant la

prière de revenir pour rendre compte de sa visite à Hodson et Morley, et pour lui dire ce qu'elle devait faire dans les cruelles circonstances où elle se trouvait.

En conséquence, au bout de trois heures environ, Meagles revint et fut immédiatement introduit auprès de Mademoiselle Foster. Il la trouva plus calme et plus résignée, et ce fut une consolation pour la pauvre orpheline, même au milieu de sa profonde affliction, d'apprendre que la dette de son père avait été payée aux marchands de Wood Street, et qu'il n'y avait rien à craindre de la part du coroner. La magique influence du nom du Prince, employé par Meagles, avait assuré le silence du coroner aussi bien que celui des autorités de la paroisse.

Il était naturel, dans la situation où Rose se trouvait placée, qu'elle acceptât avec reconnaissance les conseils d'un homme qu'elle regardait déjà comme un ami qui lui avait été envoyé par la Providence pour la guider au moment où elle devenait orpheline et sans protecteurs. Elle lui permit donc de prendre toutes les dispositions pour les doubles funérailles qu'il proposait de faire le plus vite et le plus secrètement possible; et avant de prendre congé d'elle, ce soir-là, il insista pour qu'elle gardât les quelques centaines de livres qui lui restaient sur les quinze mille livres, après le payement, en principal et intérêts, de la créance due à Hodson et Morley.

Il était dix heures passées, lorsque Tim Meagles

revint à Carlton House, où il obtint immédiatement une entrevue particulière avec le Prince.

— De quoi s'agit-il? — demanda Son Altesse Royale en remarquant la figure troublée de son ami.

— L'argent a été payé trop tard! — répondit Meagles d'un air sombre.

— Que voulez-vous dire? — s'écria le Prince avec impatience. — L'annonce de la faillite du pauvre diable était déjà partie pour la *Gazette*. Hein?

— Il était lui-même parti pour l'autre monde, — répondit Meagles, — et cette affaire ne constituera pas l'un des plus beaux chapitres de l'histoire de Votre Altesse Royale.

— Expliquez-vous! — s'écria le Prince en frappant du pied avec une impatience croissante, et prêt à entrer en fureur par suite du trait qui lui était lancé avec tant d'audace.

— Je veux dire que Foster s'est fait sauter la cervelle, et que sa femme est morte de saisissement et le cœur brisé, — dit Meagles avec un accent de reproche.

— Par le ciel! c'est bien désagréable! — s'écria le Prince en pâlissant. — Il va y avoir une enquête du coroner et un scandale...

— Non...... j'ai arrêté tout cela, — interrompit Meagles. — J'ai été voir le coroner, et je lui en ai dit assez pour l'amener à fermer les yeux sur l'affaire. J'ai également largement graissé la patte du bedeau, du sacristain, et du clerc de la paroisse.

— Dieu soit loué ! — s'écria Son Altesse Royale, — vous êtes un excellent garçon, Meagles ! Comme de raison, vous n'avez pas payé l'argent aux créanciers? Eh bien, peut-être vaut-il mieux que ce vulgaire marchand se soit brûlé la cervelle ; c'est quinze mille livres de sauvées, et vous pouvez garder mille livres pour vous, Tim.

— En vérité, Votre Altesse Royale parle avec une inconcevable irréflexion, — dit Meagles presque incapable de cacher le dégoût que lui inspirait le manque de cœur dont le Prince faisait preuve, — Comment aurions-nous pu éteindre cette fâcheuse affaire sans payer Hodson et Morley? Ils connaissaient la dette de Votre Altesse Royale envers Foster.

— Ah ! je comprends, — dit le Prince avec un air de contrariété. — Eh bien, nous n'y pouvions rien, Tim. J'ai laissé une douzaine de bons compagnons dans la salle des Banquets, et vous allez vous joindre à nous. Nous avons l'intention de prolonger le souper jusqu'à trois heures du matin, et j'aurai recours à vos talents pour la composition du punch au curaçao. Venez.

— Votre Altesse voudra bien m'excuser pour ce soir, — dit Meagles qui, pour la première fois de sa vie, se sentait peu disposé à se mêler à de joyeux convives.

— Ah ! vous avez quelque petite affaire d'amour sous jeu, — s'écria le royal débauché. — Eh bien ! je vous souhaite bonne chance. Venez me voir demain.

Et après avoir donné une poignée de main à son ami, le Prince retourna auprès de ses convives dans la salle des Banquets, où il passa la plus grande partie de la nuit dans l'orgie. Et pendant les nombreuses heures qu'il employa ainsi, ce royal mécréant n'eut pas une pensée pour le pauvre Foster.

Tim regagna son logis tout pensif : l'image de Rose, de la pauvre orpheline, occupait toutes ses pensées.

Mais le lecteur doit avoir remarqué que pendant son entretien avec le Prince, il n'avait jamais fait allusion à elle, ni même laissé soupçonner son existence.

CHAPITRE V

ÉTRANGES ET TERRIBLES RÉVÉLATIONS

Revenons maintenant à M. Page, que nous trouvons assis déjeunant avec sa femme, dans leur logement de Southwark, le lendemain du jour de la célébration de leur mariage.

Julie portait une robe neuve et un joli bonnet. Ses cheveux étaient bien arrangés, et elle paraissait tout à fait charmante en faisant à son mari les honneurs du repas du matin.

Ce dernier portait sur sa personne tous les indices d'une satisfaction qui prouvait qu'il était loin de se repentir de son marché matrimonial; et, tout en buvant son chocolat et en cassant ses œufs, il semblait entouré d'une auréole de bien-être domestique, qui indiquait avec quelle facilité il avait renoncé à ses habitudes de garçon, pour jouir des avantages du coin de feu et de la vie d'intérieur.

Quand le déjeuner fut terminé, et que la servante de la maison eut enlevé le couvert, M. Page s'assit auprès de sa femme, et prenant le portefeuille dans la poche de côté de sa robe de chambre, il dit avec un malin sourire : —

— Je suppose que tu connais ceci, Julie?

— Oui. Ce portefeuille appartenait à mon père, — répondit-elle. — Je l'ai souvent vu examiner attentivement les papiers qu'il renferme, et il me les a lus bien des fois.

— Alors tu es au courant de toutes les affaires auxquelles ils ont trait? — dit Page du ton de l'interrogation.

— Oui, sans doute, pour la plupart, répondit la jeune femme. — Mais comment en es-tu devenu possesseur?

— Ton père me l'a remis à ses derniers moments. Il ne put prononcer que quelques mots, — continua Page, — et ces paroles étaient presque inintelligibles. Laisse-moi me rappeler. Il me semble que je puis les retrouver exactement. Il dit : « Prenez ce portefeuille... dites à Julie... Oh! je m'en vais... Mon Dieu!... pitié!... pitié!... Hannah!... Julie!... Oh! pardon!... pardon!... » Puis il expira.

— Oh! le remords l'a touché à son lit de mort, — dit Julie les yeux légèrement humides; mais après les avoir essuyés à la hâte, elle ajouta : — Il n'a été ni un bon frère, ni un bon père, et je suppose que la manière dont il s'est comporté avec sa sœur et la

façon dont il m'a élevée ont, dans les derniers moments, troublé sa conscience. Je n'étais qu'une enfant au berceau lorsque ma mère mourut, et mon père me négligea complétement. Aussitôt que je fus capable de courir seule, il me laissa du matin au soir barboter dans le ruisseau, et toute l'éducation que j'aie jamais reçue m'a été donnée à une école de charité.

— Mais tu t'exprimes très-bien, ma chère, pour avoir reçu si peu d'instruction dans ton enfance, — dit Page en lui caressant le menton.

— Oh ! autrefois, j'étais folle de lecture, et puis mon père était un homme fort bien élevé, et il n'était pas possible de ne pas tirer quelque chose de lui ; car dans ces dernières années, depuis que nous étions fixés dans cette cour où il est mort, il voulait toujours que je restasse auprès de lui : il avait horreur de rester seul.

— Tu penses qu'il avait la conscience troublée, Julie ? — demanda Page.

— Je suis sûre qu'il en était ainsi, — répondit la jeune femme, — mais il ne serait pas bien d'avoir maintenant des secrets pour toi, puisque nous ne faisons qu'un, comme on dit, et je vais te dire pas mal de choses curieuses relativement à mon père et aussi relativement aux sujets dont parlent les lettres qui sont dans ce portefeuille.

— C'est justement ce qui m'est nécessaire, — s'écria Page en rapprochant sa chaise de celle de sa

femme. — La neige tombe en abondance, — ajouta-t-il en jetant un regard du côté de la fenêtre, — et nous allons nous livrer à une bonne causerie pendant une heure ou deux. Si le temps s'éclaircit, je te mènerai faire une tournée dans les magasins; et puis nous ferons un bon petit dîner à la taverne. Mais tout cela à la condition que tu parleras sans réticence, et que tu me diras bien tout ce que tu sais. D'ailleurs cela sera de ton intérêt aussi bien que du mien; car nous pouvons faire de l'argent avec ces papiers.

— Tant mieux, — dit Julie. — En premier lieu, il faut que je t'informe que mon père était avant tout profondément savant en chimie. Il connaissait de merveilleux secrets dans cette branche des sciences, et il pouvait composer les poisons les plus terriblement mortels. Oh! mon père était un terrible homme, je puis le dire, — ajouta-t-elle avec un frisson qui n'avait rien d'affecté.

— En vérité?... mais continue, — s'écria Page. — Tu n'es responsable d'aucune de ses fautes, tu le sais bien.

— Dieu merci! non! — s'écria la jeune femme avec énergie. — Ma vie n'a pas été bien régulière, je le confesse; mais des choses comme celles qu'il a faites... Oh! non... non... jamais!...

— Ne te tourmente pas l'esprit, Julie, — dit Page d'un ton conciliant. — Je meurs d'impatience d'apprendre ce qu'a fait ton père. Je t'en prie, continue.

— Parlons d'abord de ses connaissances en chimie, — continua Madame Page, dont l'agitation avait instantanément disparu, car elle était par nature douée d'un calme imperturbable. — Nul homme n'était plus expert que lui dans cette science. Il composait des drogues dont certaines sages-femmes de Londres faisait un usage abominable.

— Que Dieu nous pardonne !... Quelle chose horrible!... — s'écria Page involontairement.

— C'est comme je te le dis, — reprit Julie. — Une femme, en particulier, une Madame Lindley, qui tient un grand établissement dans Fore Street, à Lambeth, avait coutume de lui en acheter une grande quantité. Il composait également un poison dont une seule goutte mise sur la langue d'un enfant produisait la mort instantanée, en ne laissant que les apparences d'un enfant mort dans des convulsions ordinaires.

— Il doit y avoir un bien grand nombre de crimes commis dans Londres, que je n'avais jamais soupçonnés! — fit observer Page en secouant la tête d'un air solennel.

— Il n'y a aucun doute à cela! — s'écria Julie; puis, reprenant son calme et son ton habituels, elle dit : — Mais le pire de tout cela, s'il peut y avoir quelque chose de pire que ce que je t'ai déjà révélé, est encore à venir. Mon père avait inventé un certain poison qu'il appelait l'*ami des héritiers.* Tu comprends?

— Pas complétement, — dit Page.

— Il était destiné à ceux qui attendent la mort de quelqu'un pour hériter de leurs biens, — continua Julie. — Ce poison était d'une nature telle qu'un médecin ne pouvait dire qu'il avait été administré : il bravait les investigations des plus habiles chimistes du monde; et alors qu'ils attribuaient la maladie de la victime à mille choses, la cause réelle n'était ni plus ni moins que l'absorption de quelques gouttes de ce poison, administrées en deux ou trois fois dans une semaine. Sans couleur, comme sans saveur, il pouvait se mêler à une boisson quelconque.

— Ce sont vraiment d'étranges choses que tu me dis là, Julie! — murmura Page à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu. — Mais quel est donc l'effet du poison extraordinaire dont tu me parles?

— Prenez, par exemple, un individu d'une santé robuste, qui n'a jamais su ce que c'est qu'un jour de maladie, — reprit Julie. — Eh bien, vous lui administrez quelques gouttes de ce liquide, et avant vingt-quatre heures, un changement s'opère en lui. Sa constitution semble tout à coup désorganisée. Il devient pâle, maigre, faible et malade. Il perd l'appétit, toute son énergie s'en va, celle de l'esprit comme celle du corps, et il dépérit littéralement à vue d'œil. Il vous semble presque voir ce dépérissement s'accomplir sous vos yeux, et en quelques mois il descend au tombeau.

— Mais c'est effroyable! — s'écria Page en frissonnant.

— Ne t'ai-je pas dit que mon père était un terrible homme? — dit la jeune femme. — Eh bien, maintenant, tu dois comprendre aisément pourquoi ce poison est nommé l'*ami des héritiers*. Mais mon père en vendait fort peu. C'était un commerce trop dangereux. Et le prix était élevé dans la proportion des risques. Et encore mon père ne consentait-il jamais à en trafiquer directement. Il ne s'y décidait qu'en se servant de l'entremise d'un certain Joseph Warren.

— Ah! un brigand plus connu sous le nom de Magsman; n'est-ce pas? — s'écria Page.

— Précisément! Est-ce que tu le connais? — demanda Julie.

— C'est le scélérat qui m'a fourré dans la cave de la caverne, dont celui que tu appelles Brigs est le geôlier, — répondit le commis voyageur. — Mais continue. Je suis profondément intéressé par ce que tu me dis; malgré toute l'horreur que j'en éprouve. Existe-t-il un antidote au merveilleux poison dont tu me parlais?

— Oui, — répondit Julie, — et ce qu'il y a de plus extraordinaire dans toute cette affaire, c'est que même lorsque la victime est à la dernière agonie, le contre-poison la rappelle d'une manière certaine à la vie. Il fait plus encore, car en quelques semaines il lui rend sa santé première, sa gaieté, son appétit, et

sa bonne mine. C'est ce que mon père avait coutume d'appeler le *triomphe de la chimie.*

— Un véritable triomphe, en vérité! — s'écria Page. — C'est presque incroyable!

— Mais ce n'en est pas moins vrai, — reprit la femme; — j'ai vu maintes et maintes fois essayer les effets du poison et de son antidote.

— Julie... tu... tu me fais dresser les cheveux sur la tête, — s'écria le commis voyageur en devenant tout à coup d'une pâleur mortelle.

— Oh! tu te méprends sur mon compte, — lui dit-elle en souriant. — Les épreuves que j'ai vues étaient faites sur des lapins, des chats, et des chiens... et non pas sur des êtres humains... Dieu merci!

— Ah! cela me soulage, — dit son mari en respirant plus librement. — Ces expériences devaient être intéressantes, en tant qu'expériences, et j'aurais été bien aise d'y assister.

— Je pourrai en temps et lieu te procurer cette satisfaction, car j'ai sur moi, en ce moment même, la recette du poison et du contre-poison.

— Tu l'as! — s'écria Page. — Qui diable a pu la mettre en ta possession?

— Mon père faisait l'autre jour l'examen de son portefeuille, — répondit-elle, — un papier s'en est échappé et est tombé par terre. Il ne s'en aperçut pas, et plus tard je l'ai ramassé. Il contenait les deux recettes dont je viens de parler, plus celle d'une

autre drogue d'une nature toute différente. Et pensant qu'il valait peut-être mieux que de telles pièces ne restassent pas en la possession du vieillard, je les cachai dans l'ourlet de ma jupe. A ma connaissance, du moins, il ne s'est pas aperçu de leur perte jusqu'au moment de sa mort.

— Et quelle est cette autre recette dont tu parles comme étant d'une nature toute différente de celle du poison et de son antidote? — demanda Page.

— C'est plus curieux et plus ingénieux que positivement mauvais, — répondit Julie. — Quoique cela soit destiné à servir les mauvais desseins de ceux qui veulent garantir le secret d'une correspondance par lettres. En fait, cela consiste en deux préparations distinctes. La première est une encre invisible, la seconde, une composition chimique qui, frottée sur le papier, fait paraître les caractères.

— Ouais! — s'écria Page avec une intonation sifflante, — je commence à entrevoir l'explication de quelque chose qui se trouve dans le portefeuille.

— C'est très-probable! — dit Julie.

— Mais continue, ma chère, — ajouta son mari, — nous allons tout à l'heure examiner le portefeuille ensemble.

— J'ai peu de chose à dire maintenant, — reprit Julie. — Tu vois que cette encre invisible et cette eau chimique sont d'ingénieuses préparations. Suppose, par exemple, que tu as besoin d'entretenir une

correspondance secrète avec quelques complices dans une ville éloignée, et que tu désires que les lettres ne puissent pas être lues; tu te sers de l'encre invisible et la feuille de papier semble toute blanche. Tu jettes la lettre à la poste, en écrivant l'adresse avec de l'encre ordinaire. Eh bien, ton ami la reçoit, la lave avec la préparation chimique, et lorsqu'elle a été séchée devant le feu, l'écriture apparaît aussi nettement que possible. Mais ce n'est pas tout. Supposons qu'après l'avoir lue, ton ami veuille conserver ta lettre pour la consulter plus tard; il peut lui rendre son premier état en la trempant dans l'eau ordinaire. Ce simple procédé suffit pour faire disparaître une seconde fois l'écriture; et la préparation chimique pourra de nouveau la rendre visible. Cette opération peut être répétée trois ou quatre fois, sans détruire la pièce qui y est soumise.

— Merveilleux !... merveilleux! — s'écria le commis voyageur. — Et tu dis que tu es en possession de ces recettes, comme de celles du poison et du contre-poison?

— Oui, tu les auras quand tu voudras, — répondit Julie.

— Nous nous servirons de la préparation chimique pour faire paraître l'écriture aujourd'hui même, ma chère, — dit Page. — Et maintenant dis-moi : est-ce que ton père était intimement lié avec ce Magsman?

— Beaucoup plus que je ne l'aurais voulu, — répondit la jeune femme. — Ne te rappelles-tu pas

que pendant que nous étions en train de faire notre visite à la cave, avant-hier soir, je t'ai dit que je haïssais cordialement ce Brigs et toute sa bande? Je n'ai pas la prétention d'être bien scrupuleuse en certaines matières, mais j'ai horreur des mécréants qui ont recours au meurtre, au poison, et aux moyens violents, comme ces hommes le font journellement, j'en suis sûre.

— Bien! bien! — dit Page en l'interrompant, — dans tous les cas tu es maintenant délivrée de leur société. Donnons maintenant toute notre attention aux papiers contenus dans le portefeuille. Comme de raison, cette Hannah Lightfoot, dont les cheveux sont renfermés dans un de ces papiers, et qui a signé de son nom de baptême ou de ses initiales quelques-unes de ces lettres, était la sœur de ton père et par conséquent ta tante?

— En effet, — répondit Julie, — mais je ne l'ai jamais connue, elle est morte de chagrin quand j'étais encore enfant.

— Et penses-tu qu'elle ait été, oui ou non, mariée au roi actuel? — demanda Page.

— Il m'est impossible de le dire. Je l'ai souvent demandé à mon père, mais il éludait toujours la question. Pour ma part, je crois qu'elle était réellement sa femme, car elle avait d'excellents principes, et sa vertu était incontestable. En outre, — ajouta Julie, — les papiers contenus dans ce portefeuille prouvent qu'elle était sa femme et non pas sa maîtresse.

— C'est aussi mon opinion, — dit Page, — Mais comment se fait-il que ton père, qui était évidemment un homme cupide et intéressé, n'ait jamais pensé à faire de l'argent avec ces papiers? — demanda le commis voyageur.

— Je sais qu'il y a souvent pensé, — répondit Julie. — Mais je lui ai entendu dire, en en causant avec Magsman, que les lettres ne pouvaient rien. Il parait qu'elles avaient été rendues à ma tante après sa rupture avec le roi actuel, qui était alors Prince de Galles. Mais la moitié d'un certain document qui était en la possession de ma tante a été malheureusement perdue par elle, et c'est de cet acte seul que mon père aurait pu faire un usage utile, s'il l'avait eu en entier entre les mains.

— Alors ton père ne l'a jamais possédé en son entier? — dit Page.

— Jamais, — répondit Julie. — Mais je vais te dire tout ce qui en est, car j'ai souvent entendu mon père parler de cette affaire. Il paraît que lorsque les rapports entre ma tante et le Roi George III, alors Prince de Galles, cessèrent, elle vécut dans une profonde retraite, d'une modique pension qu'elle avait obtenue par l'entremise d'une certaine Lady Stamford. Mon père avait coutume de lui rendre de temps en temps visite et la pressait chaque fois de tirer de l'argent de son ancien amant ou mari, cela importait peu, qui maintenant était Roi. Ma tante se refusait avec indignation à se prêter à de tels procé-

dés. Cela amenait de sérieuses querelles entre eux, et, de guerre lasse, ma tante prit le parti de changer de résidence, de manière que mon père ne pût la retrouver. Il se passa du temps, beaucoup de temps, et un peu avant sa mort qui arriva il y a environ seize ans, ma tante, dont mon père était parvenu à retrouver la trace, changea encore de domicile. Elle alla loger à Aylesbury, dans la maison de deux jeunes nouveaux mariés nommés Warren.

— Quoi! Magsman? — s'écria Page.

— Tu vas voir. Ces Warren étaient pauvres, mais ma tante les croyait honnêtes. Madame Warren, qui avait alors environ vingt-quatre ans, était une femme d'une remarquable beauté et ayant reçu une éducation supérieure. Mais, sa conduite lui ayant fait perdre l'affection de sa famille, elle fut heureuse de se marier à un jeune commis de la maison de banque Martin, d'Aylesbury.

— La maison de banque Martin! — s'écria Page. — Tout commence à se lier comme les chainons de la même chaine. Mais continue.

— Un jour que ma tante Lightfoot avait été bien malade, elle avait examiné le contenu d'un portefeuille avec une grande attention, en versant d'abondantes larmes. Madame Warren, cette fois, était présente. Il paraît qu'un papier glissa et tomba par terre, pendant que ma tante le replaçait dans le portefeuille, et elle ne s'en aperçut pas. Madame Warren le ramassa adroitement et le montra plus

tard à son mari. C'était la moitié d'un certificat, ou d'un mémorandum qui portait au bas la signature du Roi, quand il était Prince de Galles. Les Warren le gardèrent avec l'intention de s'emparer de l'autre moitié et de tirer de l'argent de la vente de ce document au Gouvernement. Mais dans cet état de choses, mon père découvrit encore la demeure de sa sœur, et il se présenta dans la maison. Sa présence causa sa mort, et il prit possession du peu qui lui appartenait, y compris le portefeuille.

— Peut-être essaya-t-il contre cette malheureuse femme l'effet de ses damnés poisons? — fit observer Page en lançant un regard significatif à sa femme, comme s'il avait fait une habile découverte.

— Dieu seul le sait! — s'écria Julie. — Mais je dois avouer que j'ai eu bien souvent des soupçons sur ce point, — ajouta-t-elle en secouant la tête d'une manière peu flatteuse pour la mémoire de son père.

— Mais continue, — dit Page. — Je suppose que ton frère et les Warren ont réuni les forces de leur intelligence pour voir quel parti on pouvait tirer de ces papiers?

— Nullement, — reprit Julie. — Les Warren gardèrent leur secret relativement à la moitié de la pièce qui était en leur possession, et mon père partit avec le portefeuille, leur laissant le soin des tristes funérailles de sa sœur. Rappelle-toi que tout cela se passsait il y a seize ans, juste à l'époque où ma mère mourut. Les années s'écoulèrent, et, il y a cinq ou

six ans, mon père et moi nous vînmes habiter dans cette cour où mon père est mort et où tu m'as trouvée. Il y a trois ans, il se rencontra avec Magsman qui venait de prendre pour ses affaires la maison porte à porte avec la nôtre. Le nom de mon père étant Lightfoot, fit immédiatement naitre un soupçon dans l'esprit de Magsman, et en causant ensemble ils reconnurent qu'ils avaient eu déjà une fois l'occasion de se rencontrer. Car ce Magsman n'était autre que Joseph Warren, autrefois commis dans la maison Martin, à Aylesbury. Alors Warren lui déclara que quelques jours après les funérailles de Hannah Lightfoot, il avait écrit au Secrétaire d'État, en enfermant dans sa lettre une copie du fragment de papier qu'il offrait de vendre au Gouvernement. La négociation fut longue et difficile, mais après plusieurs mois, le marché fut conclu, et Madame Warren fut envoyée à Londres par son mari pour recevoir l'argent et faire la remise du document. Mais, à ce qu'il paraît, elle ne revint jamais à Aylesbury, et Warren perdit pour jamais toutes traces de sa femme. Il vint à Londres pour la chercher, mais toutes ses démarches furent vaines, et le plus extraordinaire de toute cette affaire, c'est qu'elle n'avait pas paru au Ministère d'État! Son mari en conclut qu'elle avait dû périr par accident ou victime d'un crime, et nous devons supposer qu'il ne vit pas sans quelque déplaisir la ruine du grand espoir qu'il avait conçu de s'enrichir. Il resta à Londres, et c'est alors

qu'il s'engagea dans la voie que nous lui voyons poursuivre aujourd'hui.

— Et comment toutes ces dernières particularités sont-elles arrivées à ta connaissance? — demanda Page vivement intéressé par ce singulier récit.

— Parce que la première entrevue entre mon père et Magsman a eu lieu en ma présence, — répondit-elle, — et quoique je n'eusse que seize ans à cette époque, j'étais fort intelligente pour mon âge, et je ne perdais pas un mot de ce qui se disait devant moi.

— Nous devons conclure de tous les faits qui nous sont connus, — dit Page, — que l'autre moitié de cet infortuné document est irrévocablement perdue ou peut-être complétement détruite.

— Telle fut l'opinion de mon père après avoir entendu tout ce que lui apprit Magsman dans la conversation que je viens de te rapporter. Mais bientôt après, — continua Julie, — quelque chose survint qui le fit changer d'opinion sur ce point et il y a tout lieu de croire que l'autre moitié du document existe encore quelque part.

— En vérité! — s'écria Page; — mais quel est ce nouvel incident auquel tu fais allusion?

— Je vais te le dire, — dit la jeune femme. — Il y a plusieurs années, à ce qu'il paraît, Magsman était en relations avec Jack Rann, le célèbre voleur de grands chemins, qui, à cette époque, avait une belle maitresse nommée Lætitia Flake. Cette femme s'est depuis mariée à un riche Baronnet, et son nom actuel

est Lady Lade. Il y a environ six mois, Magsman rencontra Lady Lætitia et la reconnut à l'instant, malgré les habits d'homme qu'elle portait. Car il paraît que c'est une écuyère enragée et qu'elle sort souvent sous le costume masculin. Je suppose que Magsman et elle ont dû causer d'une façon confidentielle, car dans le cours de leur conversation, quelque chose amena la dame à adresser plusieurs questions à Magsman, et ces questions eurent d'autres conséquences, — car quelques jours après, Lady Lætitia fit une visite à mon père, accompagnée par un sportman qu'elle appelait Tim Meagles, et peu de temps après arriva Magsman. On me fit sortir de la chambre, mais j'écoutai à la porte et j'entendis ce Tim Meagles faire certaines propositions à mon père pour la remise de la partie du document qu'il avait en sa possession.

— Attends! — s'écria Page frappé par une idée subite.

Et, cherchant dans le portefeuille, il y prit un petit billet d'une jolie écriture de femme et qui était ainsi conçu : —

« Le prochain courrier vous apportera une longue lettre contenant toutes les explications nécessaires. Frottez-la avec la préparation chimique. Je verrai T. M. demain soir.

« L. L. »

— Ce billet est sans aucun doute de la dame dont tu parles, — s'écria Page après avoir jeté un rapide

coup d'œil sur la lettre. — L. L. signifie Lætitia Lade, et T. M. veut dire Tim Meagles. C'est clair comme le jour.

— Je n'avais jamais vu cette lettre,— fit observer Julie. — A qui est-elle adressée?

— A personne, — répondit Page. — Elle était sans doute enfermée dans une enveloppe qui a été détruite.

— Eh bien! je pense qu'elle a dû être adressée à Magsman, — dit Julie après quelques moments de réflexion. — Car elle n'aurait pas eu besoin de dire à mon père de faire usage de la préparation chimique, pour la lettre qui devait suivre l'envoi de ce billet : il était bien certain qu'il le ferait en recevant une feuille de papier blanc. En outre, je ne me rappelle pas que ni elle ni Meagles aient jamais fait une seconde visite à mon père, et je sais que lors de l'entrevue qu'ils eurent ensemble et dont je viens de te parler, l'entretien se termina de manière à mettre fin à toute négociation ultérieure.

— Qu'est-ce qui arriva? — demanda Page.

— Quand Meagles fit sa proposition pour la seconde moitié du certificat, — répondit Julie, — mon père s'écria aussitôt : — « Alors l'autre moitié existe et vous savez où elle est! Peut-être même est-elle en votre possession. » Meagles soutint qu'il était dans une complète ignorance sur ce point, et il fit remarquer qu'il n'était qu'un simple intermédiaire dans l'affaire. Alors mon père répondit qu'il voulait trai-

ter directement avec le principal intéressé, et il accusa Magsman d'en savoir plus long dans cette affaire qu'il ne voulait l'avouer. Warren protesta contre ce soupçon. Une dispute s'ensuivit, et Meagles partit avec Lady Lætitia sans qu'il y eût eu rien de fait.

— Je m'étonne que Magsman n'ait jamais essayé de voler les papiers de ton père. — dit Page.

— Que Dieu te bénisse ! Il le fit dans la semaine qui suivit cette affaire, — s'écria Julie. — Mais le vieux avait si bien caché le portefeuille que toutes ses recherches furent vaines. Magsman, Briggs, et le Gros Meg...

— Je le connais, le scélérat ! — s'écria Page. — Sur ma parole, je suis parfaitement au fait du caractère de tous ces aimables personnages. Mais continue.

— Les trois bandits pénétrèrent chez nous pendant la nuit, garrottèrent mon père de la tête aux pieds avec de fortes cordes, et me tinrent en respect avec un pistolet pendant qu'ils fouillaient la maison ; mais ils ne trouvèrent pas trace du portefeuille. Je suppose que le vieux l'avait enterré dans la cave. Voilà comment ils s'éloignèrent tristement désappointés, et le lendemain Magsman revint et fit la paix avec mon père, car, ainsi que je le suppose, ils avaient trop besoin l'un de l'autre et ils étaient trop engagés ensemble dans de ténébreusses affaires pour rester brouillés.

— Sans aucun doute, — dit Page. — Et maintenant, j'y songe, — continua-t-il en tirant un papier du portefeuille, — voici une feuille de papier blanc pliée en forme de lettre. Peut-être une petite application de la préparation chimique nous ferait-elle découvrir quelques nouveaux secrets... hein, Julie?

— Essayons à l'instant. Existe-t-il une adresse quelconque? — demanda Julie.

— Aucune. Elle était sans doute renfermée dans une enveloppe comme l'autre billet, et c'est peut-être la lettre dont ce billet annonçait l'arrivée. Mais si ces lettres ont été en effet adressées à Magsman, comment se trouvent-elles en la possession de ton père?

— Je sais que Magsman ne cessait pas de tourmenter mon père au sujet de ce fragment d'acte, et probablement il lui a remis ces lettres pour lui prouver qu'une négociation était en train avec Lady Lætitia et Tim Meagles. Dans tous les cas, la date du billet, — 7 Juillet 1794, — prouve qu'il a dû être envoyé peu de jours après la visite de ces personnes, car je me rappelle qu'elle a dû avoir lieu dans les premiers jours du mois de Juillet dernier.

— Ne perdons pas de temps pour nous procurer les drogues nécessaires pour faire la préparation chimique qui doit nous livrer le secret de cette lettre, — dit Page, — et nous reparlerons une autre fois de ce que contiennent les autres pièces du portefeuille.

Allons, — s'écria-t-il en se levant de sa chaise et en s'approchant de la fenêtre, — la neige a cessé de tomber, le temps s'est éclairci, nous allons sortir à l'instant. Mais il faut découdre ton corset et me donner les recettes.

— Cela sera bientôt fait, — répondit Julie.

Elle entra alors dans la chambre à coucher pour se livrer à cette opération, tandis que Page renfermait le portefeuille dans une armoire dont il prenait soigneusement la clef sur lui.

CHAPITRE VI

L'AMAZONE ET TIM MEAGLES

Pendant que cette conversation suivait son cours au logis de M. et de Mme Page, un entretien d'une nature non moins intéressante avait lieu entre Lady Lætitia Lade et Tim Meagles.

Ce gentleman, comme nous l'avons déjà dit, occupait un logement dans Jermyn Street. Il avait un beau salon au premier étage, communiquant avec sa chambre à coucher, et un petit cabinet de toilette.

Une femme d'un âge mûr tenait à bail la maison qui était habitée par quelques autres locataires du sexe masculin; mais Meagles était celui auquel elle dévouait ses meilleures attentions. Meagles était le type de la perfection à ses yeux, et s'il lui arrivait de vouloir donner l'idée d'un véritable

gentleman, c'était Meagles qu'elle offrait comme modèle.

Le fait est que Tim la payait généreusement, lui causait peu d'embarras, et était d'un si heureux caractère, si facile à contenter, que, pour se servir des propres expressions de Madame Piggleberry, il ne s'impatientait de rien, il ne paraissait pas s'apercevoir de ce petit détail que son thé, son sucre, son beurre, son pain, et même sa viande servaient à nourrir son hôtesse et sa servante, aussi bien que lui-même et son groom.

S'il lui arrivait d'acheter un jambon pour le déjeuner, il ne s'étonnait jamais d'apprendre le quatrième ou le cinquième jour qu'il était complétement fini, et s'il avait un fort gigot de mouton à son dîner, il ne paraissait jamais surpris lorsque Madame Piggleberry lui disait effrontément, le lendemain, qu'il ne restait rien dans la maison et qu'elle lui demandait ses ordres! Aussi régulièrement que possible, tous les six mois, la digne femme lui faisait observer qu'il lui fallait une nouvelle douzaine de chemises, et invariablement Tim Meagles lui donnait la somme nécessaire pour leur acquisition, et cela sans un murmure.

Toutes ces petites circonstances faisaient de lui le favori de Madame Piggleberry, comme il méritait de l'être; aussi jamais cette digne femme ne manquait de chanter les louanges de M. Meagles à tous ses amis et connaissances.

Mais aussi ce logement convenait admirablement à Tim Meagles, et quoiqu'il sût très-bien qu'il était volé sur toutes choses, quoiqu'il reconnût ses propres chemises sur la personne du frère de son hôtesse, qui était peu fortuné et tenait une petite boutique dans le voisinage, il se consolait avec cette réflexion : c'est qu'il serait tout autant volé dans un autre logement, et que peut-être il n'y serait pas affranchi de toute impertinente curiosité et de toutes questions indiscrètes, comme il l'était dans la maison de Madame Piggleberry. Car cette bonne créature ne voyait et n'entendait rien de ce qu'elle ne devait ni voir ni entendre.

Bien que Lady Lætitia fît de fréquentes visites chez Tim Meagles, la discrète vieille paraissait ignorer complétement son sexe et l'annonçait invariablement sous le nom de M. Lade. S'il recevait des femmes qui ne portassent pas le costume d'homme, jamais Madame Piggleberry ne semblait soupçonner rien d'équivoque dans leur caractère, et elle n'en parlait que comme des charmantes cousines de M. Meagles.

En outre, quand Tim avait des amis à souper chez lui, et quand il lui disait le lendemain matin : « — Ma chère Madame Piggleberry, je crains bien que nous ayons fait un effroyable vacarme pendant toute la nuit dernière, » elle prenait l'air étonné, et elle s'écriait : « — Oh ! grand Dieu, Monsieur, il n'y a qu'une minute, je disais encore à une servante du

voisinage que jamais la maison n'avait été aussi tranquille. » Et pourtant, les chants, les éclats de rires, et les explosions de cris insensés avaient amené le veilleur de nuit plus de douze fois à la porte de la maison, entre minuit et le point du jour.

Nous avons déjà averti le lecteur que Meagles avait un groom, et nous nous arrêterons un moment pour constater que ce précoce jeune garçon de quatorze ans était le drôle le plus rusé, le plus habile, et le plus avancé pour son âge de tous les mauvais garnements de la capitale. Il était petit, mince, élégant, et de bonne mine, et quel que puisse être son véritable nom, on l'appelait invariablement par son surnom de La Guêpe. Actif, fidèle, malin, et discret, il était sans prix pour Tim Meagles. C'était une petite peste pour les servantes, un petit diable pour Madame Piggleberry, qui déclarait que c'était l'enfant le plus gentil et le plus tranquille qu'elle eût jamais vu, et un vrai lutin pour les locataires du second et du troisième, auxquels il faisait sans cesse de mauvais tours.

En outre de ce petit drôle, Meagles avait à son service un véritable groom, qui prenait soin de ses deux chevaux dans une écurie du voisinage; mais, comme cet homme ne vivait pas dans la maison de Madame Piggleberry, il est à peu près inutile que nous le comprenions dans notre description.

Pour reprendre le fil de notre récit, c'était, comme nous l'avons dit, dans la même matinée que Page et sa femme avaient consacrée à leur intéressant entretien, que Lætita Lade vint partager le déjeuner de son ami Meagles. Il était environ dix heures lorsque l'amazone arriva, les joues brillantes des couleurs de la santé et les cheveux étincelants de gouttes de rosée, car elle avait déjà fait deux ou trois fois le tour de Hyde Park au galop pour se donner de l'appétit.

Et c'était un fier appétit que celui qu'elle avait gagné; aussi il y parut aux vigoureux assauts qu'elle fit subir à la volaille froide, au jambon, et au pâté de pigeons, en arrosant cette substantielle nourriture de fortes rasades d'ale.

Lorsque le repas fut terminé, Meagles dit : —

— Maintenant, Lætitia, causons un peu d'affaires. Vous êtes une créature si étourdie, qu'il est bien difficile d'arrêter votre attention sur quelque chose de sérieux.

— Ce n'est pas juste, Tim, — s'écria-t-elle. — N'ai-je pas bien joué mon rôle l'autre jour, et ne vous ai-je pas donné tout le temps d'ouvrir le pupitre du Prince, et n'avez-vous pas pu vous procurer tous les papiers dont vous aviez besoin?

— Oui, je dois en convenir, reprit Meagles, votre habileté m'a bien servi en cette circonstance. Mais ne parlons plus de cela, chère Lætitia. — Parlons d'affaires. Et d'abord, je vous dirai que j'ai eu l'autre

jour une nouvelle preuve de l'égoïsme du Prince, de son manque absolu de cœur.

—Et de quelle manière? — demanda Lady Lætitia.

— Vous savez que c'est la faute de George si je ne suis pas parti hier immédiatement pour aller payer le pauvre Foster, — repondit Meagles. — Je suis arrivé trop tard, et le pauvre homme s'était fait sauter la cervelle.

— Grand Dieu! — s'écria l'amazone avec une sincère horreur.

— Oui, et sa malheureuse femme est tombée morte de saisissement sur le corps de son mari, — continua Meagles.

— Oh! c'est trop affreux! — s'écria Lady Lætitia. — Je ne voudrais pour rien au monde être la cause d une pareille catastrophe, — ajouta-t-elle avec l'accent de la plus parfaite sincérité.

-- Ni moi non plus. Et maintenant, me croirez-vous lorsque je vous affirme que le Prince reçu cette effroyable nouvelle avec la plus profonde indifférence, ou, pour mieux dire, qu'il n'a fait preuve que du plus complet égoïsme? Son premier mouvement fut l'inquiétude que les circonstances du suicide ne vinssent à transpirer, et qu'il en résultât un scandale où son nom pourrait être mêlé. Mais j'avais déjà pris les mesures nécessaires pour lui sauver cette ignominie, et lorsqu'il fut rassuré sur ce point, il se complut dans l'infernale espérance que je ne m'étais pas

démuni de l'argent que le Marquis de Sainte-Croix avait prêté et qui était destiné au payement du malheureux Foster.

— Ce n'est pas de la surprise, c'est de l'horreur que m'inspire la conduite du Prince, — dit Lætitia Lade. — Continuez.

— Je dis au Prince que j'avais acquitté la dette pour laquelle Hodson et Morley avaient si cruellement poursuivi le défunt, ce qui était la vérité. Il parut fort contrarié d'avoir perdu la chance d'employer cet argent pour ses propres besoins, mais il se consola bientôt par la perspective de passer une joyeuse nuit, car il avait de la société dans la salle des Banquets. Je refusai de prendre part à ses plaisirs et je rentrai chez moi.

— Et c'est là l'homme sans cœur qui doit un jour devenir le Père du peuple! — s'écria l'amazone avec l'accent d'un profond dégoût. — Vous faites bien de prendre toutes vos précautions, — ajouta-t-elle, — et de vous mettre en garde contre les mauvais traitements qu'il peut vous réserver un jour.

— Oui, il me regarde comme un pur instrument, mais il pourra s'apercevoir qu'il ne fait pas bon de me jouer de mauvais tours, — répliqua Tim dont la physionomie habituellement franche et ouverte avait pris une expression terrible et menaçante. — Je le tiens en mon pouvoir et je ne desserrerai pas la main facilement. Dans un moment de caprice, il est capable de me mettre de côté.

— Ou de l'essayer du moins, — ajouta l'amazone.

— Oui, c'est ce que je voulais dire, — dit Meagles. — Du moment où je le verrai chercher à faire de moi la victime de son égoïsme, je proclame mon indépendance, je le menace d'un scandale, je lui arrache ce qu'il me plaira de demander. Pensez-vous que la pairie et une bonne pension à vie soient trop exiger pour mes services, Lætitia? — demanda Tim avec un sourire mêlé de triomphe et de satisfaction.

— En aucune façon, — lui fut-il énergiquement répondu. — Et souvenez-vous, — ajouta la chasseresse, en fixant sur lui son regard effronté, — lorsque Sir John Lade mourra...

— Je vous comprends, ma belle, — s'écria Meagles, — il est inutile de me rappeler notre marché. Il y aura un mariage, et au lieu d'être la femme d'un baronnet, vous serez pairesse. Oui, ma promesse est sacrée, — continua-t-il d'un air rêveur, — car, en possession comme je le suis de ces documents, notre royal ami n'osera pas me refuser même le titre de duc pour les racheter.

— Vous les avez examinés avec attention? — demanda Lady Lætitia.

— Depuis le jour où ils sont tombés entre mes mains, je les ai lus et relus une douzaine de fois, — répondit Meagles. — Ils fournissent pleinement la preuve de ce que je soupçonnais depuis longtemps,

quant à la nature de ses relations avec Lady Fitzherbert; et par une chance sur laquelle je ne comptais pas, la liasse contenait un petit fragment de papier que je n'espérais pas y trouver.

— Comment! serait-ce par hasard la moitié du certificat relatif au père du Prince et à Hannah Lightfoot? — s'écria l'amazone.

— Pas autre chose, ma beauté, je vous l'affirme, ma beauté! — répondit Tim en se frottant les mains de satisfaction. — Et pour surcroît de bonheur, nous allons renouer notre négociation avec ce Warren, ce Magsman, comme on l'appelle, pour l'achat de l'autre moitié qui est restée en possession de cette vieille canaille de Ligthfoot. Mais cette fois, Lætitia, nous agirons pour nôtre compte et non dans l'intérêt du Prince.

— Admirable! — s'écria la joyeuse commère, la figure rayonnante de joie. — Il s'est passé plus de six mois, à ce que je crois, depuis que nous avons fait les premières démarches dans cette affaire, qu'après notre insuccès nous avons négligée. Mais je n'ai jamais su comment l'autre moitié du document était tombée entre les mains du Prince, — continua-t-elle, — et vous m'avez souvent promis de m'en donner l'explication.

— Eh bien! je vais le faire à l'instant, ma charmante, — répondit Meagles, — et ce récit vous fera mieux connaître le caractère de notre ami George. Dans tous les cas, il vous prouvera que nous sommes

grandement excusables de nous être emparés de ces papiers pour avoir prise sur lui, puisqu'il n'a pas hésité à s'en emparer pour s'en servir dans le même but, contre son propre père.

— Quoi! pour menacer et effrayer le Roi? — s'écria Lætitia avec étonnement.

— Ni plus ni moins, — répondit Meagles froidement. — Écoutez-moi. Il n'y a pas beaucoup plus de quinze ans, le Prince, qui avait alors dix-huit ans, se promenait devant White Hall, quand il aperçut, à la clarté des lanternes, une belle jeune femme qui paraissait examiner les bâtiments, en quête d'une des administrations du Gouvernement. Il l'accosta et lia bientôt conversation avec la belle étrangère. Elle lui dit qu'elle était venue d'Aylesbury pour une importante affaire et qu'elle avait le désir d'obtenir une audience du Secrétaire d'État le plus tôt possible. Le Prince lui assura qu'il était trop tard pour qu'elle pût être reçue par ce fonctionnaire, et finalement elle consentit à l'accompagner. J'ai à peine besoin de vous dire qu'ils ne se quittèrent pas, et George fut tellement satisfait de sa nouvelle conquête qu'il ne se sentit nullement disposé à laisser là l'aventure. Il lui fit en conséquence certaines propositions, en lui offrant de faire d'elle sa maîtresse, et en lui révélant qui il était. La jeune femme fut on ne peut plus ravie d'avoir captivé les bonnes grâces du Prince, et elle lui raconta le but de son voyage d'Aylesbury à Londres. En fait, elle n'était autre que

Madame Warren, la femme de celui qui est maintenant connu sous le nom de Magsman.

— Je me rappelle fort bien que lorsque je fis la connaissance de Warren, il y a quatorze ou quinze ans, il me dit à moi et à Rann qu'il était venu à Londres à la recherche de sa femme, et qu'il nous fit connaître en même temps le but de son voyage. Aussi, quand je revis Warren, il y a cinq ou six mois de cela, ma première question fut-elle pour lui demander s'il avait retrouvé sa femme; et, après sa réponse négative, il me dit que c'était d'autant plus fâcheux qu'une des moitiés du certificat avait disparu avec elle, que depuis le hasard l'avait mis en relation avec le frère d'Hannah Lightfoot, en la possession duquel l'autre moitié existait. Je vous ai signalé cette circonstance, Tim, vous devez vous le rappeler, et c'est alors que vous me dites avoir vu entre les mains du Prince le fragment de certificat qui avait été emporté par Madame Warren lors de son voyage à Londres.

— Je me le rappelle, — dit Meagles, — et il fut heureux que Magsman vous eût donné le moyen de le trouver, dans le cas où vous pourriez avoir besoin de ses services.

— Le bonheur n'était pas bien grand, — répliqua l'amazone, — car lorsque nous vînmes faire visite au vieux Lightfoot, en conséquence des arrangements pris par Warren, ce hargneux vieillard ne voulut pas même consentir à nous montrer la moitié

du document en sa possession, bien loin de consentir à s'en séparer à aucun prix.

— Il espérait obtenir davantage en traitant directement avec le principal intéressé, — dit Meagles; — mais maintenant nous sommes résolus à renouer la négociation, et pour notre compte personnel, nous pourrons être plus généreux dans nos offres que les ressources du Prince ne nous le permettaient, il y a cinq ou six mois. Vous pourrez obtenir trois ou quatre mille livres de Sir John, n'est-ce pas, ma belle?

— Fiez-vous à moi pour cela, Tim, — répliqua l'amazone, — et continuez votre histoire touchant Madame Warren.

— C'est vrai! je l'avais complétement perdue de vue, — s'écria Meagles. — Je vous disais donc que le Prince fit des propositions à Madame Warren qui l'instruisit du but de son voyage à Londres. Il la décida à lui remettre le fragment du certificat, et il pourvut splendidement à son existence, mais je n'ai jamais pu savoir de lui ce qu'elle était devenue, ni combien de temps dura leur liaison. Tout ce que je sais, c'est qu'elle ne retourna jamais auprès de son mari; peut-être fut-elle trop heureuse d'être séparée de lui, car à en juger par ses manières actuelles, il est bien probable qu'il devait être assez dur et assez brutal il y a une quinzaine d'années.

— Il n'a jamais été un diamant bien poli, — dit

Lady Lætitia, — mais le pauvre Rann en tira de bons services pendant les quelques mois que dura leur liaison, et après je le perdis complétement de vue, jusqu'au jour de notre rencontre au mois de Juillet dernier.

— Pour revenir à ce que nous disions, — reprit Meagles, — je dois vous dire que le Prince avait les motifs les plus égoïstes pour s'emparer du fragment du certificat émanant de son père, au lieu de le laisser parvenir entre les mains du Secrétaire d'État. Car George III avait déjà eu de fortes raisons de se plaindre des extravagances de son fils aîné, et le Prince n'était pas fâché d'avoir entre les mains un moyen de violenter la volonté de son père selon son bon plaisir. Aussi plus d'une fois menaça-t-il Sa Majesté de faire passer le certificat à la Reine si ses demandes n'étaient pas satisfaites, et comme le Roi avait une frayeur mortelle de la prude Charlotte, sa menace obtenait l'effet désiré. Mais la première fois que le Prince considérera comme nécessaire l'emploi du mystérieux fragment, c'est en vain qu'il le cherchera, — dit Meagles avec un rire de satisfaction. — En somme, j'ai réussi à mettre le Roi, le Prince, et Madame Fitzherbert complétement en mon pouvoir.

— Madame Fitzherbert! — s'écria Lady Lætitia. — Je ne vois pas qu'elle soit précisément en votre pouvoir, mon cher Tim. Il est vrai que vous avez la preuve de la nature réelle du lien qui

l'unit au Prince de Galles; mais, qui sait? peut-être vous saurait-elle gré de le proclamer, au lieu d'en être affectée.

— Oh! ceci est un autre de mes secrets, ma belle écervelée, — dit Tim en accompagnant ces paroles d'un malin sourire. — Mais je n'ai nulle intention de vous en faire un mystère, — ajouta Meagles presque immédiatement; — maintenant que nous sommes décidés à manœuvrer ensemble et sur la même barque. Voici le fait: le flot d'émigrés dont nous sommes affligés nous a rendu quelques services, car si d'un côté il a jeté sur nos bords le Marquis de Sainte-Croix pour prêter une somme ronde au Prince de Galles, de l'autre il a amené le Marquis de Bellois pour donner de curieux renseignements à M. Timothée Meagles.

— Que voulez-vous dire? — demanda Lætitia animée de la plus vive curiosité.

— Je veux dire qu'il y a environ huit ans Madame Fitzherbert fit un voyage en France, — répliqua Meagles, — et qu'à Plombières elle fit la connaissance d'un gentilhomme de bonne mine et d'élégantes manières; je veux dire aussi qu'elle devint profondément éprise de lui et qu'elle l'accompagna à Paris, où, après le temps nécessaire, naquit un enfant, fruit de cet amour. Le gentilhomme auquel je fais allusion était le Marquis de Bellois!

— Et le Prince n'est pas instruit de ce chapitre

de la vie de Madame Fitzherbert? — demanda Lady Lætitia.

— Il n'en a pas le moindre soupçon, — répondit Meagles. — C'est à la suite d'une querelle qui survint entre eux dans ce temps, que Madame Fitzherbert partit pour la France, et son absence dura environ dix-huit mois. C'est dans cette période de temps que se place son intrigue amoureuse avec le Marquis de Bellois; mais, heureusement pour elle, elle accoucha d'un enfant mort. A peine était-elle relevée de couches que lui parvinrent des lettres du Prince qui la suppliaient de revenir en Angleterre. Elle consentit, et le gentilhomme Français fut abandonné par sa belle maîtresse. Sept années environ se sont écoulées depuis le retour de Madame Fitzherbert auprès du Prince, et c'est maintenant le Marquis lui-même qui arrive à Londres. C'est un joueur, un débauché, un homme sans aucuns principes, et il est en possession de lettres qui prouvent sa liaison avec Madame Fitzherbert. Je les ai vues et lues, et le Marquis a l'intention de s'en servir pour remplir sa bourse que ses extravagances ont vidée. Ces papiers, Lætitia, — ajouta Meagles avec une intention marquée, — il faut que nous les achetions. Pour un millier de livres je tenterai de me les procurer.

— Et je me charge de vous fournir la somme dans le courant de la semaine, Tim, — répondit l'amazone. — Cependant, je ne vois pas quel avantage

vous pouvez avoir à prendre contre Lady Fitzherbert des armes dont vous n'aurez jamais besoin de faire usage.

— Garnissons notre carquois de toutes les flèches possibles, ma chère Lætitia, — répondit Meagles. — Qui peut répondre de ce qui arrivera? Le Roi peut mourir bientôt, et notre ami George, une fois parvenu au trône, peut rompre le royal mariage qu'on lui prépare et proclamer Lady Fitzherbert comme sa femme et sa Reine. Dans ce cas, n'y aurait-il pas avantage à tenir son honneur entre nos mains? Dans quelque situation que nous nous trouvions pour obtenir quelque chose du Prince, nous obtiendrons bien plus encore par l'entremise de Lady Fitzherbert.

— Vous avez raison, Tim, — dit l'amazone. — Il faut nous assurer les papiers du Marquis de Bellois. Et maintenant, quand renouons-nous notre négociation avec Warren, avec le redoutable Magsman? Car vous n'oubliez pas, sans doute, que c'est là pour nous l'affaire importante.

— Vous et moi nous ferons une visite à ce digne gentleman ce soir même, ma belle, — répondit Meagles. — Figurez-vous quelle gloire ce sera pour nous si nous réussissons à obtenir l'autre moitié du certificat, et si, lorsque les deux moitiés seront réunies, ce document prouvait que le Roi actuel était réellement marié à Hannah Lightfoot! Mais alors nous tiendrions en nos mains non-seulement l'hon-

neur du Souverain, mais aussi la validité de son mariage avec la Reine, et la légitimité de ses enfants!

— C'est positif! — s'écria la chasseresse. — Mais j'ai bien peur, d'après certaines expressions toutes tronquées qu'elles soient, qui se trouvent dans la moitié du document que nous possédons, qu'un mariage réel n'ait jamais eu lieu.

— La teneur de cette moitié, autant que nous pouvons la comprendre, est susceptible de deux interprétations, — dit Meagles, — l'une pour et l'autre contre la pensée d'un semblable mariage. Il est impossible de se décider pour un sens ou pour un autre sans avoir lu le document dans son entier, et ce soir même nous essayerons de nous entendre avec le vieux Lightfoot sur l'achat du fragment qui est en sa possession, — ajouta Tim, car la mort du vieillard était complétement inconnue de lui et de l'amazone.

— J'ose assurer que nous réussirons, — dit cette dernière en se levant de son siége. — Nous travaillerons avec plus de courage, maintenant que c'est pour nous-mêmes, que lorsque nous agissions comme chargés des pouvoirs du Prince et dans son intérêt particulier. Mais il est maintenant midi, le temps s'est éclairci.

— Il faut que je me hâte de rentrer chez moi pour changer mon habit d'amazone contre une robe de soie, un chapeau, de chaudes fourrures, et

reparaître sous le costume qui, selon l'expression consacrée, « convient à mon sexe », — ajouta-t-elle en riant.

— Qui, je vous prie, avez-vous l'intention de séduire aujourd'hui? — demanda Tim en accordant à cette splendide créature une caresse que, malgré son effronterie et la facilité de ses mœurs, elle reçut de manière à témoigner d'une sincère affection pour Meagles.

— Bien loin d'avoir aucune idée semblable à celle que vous m'imputez, Tim, — dit-elle en répondant à la plaisanterie qu'il lui avait adressée, — je veux me montrer aimable pour le vieux Sir John et l'emmener prendre l'air en voiture. Il en sera si ravi que, quoi que je lui demande, je suis sûre de l'obtenir, et je vais préparer les voies pour avoir de lui les quelques mille livres dont nous aurons probablement besoin dans le cours de la semaine. Adieu, pour le moment, mon cher Tim; je reviendrai vous voir environ vers huit heures ce soir, et nous nous rendrons ensemble dans la classique région de Horslydown.

— Adieu, ma charmante, — répondit Meagles en imprimant de ses lèvres un baiser sur sa bouche vermeille.

L'amazone quitta la demeure de son cher Tim Meagles.

Nous ne pouvons clore ce chapitre sans faire remarquer au lecteur que Tim Meagles avait gardé,

vis-à-vis de Lady Lætitia, le même secret et le même silence relativement à Rose, la pauvre orpheline, que dans son entretien de la veille au soir avec le Prince de Galles.

CHAPITRE VII

M. PAGE ET SA FEMME

Revenons maintenant à M. Page et à sa femme, que nous trouverons se dirigeant bras dessus bras dessous vers le pont de Londres.

Le voyageur de commerce qui se considérait comme un homme ayant une fortune de six mille livres en argent comptant et comme possesseur de papiers qui, d'après ses calculs, devaient lui en produire autant, marchait la tête levée et avec une telle assurance qu'il semblait que la ville de Londres était à lui. Sous ce rapport, il était bien assorti avec Julie, qui, se figurant que son chapeau et son grand châle suffisaient pour faire d'elle une dame, marchait à ses côtés avec un air si orgueilleux qu'il lui semblait que les rues n'étaient pas assez larges pour elle. Les petits garçons regardaient avec étonnement ce singulier couple; les hommes sensés éprouvaient

un sentiment de pitié pour leur vanité, et quand les pauvres mendiants touchaient le bord de leur chapeau en faisant la révérence selon leur sexe, Page se redressait encore davantage, car il lui semblait qu'il était devenu tout d'un coup un personnage entouré des plus grands respects.

C'est de cette manière qu'ils traversèrent le pont et se dirigèrent tout droit dans Wood Street, où ils entrèrent dans les magasins de MM. Hodson et Morley.

Le plus âgé des deux associés se trouvait là en ce moment, surveillant le déballage de quelques caisses de marchandises qui venaient d'arriver, et, en entendant ouvrir la porte, il leva la tête et aperçut le commis voyageur avec une femme, ayant l'air fort effronté, pendue à son bras.

M. Hodson fut très-étonné, et, mettant ses lunettes, il se complut dans un nouvel examen des nouveaux mariés. Oui, c'était réellement Page, Page avec son chapeau posé sur le coin de l'oreille et une telle expression de familiarité choquante dans sa physionomie et dans ses manières, qu'il se demanda s'il était ivre ou fou. Mais quelle différence avec le Page qui avait coutume de retirer sa casquette dès qu'il franchissait le seuil de la porte et de se glisser sans bruit dans le magasin comme s'il marchait sur des œufs; et puis cette femme qu'il avait à son bras avec sa toilette de mauvais goût et l'air effronté d'une courtisane! Qu'est-ce que tout cela voulait

dire? M. Hodson n'y comprenait rien; il était confondu, et, se tournant du côté du garçon de magasin qui restait la bouche ouverte en contemplation devant ce singulier couple, il dit à voix basse : —

— Priez M. Morley de venir par ici.

— J'espère que je ne suis pas importun, Hodson, — s'écria Page en se caressant le menton ėt en prenant un ton protecteur. — J'ai pensé que, me trouvant dans le voisinage, je pourrais entrer pour savoir comment vous allez, et, par la même occasion, mon cher ami, vous prévenir que vous pouvez chercher un autre voyageur, attendu que je renonce complétement au métier. Vous entendez, Hodson?

Le marchand avait en effet entendu, mais il pouvait à peine en croire ses oreilles. Était-il possible que Page l'eût appelé Hodson, tout court, Hodson! et par deux fois, encore? Il était confondu de surprise, et il se demandait si le monde était renversé, quand M. Morley arriva à la hâte, sortant de la caisse.

— Ah! Page, c'est vous? — s'écria le plus jeune des deux associés, qui était un petit homme maigre et plein d'activité. — Eh bien! je suis enchanté de vous voir vivant et bien portant, après tout ce qui vous est arrivé.... Mais quelle est cette jeune femme? — demanda-t-il en jetant un coup d'œil soupçonneux sur Julie.

— Cette dame, Monsieur, — dit M. Page avec importance, — est ma femme; et je suis fier et heu-

reux de vous informer, ami Morley, — ajouta-t-il en s'inclinant légèrement, — qu'elle m'a apporté une fortune de vingt mille livres.

En disant ces mots, il pressa légèrement le bras de Julie, pour l'inviter à ne pas démentir le petit mensonge qu'il se permettait relativement au chiffre réel de sa dot.

— Vingt mille livres! — s'écrièrent Hodson et Morley d'une seule voix.

— Pas un denier de plus, pas un denier de moins, je puis vous l'assurer, — dit Page en frappant vigoureusement sa canne sur le plancher.

— Eh bien! je suis enchanté d'apprendre cela, mon cher ami, — s'écria M. Hodson, qui honorait Mammon bien plus encore que la Royauté ou l'aristocratie.

— Moi de même, Page, j'en suis tout à fait réjoui, — ajouta Morley, dont le dieu était aussi l'argent.

Et les deux associés pressèrent chaleureusement la main de leur ancien commis voyageur, et ceci fait, ils offrirent leurs compliments à Madame Page, espérant qu'elle leur permettrait bientôt de la présenter à Madame Hodson et à Madame Morley. Il était réellement merveilleux de voir l'effet magique que ces mots, « vingt mille livres, » avaient produit sur le vieux marchand roide et méthodique et sur le plus jeune des associés, d'une nature active et remuante. Julie n'avait plus à leurs yeux l'air d'une courtisane ; dans leur esprit, ses manières, son

caractère, ses traits, et toute sa personne, s'étaient tout à coup associés à l'idée de rentes, d'argent comptant, de fonds, et de consolidés, et ils étaient impatients de la présenter à leurs femmes; et lorsqu'elle secoua la tête, prit de grands airs, et sembla par quelques mots s'engager à faire une nouvelle visite un autre jour, ils la pressèrent avec politesse de tenir sa parole, et ce ne fut qu'après les plus chaleureux serrements de main que Page et sa femme parvinrent à prendre congé.

Une fois dehors, ils se dirigèrent vers Saint Paul, où Page se procura quelques drogues chez un pharmacien. De là ils se rendirent dans Fleet Street, où il acheta de nouvelles drogues dans une autre boutique, puis dans le Strand, où il compléta ses achats.

— Tu vois, Julie, — dit Page pendant le trajet, — que j'agis avec la plus grande prudence en faisant mes acquisitions dans plusieurs endroits différents. Il y a trois ingrédients qui composent l'eau appelée à faire reparaître l'encre invisible; si je les achetais tous les trois dans la même boutique, le chimiste pourrait les mélanger et composer la préparation derrière notre dos, pour savoir quel était notre dessein en achetant ces substances rares et coûteuses.

— Mon Dieu! Henry, — s'écria sa femme, — tu ne fais qu'agir avec une prudence toute naturelle; mon père faisait de même, et je ne vois rien là dont il y ait tant lieu d'être fier.

— Bien, bien, ma chère, — répliqua Page; — dans tous les cas, tu vois que je prends les mêmes précautions que feu ton père, et c'était un fort habile homme.

— Sans aucun doute, — dit Julie.

Et pour se servir d'une phrase parlementaire, la discussion fut close sur ce point.

Après avoir terminé leurs achats de matières chimiques, et fait un petit tour dans les boutiques pour la satisfaction des fantaisies de Madame Page, le digne couple entra dans la taverne, où un bon diner lui fut immédiatement servi dans un cabinet particulier. Les deux époux firent amplement honneur au repas, et une voiture de louage les ramena chez eux, dans Southwark.

La nuit était venue lorsqu'ils rentrèrent dans leur appartement, et aussitôt que les bougies eurent été allumées, les rideaux du parloir tirés, ils s'assirent près d'un bon feu, et commencèrent la composition de la préparation chimique, conformément à la formule contenue dans la recette. Cette opération employa près d'une demi-heure, et quand la préparation fut faite, le portefeuille fut de nouveau exhibé. La feuille de papier blanc, à laquelle il a été si souvent fait allusion, fut étendue sur la table, et, avec l'aide d'une grande brosse en poil de chameau, l'eau fut appliquée avec soin sur toute sa surface. Ce fut ensuite avec une sensation de profonde inquiétude que Page tint la feuille de papier exposée à l'action

du feu, et lorsque la vapeur se fut dégagée lentement, il remarqua, avec une satisfaction infinie, que des lignes d'écriture apparaissaient graduellement sur la surface du papier.

— Par Jupiter! les choses se passent juste comme tu me les avais décrites, — s'écria-t-il en jetant un regard triomphant à Julie. — La préparation accomplit tout l'effet que tu m'avais annoncé. Regarde, la teneur de la lettre apparaît au milieu du nuage de vapeur, et c'est bien cette même écriture de femme qui a tracé le petit billet signé : L. L. Oui, c'est bien la lettre qui était annoncée comme devant arriver par le premier courrier. Il n'y a aucun doute à avoir. Nous sommes sur le point d'apprendre quelque étrange mystère, je te le garantis. Holà! je crois que cette lettre contient une copie de l'autre moitié du certificat.

— C'est positif! — dit Julie, en se baissant pour voir de plus près la lettre que son mari tenait devant le feu. — Voilà un petit passage écrit sur le côté droit de la page, et je peux y lire le nom d'Hannah Lightfoot. Allons, cela suffit ; la lettre est assez sèche, prenons-en connaissance immédiatement.

— Certainement, — répondit Page ; — je suis encore plus impatient que toi, car si le certificat prouve que ta tante était réellement mariée avec le Roi actuel, notre fortune est faite. Et lors même qu'il en serait autrement, nous sommes en possession

de papiers que le Gouvernement se montrera très-empressé d'acheter.

— Pendant que tu bavardes ainsi, la lettre va roussir, — dit Julie, avec un peu d'impatience. — Voyons ce qu'elle contient, et nous causerons après.

— Tu as raison, ma chère, — répondit Page.

Puis, plaçant la lettre devant lui sur la table, il la lut tout haut et d'un ton mesuré : —

« 7 Juillet 1794, — six heures du soir.

« Mon petit billet de ce matin vous a préparé à la réception de cette lettre, et vous allez pouvoir juger maintenant de l'importance qu'il y a à forcer le vieux Lightfoot, par tous les moyens possibles, à nous livrer la moitié qu'il possède du document en question, puisqu'il refuse de le faire par les moyens honnêtes. T... M... s'est procuré une copie de la moitié qui est entre les mains de la personne qui l'emploie, et elle est ainsi conçue : —

sentes, à tous ceux que cela peut
que moi, soussigné, George,
reconnais prendre maintenant et
la face du ciel et devant Dieu qui
aussi soussignée, que j'aime ten-
mon cœur et de toute mon âme
ment et sincèrement de tout son
fait savoir également à tous ceux
m'engage sous les serments les
la face du ciel et devant Dieu qui
Tout-Puissant disposera le cœur
père à accorder son consentement
gracieuse permission à la célé-
avec la soussignée Hannah Light-
ererait dans un refus qui m'affli-
n au trône du royaume après le
que Dieu conserve longtemps,

n'entendons plus parler de vous, c'est que vous aurez rejeté notre proposition; dans le cas contraire, vous m'écrirez à mon domicile. Dans cette dernière alternative, vous ferez bien d'avoir recours à l'encre invisible, car bien que Sir John n'ait jamais eu même la pensée d'ouvrir mes lettres, il vaut toujours mieux se mettre en garde contre la curiosité des domestiques. Je vous ai dit, dans mon billet de ce matin, que je devais voir T... M... demain soir. J'espère avoir reçu de vos nouvelles d'ici là.

« L. L. »

— Maintenant tout le mystère est éclairci relativement au certificat, — s'écria Page lorsqu'il fut arrivé au bout de sa lecture, — et il est évident que le document ne prouve pas un mariage. Il montre, au contraire, que le Roi et ta tante n'ont jamais été unis par une cérémonie légale, du moins avant la période antérieure à ce certificat.

— Réunissons notre moitié à la copie de l'autre moitié, — dit Julie, — et nous verrons le sens que présente l'ensemble.

— C'est ce que nous allons faire, — dit Page.

Et obéissant à l'idée suggérée par sa femme, il trouva que le mémorandum ou certificat était conçu dans ces termes : —

« Il est fait savoir, par ces présentes, à tous ceux que cela peut concerner et à tous en général que moi, soussigné, George, Prince de Galles, je déclare et reconnais prendre maintenant et considérer comme ma femme, à la face du ciel et devant Dieu qui voit tout, Miss Hannah Lightfoot, aussi soussignée, que j'aime tendrement et sincèrement de tout mon cœur et de toute mon âme, et qui, elle aussi, m'aime tendrement et sincèrement de tout son cœur et de toute son âme. Il est fait savoir également à tous ceux

que cela peut concerner, que je m'engage sous les serments les plus solennels et les plus sacrés à la face du ciel et devant Dieu qui voit tout, lorsque la volonté du Tout-Puissant disposera le cœur de mon auguste et bien-aimé père à accorder son consentement paternel et royal, ainsi que sa gracieuse permission à la célébration solennelle de mon mariage avec la soussignée Hannah Lightfoot, ou, dans le cas où il persévérerait dans un refus qui m'affligerait beaucoup, lors de mon accession au trône du royaume, après le décès de mon seigneur et maître, que Dieu conserve longtemps, — je déclare m'engager à faire d'elle, sans délai, mon épouse et ma Reine. Et comme gage que nous nous considérons dès à présent comme mari et femme, nous avons chacun et séparément apposé notre signature au bas de cet écrit en présence d'un témoin compétent le troisième jour du mois d'Avril dix-sept cent cinquante sept.

« Témoin : « GEORGE P.
« WILLIAM STAMFORD, Baronnet. « HANNAH LIGHTFOOT. »

— Eh bien! — fit observer Page, après avoir achevé à haute voix la lecture de ce singulier document; — il n'est pas étonnant que le Roi soit souvent plongé dans de sombres humeurs; c'est un joli parjure dont il a chargé sa conscience. Tout le pays s'unirait dans un cri d'exécration contre cet homme, si ce certificat était rendu public. Mais ce n'est pas notre affaire. Peu nous importe la moralité de la chose; tout ce qu'il nous faut, c'est d'en tirer de l'argent.

— Et que te proposes-tu de faire? — demanda Julie.

— Nous avons deux routes distinctes qui s'ouvrent devant nous, — répondit Page, après quelques minutes de profondes réflexions. — La première,

c'est de vendre notre moitié du certificat à ce M. Tim Meagles, dont tu me parlais ce matin; la seconde, de tenter d'obtenir l'autre moitié et de disposer du tout en faveur du Gouvernement. Tu vois que le fragment que nous n'avons pas est le plus important, car c'est celui qui contient la signature du Roi actuel et celle de ta tante.

— Mais comment ferons-nous pour obtenir cette autre moitié? — demanda Julie.

— Il y a un moyen, un seul, selon ce que je puis voir, — répondit Page. — Je puis aller voir Meagles et lui demander le prix qu'il demande pour la moitié que possède celui qui l'emploie. On peut risquer trois ou quatre mille guinées dans un semblable marché. Nous en tirerons bien dix mille guinées.

— Et où prendras-tu ces trois ou quatre mille guinées? — dit la jeune femme, en posant cette question avec une hésitation qui allait jusqu'au malaise, car elle comprenait qu'il fallait maintenant aborder une révélation d'une nature désagréable, dont l'aveu ne pouvait plus être différé.

— Où prendrons nous cette somme? — s'écria son mari, en la regardant avec étonnement; — mais n'avons-nous pas six mille guinées en or dans cette armoire?

— Mais tu ne peux pas, tu ne dois pas, tu n'oseras pas passer un aussi grand nombre de pièces à la fois! — dit Julie, en parlant d'un ton sérieux qui ne lui était pas habituel.

— Que diable veux-tu dire? — demanda Page, avec un étonnement toujours croissant. — Cet argent t'est venu honnêtement, dans tous les cas, il est devenu ta propriété par héritage, et tu es supposée n'avoir aucune idée des moyens illégitimes par lesquels ton père peut s'être enrichi.

— Ah! je t'ai déjà dit que mon père était un terrible homme! — dit Julie avec quelque chose d'étrange et de mystérieux dans son ton et dans sa physionomie, — et qu'il connaissait un grand nombre de merveilleux secrets.

— Tant mieux pour nous! — s'écria son mari. — L'or que ces secrets lui ont produit est tombé entre nos mains.

— Mais tu ne sais donc pas ce qu'était autrefois mon père? — demanda Julie.

— Un chimiste, à ce que je puis supposer, ou quelque chose comme cela.

— Pas du tout. Il était un des principaux contremaîtres de la Monnaie Royale, et il perdit sa place parce qu'il fut soupçonné d'avoir détourné deux ou trois matrices ou moules servant à la fabrication de certaines pièces de monnaie.

Au moment où Julie prononçait ces mots d'un ton tout particulièrement significatif, une horrible idée se glissa dans l'esprit de son mari, et se rappelant cette lettre contenue dans le portefeuille et qui se rapportait à une livraison de fausse monnaie aux banquiers d'Aylesbury, son affreux soupçon se

changea en peu d'instants en une terrible certitude.

Une pâleur mortelle lui couvrit le visage; et, se laissant aller sur le dossier de la chaise, il murmura d'une voix basse et étranglée : —

— Donne-moi une goutte d'eau-de-vie, Julie, ou je vais m'évanouir.

La jeune femme s'empressa de satisfaire à sa demande, et Page ayant vidé un grand verre plein de cette ardente boisson, commença peu à peu à se remettre de la consternation qui s'était emparée de lui.

— Il vaut mieux apprendre toute la triste vérité d'un seul coup, Julie, — dit-il en regardant sa femme avec des yeux hagards. — Les pièces d'or contenues dans ces six sacs....

— Sont toutes fausses, — s'empressa-t-elle de répondre. — Il est inutile de marchander ses paroles, et maintenant tu sais toute la vérité.

— Mais tu aurais dû me dire... tu n'aurais pas dû me laisser croire... — commença à dire Page, dont le désappointement se changeait en fureur.

— Attends un moment, — s'écria Julie, dont le ton et les manières montraient que si elle était difficile à émouvoir, c'était une vraie diablesse une fois qu'elle était partie. — Tu m'accuses à tort et je te brise la tête avec ce tisonnier si tu continues à me débiter tes absurdités. Tu es venu me trouver, ce n'est pas moi qui ai été te chercher. Tu t'étais déjà mis dans la tête que mon père était riche et avare,

et dans le premier moment j'allais te désabuser, mais tes intentions à mon égard devinrent apparentes et je retins ma langue, te laissant libre de t'imaginer ce qui te plairait. Maintenant, nos positions ne sont-elles pas égales? Tu ne m'as épousée que parce que tu me croyais riche. Je t'ai pris pour époux parce que je voulais avoir une position respectable.

En prononçant ces paroles, les yeux de Julie lançaient des éclairs. Ses dents blanches brillaient entre ses lèvres, que l'habitude des liqueurs alcooliques avaient rendues d'un rouge extraordinaire, et ses joues, auxquelles sa vie de dissipation avait fait perdre les couleurs et la santé, étaient devenues pourpres de rage.

— Allons, Julie, ma chère, allons... je n'ai pas voulu te vexer... je t'assure que non, — balbutia Page, complétement effrayé par la figure de démon qui le regardait d'un air menaçant. — J'avais tort. Je reconnais que j'avais tort! Je... je te demande pardon, Julie, — ajouta-t-il humblement.

— C'est bien! tu ne peux pas faire plus que cela, — dit la jeune femme subitement apaisée, et une goutte de spiritueux acheva de la remettre tout à fait. — La seule chose que tu aies à faire, c'est de tirer le meilleur parti possible d'un mauvais marché, si tu penses toujours que c'en est un. Suis le conseil que me donnait mon père dans ce chiffon de papier écrit au crayon : Use prudemment de cet argent et

nous prospérerons; si tu t'en sers sans précaution, nous nous perdrons.

— Par Jupiter! mon opinion est que ce que nous avons à faire, c'est de ne pas en user du tout, — s'écria l'ex-commis voyageur.

— Bah! — répondit Julie. — Tu as déjà passé trois ou quatre pièces pour tes acquisitions d'aujourd'hui, et tu vois que chaque fois que les boutiquiers ont fait sonner les pièces sur leur comptoir, ils ont paru parfaitement satisfaits.

— C'est vrai! — dit Page, mais non sans frissonner à la pensée qu'il avait déjà passé quatre guinées fausses dans le cours de la journée.

— Tu n'as nulle crainte à avoir d'être découvert en agissant avec précaution, — reprit Julie, qui possédait une dose peu ordinaire de sens et de jugement. — Mon père était aussi habile dans la fabrication de la fausse monnaie qu'il l'était dans ses expériences chimiques. Il serait devenu immensément riche, s'il n'avait pas été si timide. La manière sordide dont il vivait n'était qu'un moyen de détourner les soupçons, et parfois il satisfaisait ses fantaisies luxueuses. C'était principalement à cause de moi qu'il se refusait à adopter une manière décente de vivre. Il pensait que j'étais naturellement extravagante, et que s'il me permettait de me servir de cette fausse monnaie à ma fantaisie, je ne tarderais pas à mettre les officiers de Bow Street à ses trousses. Plus il vieillissait, et plus il devenait craintif. Mais

il avait tort d'entretenir de semblables craintes sur moi. J'ai trop vu de choses pour agir avec une flagrante imprudence. Et c'est pourquoi je te répète encore que tu peux user de cet argent si tu y apportes de la prudence.

— Ce serait vraiment un péché que de renoncer à une pareille chance, — dit Page d'un ton pensif, — surtout après avoir si bien commencé avec les quatre pièces que nous avons changées aujourd'hui. En outre, après tout l'étalage que nous avons fait devant Hodson et Morley, il serait tout à fait dur d'être obligé d'en rabattre. Ces pièces sont véritablement admirables, — ajouta-t-il en balançant une guinée sur le bout de son index.

— Admirables! — répéta Julie. — Je suis très-sûre que même un vérificateur de la Monnaie lui-même ne serait pas capable de découvrir qu'elles sont fausses, à moins d'en couper une en deux. Le poids est le même. La surface entière est recouverte d'une mince feuille d'or et elles ont été coulées dans un moule provenant de la Monnaie elle-même. Mon père a été renvoyé de la société de ses amis parce qu'il était soupçonné du détournement de ces moules, mais les autorités ne purent rien prouver contre lui, et c'est ainsi qu'il a échappé à une condamnation.

— Et cette lettre, — dit Page en prenant dans le portefeuille la lettre portant le timbre de la poste d'Aylesbury et qui avait trait à la manière dont les marchandises devaient être emballées et adressées,

— cette lettre, je présume, se rapportait à quelque transaction pour une fourniture de fausse monnaie.

— Oui. Magsman a négocié l'affaire, et mon père a fabriqué les pièces. Trois mille guinées furent expédiées d'abord à Aylesbury, et une plus grande quantité devait être expédiée. Mais, pour quelque raison que je n'ai jamais connue, le second envoi n'a pas eu lieu. Je crois pouvoir dire, — ajouta Julie, — que c'est à cette circonstance que nous devons la possession de celles qui sont là dans l'armoire.

— Oui, je vois par cette lettre que les banquiers avaient l'intention de prendre une seconde livraison de trois mille guinées dans six mois, — dit Page, — ce qui aurait porté cette seconde livraison au 17 Septembre dernier. Mais je crois qu'ils ont eu peur et qu'ils ont annulé le marché. Mais tout cela n'a aucun rapport avec nos affaires. Ce que nous devons faire maintenant, c'est d'essayer de négocier avec Tim Meagles et Lady Lætitia la vente de tous les papiers se rapportant à l'affaire d'Hannah Lightfoot, puis nous ferons une visite à Aylesbury pour découvrir un certain Richard Stamford, auquel nous pouvons être d'une grande utilité.

— De quelle façon ? — demanda Julie.

— C'est le gentleman qui était renfermé avec moi dans la cave de la maison voisine de la tienne, — répondit Page. — Mais je vais te dire tout ce qui concerne le Baronnet et ses infortunes.

M. Page commença alors le récit des circonstances

dans lesquelles s'était trouvé Sir Stamford et qui sont déjà connues du lecteur. Nous laisserons ce digne couple discuter ses plans en livrant de nombreux assauts à la bouteille d'eau-de-vie, ce qui les conduisit jusqu'au moment où les horloges du voisinage sonnèrent minuit.

CHAPITRE VIII

M. RAMSEY

Pendant ce temps-là, des scènes intéressantes se passaient ailleurs. Au commencement de cette soirée consacrée par M. et Mme Page à l'entretien que nous venons de rapporter, un homme grand, beau, et d'une tournure élégante, descendait d'une barque dans le voisinage de Horslydown, et, après avoir congédié le batelier, se dirigeait rapidement vers la taverne du *Bâton du Pauvre*.

Cet individu avait environ vingt-huit ans. Il était mince, mais admirablement proportionné, et ne paraissait en aucune façon manquer de vigueur. Ses traits étaient réguliers et empreints du type Grec. Son teint avait une nuance légèrement olivâtre, et il était difficile de se figurer de plus beaux yeux et de plus belles dents chez une personne appartenant

au sexe fort. Son maintien était imposant jusqu'à la fascination, son élégance était si raffinée, et l'expression de l'ensemble de sa physionomie était si noble, qu'un observateur n'eût pas hésité à le placer parmi les êtres éminemment destinés à se concilier l'amitié des hommes et l'amour des femmes.

Il était environ sept heures du soir et il faisait tout à fait sombre, lorsque cet individu mit pied à terre sur le bord de la Tamise, dans le voisinage de Horslydown. Quelques minutes d'une marche rapide suffirent pour l'amener devant la taverne du *Bâton du Pauvre*, dont il examina l'extérieur pendant quelques secondes avant d'en franchir le seuil, comme pour s'assurer que c'était bien le lieu qui lui avait été décrit. Satisfait par ce court examen, il entra hardiment dans l'horrible bouge, et se trouva au milieu d'une société mêlée qui semblait composée de tout ce qu'il y avait de plus immonde dans tout le voisinage.

Le Gros Meg et Carotte étaient au comptoir; et le nouvel arrivant s'enquit à voix basse auprès d'eux de M. Joseph Warren.

— Qui êtes-vous? — demanda le Gros Meg en l'examinant d'un œil soupçonneux.

— Mon nom est Ramsey.... Philippe Ramsey, d'Aylesbury, — fut-il répondu à l'instant.

— Oh! tout va bien, — s'écria Carotte. — Vous ne nous êtes pas inconnu, Monsieur, — ajouta-t-elle avec un malicieux sourire. — Avancez, je vous prie.

Et elle ouvrit la petite barrière qui fermait le comptoir où se distribuaient les liqueurs.

Ramsey pénétra donc dans le petit parloir situé derrière le comptoir, et il y fut immédiatement suivi par le Gros Meg et Carotte, laissant à un garçon en savattes et horriblement grêlé le soin de veiller aux soins du comptoir.

— Asseyez-vous, je vous en prie, Monsieur, — dit le Gros Meg. — Comme ma fille le faisait remarquer tout à l'heure, votre nom nous est tout à fait familier ici. Vous êtes un de ceux qui ont préparé l'expédition du manoir de Stamford, qui a eu lieu tout dernièrement.

— Ah! vous voulez parler de l'enlèvement du Baronnet? — s'écria Ramsey en rabattant le capuchon de son manteau. — Alors, vous êtes sans doute l'ami et le confident de Joseph Warren?

— Mieux connu sous le nom de Magsman, — ajouta le patron de la taverne du *Bâton du Pauvre*. — Oui, lui et moi nous sommes deux intimes. Ses affaires sont mes affaires, et mes affaires sont les siennes.

— Peut-on le voir maintenant? — demanda Ramsey, dont la physionomie exprimait une profondo inquiétude. — Il est de la dernière importance que j'aie un entretien avec lui le plus tôt possible.

— Il n'est pas ici, — répondit le Gros Meg. — Ni Potence non plus. Ils sont partis ensemble dans Wapping et ils ne reviendront pas ici de la nuit.

— Damnation! — s'écria Ramsey avec l'accent

d'une profonde contrariété. — Chaque minute de retard est la ruine !

— Ne vous tourmentez pas ainsi, — dit Carotte d'un ton conciliant. — Nous pouvons facilement deviner ce qui vous contrarie.

— Sir Richard Stamford est en liberté, — s'écria Ramsey en interrompant la jeune femme avec impatience et en frappant du poing sur la table.

— Nous le savons, — dit le Gros Meg, — mais ce n'est pas notre faute s'il s'est échappé.

— Vous ne me trompez pas ? — demanda Ramsey d'un ton empreint de colère et de menace. — Comment me prouverez-vous, en effet, qu'il s'est échappé sans que ni vous, ni Joseph Warren, ni personne des vôtres l'ait aidé dans sa fuite.

— Dam ! il peut être difficile de vous en convaincre, Monsieur Ramsey, — répondit le bandit. — Mais si nous étions de l'autre côté de la rivière, je pourrais vous conduire à l'endroit où le Baronnet était enfermé et vous montrer le trou par lequel il est sorti du caveau.

— Je suis disposé à vous croire. Je vous crois, — dit Ramsey. — En réalité, si je vous avais soupçonné de trahison, je ne serais pas venu ici ce soir. M. Martin m'a assuré que je pouvais avoir la confiance la plus absolue en Warren, et il m'a fortement pressé de venir à Londres sans délai pour le voir.

— Mais comment avez-vous appris que le Baronnet s'était échappé ? — demanda le Gros Meg. — Magsman

ne vous a écrit que ce soir pour vous prévenir de ce qui était arrivé, et sa lettre n'arrivera que demain à Aylesbury. Il espérait pouvoir découvrir Sir Richard et le ramener dans son cachot, et c'est pourquoi il ne vous a pas immédiatement donné connaissance de sa fuite.

— Hier soir, M. Martin a été informé, de la façon la plus positive, que Sir Richard avait été vu dans les environs d'Aylesbury, — dit Philippe Ramsey, — et, comme vous pouvez vous l'imaginer, nous avons été frappés de terreur. En fait, c'est la ruine pour Martin et pour moi, la ruine la plus absolue, — ajouta le jeune homme avec une frayeur bien marquée, — si le Baronnet reste libre pendant quelques heures. Qu'y a-t-il à faire ?

— Que voulez-vous qu'on fasse ? — demanda le Gros Meg, — et quand vous nous l'aurez dit, que voulez-vous payer pour que cela soit fait ?

— Vous êtes disposé à nous aider de toutes les façons, jusqu'aux plus extrêmes limites ? — dit Ramsey en baissant la voix, mais avec l'accent le plus significatif et en levant un regard facile à comprendre au scélérat auquel il s'adressait.

— Entendons-nous bien, Monsieur Ramsey, — dit le Gros Meg. — Vous nous avez donné une bonne somme pour enlever le Baronnet et le garder au secret. Nous avons rempli les conditions de notre marché du mieux qu'il nous a été possible. Nous ne pouvons être responsables de son évasion, car nous

ne pouvions l'empêcher, et nous savions que nous pouvions compter sur Briggs, à la surveillance duquel nous l'avions confié, comme sur nous-mêmes. Il ne voulait pas signer le papier que vous et M. Martin aviez préparé, ce n'était pas notre faute non plus. Nous l'aurions gardé enfermé jusqu'à ce qu'il l'eût fait, et au besoin nous l'y aurions forcé par la famine. Vous pouvez donc voir maintenant que nous avons fait notre devoir envers vous et votre associé, autant que cela nous a été possible, et je ne vois pas que, si vous avez besoin de nous pour une nouvelle entreprise, nous devions l'exécuter gratis et pour rien.

— Vos observations sont parfaitement justes et votre raisonnement est exact, — dit Ramsey. — Nous sommes disposés à vous payer pour ce que nous avons à vous demander maintenant.

— Dans ce cas, nous n'aurons pas de discussion, — répliqua le Gros Meg. — Mais comment vont les affaires à Aylesbury? Nous avons vu, par les journaux d'hier matin, que Madame Stamford n'était pas morte, qu'elle n'était pas même mortellement blessée, et qu'une enquête était dirigée par le coroner sur les causes de l'incendie et non sur la mort de cette dame, comme on l'avait annoncé d'abord.

— Ce sont toutes ces circonstances qui rendent si nécessaires que Sir Richard Stamford disparaisse, ou qu'on le fasse disparaître, — ajouta Ramsey en fixant de nouveau un regard significatif sur le Gros Meg. — L'enquête du coroner a décidé que le feu était le

résultat d'un accident, causé par une bougie qui s'était renversée sur la table où était servi le souper. Ainsi l'accusation d'incendie ne pèse plus sur Sir Richard. De plus, le rapport du médecin déclare que la blessure reçue par Madame Stamford lui a été portée par sa propre main, et par conséquent l'accusation d'assassinat disparaît également.

— Mais les faux, Monsieur Ramsey, les faux? — s'écria Meg.

— Moins peut-être nous parlerons de ce chef d'accusation, et mieux cela vaudra, — répondit Ramsey d'un air sombre et triste. — Mais il est inutile de perdre ici notre temps à nous entretenir de ces matières, — reprit-il avec une certaine impatience. — Sir Richard est dans le voisinage d'Aylesbury. Nous savons où il se cache, attendant sans doute ce qu'il adviendra de sa femme pour prendre un parti.

— Et cette dame a-t-elle sa raison? Peut-elle parler et donner une explication sur les points qui peuvent tourner contre vous, Monsieur? — demanda Carotte. — Car Magsman nous a dit que vous étiez dans des termes de grande intimité avec elle, — ajouta-t-elle en accompagnant ses paroles d'un petit rire étouffé.

— Elle est entre la vie et la mort, — répondit Ramsey, qui avait de la peine à dissimuler son dégoût pour la grossièreté des manières de cette femme. — Mais, je vous le répète encore, ne perdez pas le temps à m'adresser des questions. Aidez-moi, si vous voulez,

— ajouta-t-il en s'adressant au Gros Meg, — ou sinon je chercherai ailleurs les moyens de pourvoir à notre sûreté.

— Je n'ai pas refusé de vous aider, — répondit brutalement le Gros Meg. — Mais vous ne m'avez pas donné vos instructions.

— Vous avez la compréhension dure, — dit Ramsey avec une inquiète impatience qui prouvait qu'il avait déjà conçu quelque projet terrible, mais qu'il reculait devant l'expression de sa pensée.

— Je me rappelle que vous avez dit tout à l'heure qu'il fallait que le Baronnet disparût, ou qu'on le fît disparaître, — reprit le Gros Meg. — Eh bien ! c'est à vous de décider comment vous voulez que la chose soit faite, et puis à dire quelle est la récompense que vous voulez donner.

Ramsey devint mortellement pâle, et l'instant d'après une vive rougeur lui couvrit le visage. Ses yeux brillèrent d'un éclat sinistre et ses lèvres tremblèrent. Il regarda le Gros Meg qui restait calme et tranquille, puis il tourna ses yeux vers sa fille qui, comme lui, était calme et impassible. Cet examen sembla lui donner du courage — cet affreux courage que doit assumer un homme ayant une certaine position dans le monde pour forcer sa bouche à exprimer d'horribles desseins déjà bien arrêtés dans sa pensée.

— Eh bien ! Monsieur, que faut-il faire ? — demanda Meg.

— Vous ne devez pas craindre de parler devant nous, — ajouta Carotte d'un ton encourageant.

— Certainement non, — reprit son père, — nous ne sommes pas scrupuleux, quand il y a de l'argent à recevoir.

Et il se mit à rire d'une façon qui fit courir un frisson par tout le corps de Ramsey.

— Eh bien ! après tout, je n'ai à craindre qu'un refus, et il n'en peut résulter aucun mal, — dit ce dernier d'un air pensif et après un moment de réflexion. — Mais est-il possible que vous vous mépreniez un seul moment? En un mot, il faut faire disparaître le Baronnet, ou il y aura une explosion de scandale qui sera notre perte à tous.

— C'est une affaire sérieuse, mais pas assez sérieuse pour que nous ne nous chargions pas de l'entreprendre, — dit le Gros Meg. — Mais dans tous les cas, nous n'avons rien à craindre pour nous-mêmes de l'explosion de scandale que vous redoutez.

— Cinq cents guinées en bon or vous décideront-elles à nous débarrasser de ce maudit Sir Richard Stamford? — s'écria Ramsey réduit au désespoir à la pensée de l'abîme qui s'ouvrait devant lui.

— Avez-vous de l'argent sur vous? — demanda le Gros Meg.

— Oui, je l'ai apporté avec moi, — répondit Ramsey en tirant de dessous son manteau un sac pesant qu'il lui montra, — et il est à vous si vous voulez partir

avec moi pour Aylesbury ce soir-même et mener à fin l'entreprise.

En prononçant ces mots à voix basse, il remit l'argent dans sa poche, tandis que ses yeux restaient fixés, avec l'expression d'une attente inquiète, sur la physionomie du scélérat auquel il adressait sa question.

— Je puis vous garantir que l'affaire sera faite, mais je ne puis l'entreprendre seul, — répondit-il après un instant de profonde réflexion. — Faut-il que cela soit fait cette nuit?

— Il faut que nous partions pour Aylesbury ce soir, — dit Ramsey. — Martin doit être dévoré d'inquiétude jusqu'à mon retour, et je n'oserais pas revenir sans avoir la certitude que l'homme qui tient ma vie entre ses mains...

— Bien, bien, ne perdons pas de temps à causer sur ce sujet, — interrompit le Gros Meg. — Il faut que nous voyions Magsman sur-le-champ. Il est dans la maison de l'autre côté de la Tamise, où le Baronnet était enfermé.

— Je vous accompagnerai près de lui, — dit Ramsey. — Allons, partons!

— A l'instant! — répondit le Gros Meg. — Il faut que nous traversions la rivière en bateau. Heureusement, nous avons une barque à nous, et par conséquent nous n'aurons pas loin à aller pour trouver les moyens de passer de l'autre côté de l'eau. Tu viendras avec nous, Poll, — dit le scélé-

rat en lançant un regard significatif à sa fille.

— Moi, mon père ? — s'écria-t-elle avec une expression de surprise qui n'avait rien de simulé.

— Oui, toi, — répliqua Meg. — En supposant que moi et Magsman nous partions à l'instant pour Aylesbury, je puis avoir quelques ordres à te donner sur ce qu'il y aura à faire en notre absence.

Et en disant cela il poussa doucement le pied de sa fille par-dessous la table.

— Très-bien, père, — répondit-elle, — je serai prête dans un instant.

— Attends, il faut que je mette ma grosse redingote et mon chapeau, — dit le Gros Meg. — Pardonnez-moi si je vous quitte un instant, Monsieur, — continua-t-il en s'adressant à Ramsey, — mais je ne vous ferai pas attendre longtemps. Peut-être ferez-vous bien de prendre un bon verre de grog pour vous prémunir contre le froid.

— Rien, merci, — répondit Ramsey. — Je vous en prie, dépêchez-vous. Il n'y a pas de temps à perdre, — s'écria-t-il avec une impatience qu'il ne put contenir.

— Nous serons prêts dans un clin d'œil, — répondit le Gros Meg.

Et il monta, suivi de sa fille, l'étroit escalier que nous avons décrit dans un précédent chapitre.

CHAPITRE IX

SUR LA TAMISE

En arrivant à une chambre du premier étage, Carotte posa la chandelle sur une table et, regardant son père en plein visage, elle lui dit d'une voix basse et sinistre : —

— Que veux-tu faire de cet homme ?

— Écoute ici, ma fille, — répondit-il sans hésiter, — ce gentleman a cinq cents belles guinées sur lui, et ces belles guinées, nous voudrions bien les avoir, hein ?

— Certainement ! — répondit Carotte en rougissant de cupidité jusqu'à la racine de ses cheveux ardents.

— Eh bien ! pour avoir l'argent, il faut commettre un meurtre, n'est-ce pas ? — continua le gros bandit.

— C'est encore vrai ; mais dépêche-toi, ou il va s'ennuyer d'attendre, et il soupçonnera quelque

chose, — s'écria Carotte d'un ton aigre. — Un meurtre doit être commis, dis-tu ?

— Bien sûr. Qu'est-ce que cela nous fait de nous débarrasser de Ramsey ou du Baronnet ? En outre que cela ne vaut guère la peine de faire le voyage d'Aylesbury pour casser la tête à un homme, dans le but de gagner cinq cents guinées, quand la chose peut être faite tout à côté, sur la rivière ?

— Je te comprends, père, — dit la jeune fille. — Mais toi et moi nous ne pouvons pas faire l'affaire seuls. Il nous faut quelqu'un pour manœuvrer le bateau.

— Le Grand Lord est dans la salle publique, — répondit le Gros Meg, — et il viendra avec nous.

— Quoi ! un enfant.... un morveux de seize à dix-sept ans ? — s'écria Carotte.

— C'est un garçon déterminé. Et je sais qu'il remplira notre but, — répondit Meg avec impatience. — Allons, donne-moi ma grosse redingote et mon chapeau, et mets des pistolets dans les poches, — ajouta-t-il à voix basse.

La jeune fille se conforma aux instructions qui lui étaient données, sans répliquer davantage, et aussitôt qu'elle eut mis son manteau, qui était garni d'un grand capuchon destiné à lui couvrir la tête et aussi à dissimuler son visage quand les circonstances exigeraient du mystère, le père et la fille redescendirent dans le petit parloir. Ramsey les attendait avec une impatience qui lui devenait intolérable, et

tous trois sortirent du petit cabinet placé derrière le comptoir.

Au moment où ils traversaient la salle publique, le Gros Meg fit signe au Grand Lord de se joindre à eux, et le digne chef qui, l'on doit se le rappeler, présidait la réunion des jeunes voleurs assemblés dans une certaine maison de Grub Street, abandonna immédiatement sa pipe et son pot d'étain et sortit avec eux de la taverne du *Bâton du Pauvre.*

— Maintenant, Bill, — dit le Gros Meg lorsqu'ils furent dans la rue, — prends les devants et dispose la barque toute prête pour nous recevoir. Il faut que nous traversions la rivière le plus vite possible.

— Très-bien, — répondit le Grand Lord, qui était un peu plus décemment vêtu, ou du moins plus chaudement que la première fois où nous l'avons présenté à nos lecteurs.

Cette réponse faite, il courut devant pour obéir aux ordres qu'il avait reçus.

Le Gros Meg, Carotte, et Ramsey continuèrent leur chemin en silence. Ce dernier n'avait pas le moindre soupçon des mauvais desseins de ses compagnons. En quelques minutes, ils gagnèrent l'endroit où se trouvait une sorte d'escalier de pierre servant à descendre jusqu'à la Tamise lorsque l'eau était basse, et qui était recouvert par les eaux à la marée haute. A un poteau planté près de ce lieu disposé pour l'embarquement et le débarquement des bateaux, était attachée une grande barque, et le

Grand Lord était déjà debout sur cette barque, lorsque les autres firent leur apparition. Chacun prit place dans la barque; Ramsey se trouvait assis entre le Gros Meg et Carotte, et le Grand Lord, après avoir démarré, s'empara des rames qu'il manœuvra avec une grande habileté.

La barque s'éloigna de la rive en se dirigeant vers le milieu de la Tamise, dont aucun rayon de lune, aucun scintillement d'étoiles ne venaient éclairer la sombre obscurité; aussi, lorsque le bateau atteignit le milieu de la rivière, on ne distinguait ses bords que par la faible lueur qui s'échappait des maisons qui s'élevaient de chaque côté.

— Maintenant, Bill, — dit Meg, — descends le courant, tu as la marée pour toi et tu n'auras pas beaucoup d'efforts à faire pour pousser les rames.

— Je comprends, — répondit le jeune réprouvé, — où voulez-vous aborder?

— Juste au bas de la Place des Exécutions, — lui fut-il répondu.

Il y avait dans cette réponse quelque chose qui sonnait tellement comme d'un fâcheux augure, que Ramsey, en l'entendant, frissonna de la tête aux pieds. Pour la première fois, il était frappé par cette idée qu'il se trouvait dans la compagnie de trois personnes qui, bien que l'une d'elles fût une femme, étaient capables de toutes les atrocités. Que le Gros Meg fût un des plus déterminés scélérats de la ville de Londres, c'est ce qu'il n'ignorait pas. Que la fille

ait dû subir l'influence des exemples d'un tel père, il était tout naturel de le supposer ; et quant au jeune vaurien qui manœuvrait les rames, le coup d'œil qu'il avait jeté sur ses traits au moment où il avait été invité à se joindre à eux, avait suffi pour le convaincre qu'il ne valait pas mieux que les deux autres

Toutes ces réflexions vinrent à l'esprit de Ramsey aussitôt que son âme éprouva un sentiment d'alarme, et il commença à se repentir de la folie qu'il avait faite en se confiant à de tels compagnons. Là, il était complétement à leur merci, au milieu de cette large rivière où ses cris pouvaient être immédiatement étouffés et où une tombe toute prête s'ouvrait pour recevoir le corps de la victime !

A ces pensées se mêlaient les horribles idées qu'avait éveillées tout à coup dans son esprit le terrible nom de la Place des Exécutions — cet endroit où tous les mutins et tous les autres criminels que la Cour de l'Amirauté condamnait à mort, recevaient le châtiment de leurs forfaits. Ramsey savait qu'il avait commis des crimes qui, s'ils étaient découverts, pouvaient l'envoyer à l'échafaud ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il frissonnât en entendant raisonner à son oreille le nom de sinistre augure du lieu où l'on avait l'intention de débarquer.

— Êtes-vous certain de trouver votre ami Warren immédiatement? — demanda-t-il en rompant le long silence qui avait été gardé depuis que le Gros Meg

avait donné ses ordres au Grand Lord et pendant lequel la barque avait continué à descendre le courant.

— Tout à fait certain, — lui fut-il répondu d'un ton qui n'avait rien d'extraordinaire, mais qui, vu l'effroi croissant de Ramsey, lui parut d'une menaçante rudesse.

— Et vous pensez qu'il consentira à nous accompagner à Aylesbury ce soir même? — demanda-t-il en proie à cette inquiétude fébrile qui pousse les gens qui ont la vague appréhension d'un danger qui les menace à questionner ceux dont ils redoutent les mauvaises intentions, dans l'espérance de découvrir, dans le ton de leurs réponses, si leurs soupcons sont dénués de fondement.

— Certainement j'en suis sûr, — répondit Meg, — Magsman n'est pas homme à laisser échapper l'occasion de gagner une bonne somme, lorsqu'elle se présente.

— Tant mieux! — répondit Ramsey en feignant une satisfaction qu'il était loin d'éprouver intérieurement. — Arriverons-nous bientôt à l'endroit où nous devons aborder?

— Voici la Place des Exécutions à votre droite, — dit le Gros Meg en étendant la main dans la direction de ce lieu sinistre. — Mais peut-être vos yeux ne sont-ils pas aussi accoutumés que les miens à l'obscurité.

— Je crois voir quelque chose qui semble pendre

dans les airs, — dit Ramsey en faisant appel à toute la puissance de sa vue, — quelque chose qui se détache en noir sur le fond sombre du ciel.

— Ah! oui; c'est un de ces épouvantails comme on en voit souvent sur la Place des Exécutions, — dit le Gros Meg, en accompagnant ces paroles d'un petit rire contenu, auquel se joignirent sa fille et le Grand Lord.

— Un homme pendu? — demanda Ramsey, pour qui, son imagination surexcitée, rendait cet objet sinistre plus visible qu'il n'était réellement, à ce point qu'il se figurait voir les traits du cadavre et des yeux vitreux fixés sur lui à travers l'obscurité de la nuit.

— Oui, et pourquoi pas? — répondit Meg en faisant entendre de nouveau son petit rire discordant. — C'est un plaisir pour l'aristocratie de faire pendre les pauvres gens qui n'ont pas su se faire de puissants protecteurs pour se tirer d'affaire. Mais j'y pense; mon vieux, — continua Meg en posant lourdement sa main sur l'épaule de Ramsey et d'un ton qui avait subi un changement de sinistre augure, — vous ferez bien de me remettre ce sac de guinées que vous avez là sous votre manteau.

— Les guinées! — répéta le malheureux homme dont un frisson glacé parcourut tout le corps.

— Ah! vous hésitez? — s'écria le Gros Meg; — Will, maintiens la barque immobile.

Et en disant cela, il se jeta avec fureur sur Ramsey qu'il terrassa en un instant.

— Brigand!... scélérat!... assassin!... — s'écria Ramsey avec l'accent du désespoir, lorsque son manteau tomba dans la lutte inutile qu'il avait essayé de soutenir contre son terrible adversaire.

Mais comme il était tombé le dos sur le banc du bateau, toute résistance devenait impossible, surtout depuis que Carotte était venue prêter son assistance à son père.

— Maintiens le bateau, Bill, ou, par Dieu! nous allons chavirer, — dit Meg d'une voix tonnante, car la barque oscillait d'une effroyable façon. — Et maintenant, monsieur, donnez-moi cet or.

— Jamais, — s'écria Ramsey armé soudain du courage du désespoir.

Et par un effort surhumain, il repoussa le bandit et se retrouva tout à coup sur ses pieds.

Mais Carotte, qui avait été également jetée de côté par le brusque mouvement de Ramsey, alla tomber sur le manteau étendu sur le banc, et son bras sentit quelque chose qui lui sembla devoir être le sac rempli d'or. En plongeant sa main dans la poche, elle s'assura qu'elle ne se trompait pas, et, poussant un cri de joie, elle s'écria : —

— J'ai le sac!... Saisissez-le, emparez-vous de lui!

Cela fut l'affaire d'un instant, et le Gros Meg, se remettant sur pieds, entoura Ramsey de ses bras en s'efforçant de le jeter à l'eau. Mais la chose n'était pas facile; le coupable amant de Madame Stamford sentait qu'il y allait de la vie, et ses forces semblaient

s'accroître à chaque instant. La barque, qui penchait d'un côté, puis de l'autre, semblait les menacer tous d'une inévitable immersion, et le Grand Lord qui avait à maintenir l'équilibre du bateau, n'osait abandonner les rames pour se mêler à la lutte.

— Par Dieu! nous allons chavirer,. — s'écria le Gros Meg; — allons, Poll, prête-moi la main!

— Misérables! lâchez-moi... vous pouvez prendre l'argent... tout l'argent, — s'écria Ramsey d'une voix pleine d'angoisse, car il sentait ses forces lui manquer. — Je vous implore!... je vous supplie!... Grâce!... grâce!..

— Bravo! Poll, — s'écria le Gros Meg, auquel sa fille prêtait maintenant un secours efficace.

L'instant d'après, le vigoureux bandit lançait Ramsey hors de la barque au milieu de l'eau.

La barque oscillait terriblement lorsque Meg et Carotte se laissèrent retomber sur le banc pour rétablir l'équilibre, et le Grand Lord, d'un vigoureux coup d'aviron, s'éloigna du lieu où venait de se passer cette scène terrible.

Alors, au milieu de l'obscurité, s'éleva l'horrible cri d'agonie de l'homme qui se noie, un cri qui retentit dans les airs et fit tressaillir le cœur des criminels aux oreilles desquels il parvint.

— Vois-tu quelque chose, père? — demanda Carotte, dont les yeux ainsi que ceux de son père étaient dirigés vers la place où Ramsey venait de disparaître pour la deuxième fois.

— Rien !... rien ! .. c'en est fait de lui maintenant, — répondit Meg avec impatience, car ce cri terrible lui avait fait mal, tout endurci qu'il était dans le crime. — Pousse vers la rive, Bill, et fais vite.

— Dans quelle direction ?... la Place des Exécutions ? — s'écria le jeune réprouvé.

Et sans attendre la réponse, il poussa de ce côté.

— Non ! revenons à Horslydown. Imbécile ! — hurla Meg qui était excité jusqu'à la férocité, — nous n'avons pas besoin de rien dire à Magsman de toute cette affaire, — ajouta-t-il d'un ton plus radouci.

— C'est bien. Il n'y a pas besoin de beugler comme un taureau furieux, mon vieux camarade ; voilà tout ! — dit le Grand Lord sans s'émouvoir.

Et il ramena la barque vers la rive opposée.

Le silence était profond et l'obscurité couvrait tout de son voile épais, — un silence que le cri du noyé ne venait plus troubler et une obscurité qui semblait être devenue plus intense encore depuis l'accomplissement de cet épouvantable forfait.

En un instant la barque aborda au débarcadère de pierre, et le Gros Meg, Carotte et le Grand Lord rentrèrent au cabaret du *Bâton du Pauvre*, où celui que nous avons nommé le dernier reçut cinquante guinées pour sa part dans l'œuvre de la soirée et aussi comme prix de son silence sur toute cette terrible affaire.

CHAPITRE X

MEAGLES ET L'AMAZONE AU BATON DU PAUVRE

Près de deux heures s'étaient écoulées depuis le retour de Meg, de Carotte, et du Grand Lord, à l'affreux bouge d'Horslydown, lorsque la porte s'ouvrit et que Tim Meagles et l'amazone entrèrent dans cet horrible lieu.

Pendant un instant, les yeux de tous ceux qui étaient là se tournèrent sur Meagles, dont la mine audacieuse, l'air franc et sans gêne, et la physionomie respirant la bonne humeur, disposèrent tout le monde en sa faveur. Mais un instant après tous les regards se fixèrent sur sa compagne que sa poitrine développée faisait reconnaître pour une femme, malgré son costume masculin.

Véritablement ils pouvaient bien regarder la chasseresse avec admiration, car jamais plus splendide créature ne s'était offerte à leurs yeux. L'air

froid du soir avait amené les plus fraîches couleurs sur ses joues si fermes et si veloutées, et ses grands yeux bleus si clairs et si brillants semblaient rayonner de vitalité. Ses noirs sourcils bien séparés, plutôt épais que minces, faisaient ressortir la blancheur irréprochable de son grand et noble front. Ses lèvres de corail, sur lesquelles se jouait un sourire de bonne humeur, laissaient, en s'entr'ouvrant, apercevoir des dents blanches comme des perles, et sa chevelure luxuriante et noire comme l'ébène, lustrée comme l'aile du corbeau, se répandait en milliers de boucles sur ses épaules. Puis sa tournure était si gracieuse, si élégante; le costume qu'elle portait se moulait si bien sur ses admirables formes, sur ses membres si bien proportionnés et qui témoignaient d'une si grande souplesse, d'une si admirable agilité, que sa vue donnait à tous l'idée la plus complète qu'on pouvait concevoir d'une audacieuse chasseresse et en même temps d'une jolie femme.

L'admirable type qu'elle présentait était bien fait pour conquérir l'admiration des hommes et même des femmes qui se trouvaient réunis dans le cabaret du *Bâton du Pauvre*, et un murmure de satisfaction parcourut toute la salle enfumée de la taverne, lorsque la belle amazone s'arrêta pour examiner le tableau qui s'offrait à ses yeux. Mais les sentiments inspirés par sa vue allèrent jusqu'à l'enthousiasme le plus frénétique, quand, tirant trois ou quatre guinées de sa bourse. elle les jeta sans affectation sur

le comptoir, en donnant l'ordre à Carotte de les employer à fournir à la compagnie les liqueurs nécessaires pour la maintenir dans les bonnes dispositions où elle se trouvait déjà.

Après avoir obéi ainsi à son premier mouvement, naturellement généreux, Lætitia suivit Meagles derrière le comptoir, et l'instant d'après, elle et son compagnon étaient enfermés avec le Gros Meg dans le petit parloir.

— Vous vous rappelez de nous, mon brave homme, n'est-ce pas? — dit Meagles aussitôt que l'hôtelier eut fermé derrière lui la porte du cabinet.

— Oui, parfaitement, — répondit-il. — Vous êtes venus ici, tous les deux, il y a environ six ou sept mois, autant que je puis me le rappeler, pour voir Magsman au sujet de certain papier en la possession du vieux Lightfoot. Je sais tout cela, et je sais aussi qui vous êtes. Vous êtes M. Meagles, Monsieur, et vous, Madame, vous êtes Lady Lade, — ajouta-t-il en faisant un petit salut au premier, et en s'inclinant un peu plus bas devant la dernière.

— Vous avez une bonne mémoire, — dit l'amazone en riant. — Mais nous avons besoin de voir votre ami Warren, et c'est au sujet de la même affaire. Est-il ici, ce soir?

— Non, Madame, il n'y est pas, — répondit Meg, — et il n'y viendra pas avant demain. Il est de l'autre côté de l'eau, dans l'autre maison.

— C'est là que nous avons été en premier lieu ce

soir, — dit Meagles. — Mais il était sorti sans dire à Briggs où il allait. C'est ce qui fait que nous avons traversé la Tamise pour nous rendre au *Baton du Pauvre*, et nous y serions arrivés depuis plus de deux heures sans un petit incident qui nous a retardés. Mais il se fait tard, et nous ne voulons pas vous faire perdre votre temps Vous savez les raisons qui nous ont fait venir ici dans une occasion précédente, et peut-être pouvez-vous nous donner les renseignements qui nous sont nécessaires maintenant.

— Tout ce qu'il me sera possible de faire pour vous être utile sera fait de grand cœur, Monsieur, — répondit le Gros Meg, qui savait qu'il avait affaire à un homme habitué à payer généreusement.

— Vous savez que nous sommes venus ici une première fois à propos de certain papier qui se trouvait en la possession de Lightfoot, — reprit Meagles. — En cette occasion, votre ami Warren nous donna un rendez-vous, chez le vieux Lightfoot, pour le lendemain. Nous nous rendimes au rendez-vous, mais il n'en résulta rien de bon. Quelque temps après, Lady Lætitia écrivit à Warren une longue lettre contenant des explications et des instructions particulières. Et cette lettre est restée sans réponse.

— Vraiment, je suis surpris de ce manque d'égards de la part de Warren, — répondit le Gros Meg en faisant appel à toutes les formes de politesse conciliables avec sa grossière nature; — car il avait pour-

tant quelque chose d'important à vous communiquer. Mais je suppose que d'autres affaires se seront jetées à la traverse; il aura remis à plus tard le soin de vous écrire, et puis il aura oublié de le faire.

— Et quelle était cette communication importante qu'il avait à me faire? — demanda Meagles.

— La lettre écrite par madame, et que j'ai vue, continua le Gros Meg, — avait trait à certains moyens à employer pour obtenir les papiers. Eh bien, le soir même de la réception de cette lettre, Magsman, moi, et Briggs, nous nous sommes introduits dans la demeure de Lightfoot, et nous avons tenté de nous emparer du document; mais nous n'avons pas réussi, et l'affaire en est restée là. Mais Magsman aurait dû nous en instruire en temps opportun.

— Et la demeure de ce Lightfoot est toujours au même endroit? — demanda Lady Lætitia.

— Que Dieu conserve votre beauté, Madame! — s'écria Meg. — Il est mort!

— Mort! — répétèrent d'une seule voix Meagles et Lady Lætitia.

— Oui, il est mort il y a trois ou quatre jours, — répondit Meg, — et sa fille s'est enfuie. Sans doute, elle a emporté les papiers, en laissant à la paroisse le soin d'enterrer son père; car, que Dieu me damne! si personne autre aurait voulu s'en occuper!

— Alors toutes nos espérances sont renversées de ce côté, — dit Meagles d'un air contrarié. — Je

m'étonne que Briggs ne nous ait pas dit un mot de cette mort!

— Cet homme ne savait rien de nos affaires, — fit observer Lady Lætitia. — Jamais nous ne lui avions parlé de notre vie, et ce n'est que par ce que nous a dit Warren au mois de Juin ou de Juillet dernier, que son nom nous était connu. Nous étions prévenus que si nous avions besoin de voir Warren, nous devions nous adresser à Briggs, au lieu qui nous était indiqué.

— C'est parfaitement exact, Madame, — dit le Gros Meg, — Briggs n'a pas son pareil pour la prudence et la discrétion.

— Mais peut-être y a-t-il quelque moyen de retrouver la trace de la fille de Lightfoot? — s'écria Meagles frappé par cette idée soudaine.

— Nous essayerons d'y arriver, — répondit Meg, — et si nous apprenons quelque chose, vous en serez informé. Je suppose qu'une lettre écrite avec l'encre invisible, dont Magsman vous a vendu le secret, peut toujours vous parvenir en toute sûreté.

— Oh! certainement, — répondit l'amazone, — mais l'adresse ne peut pas être également invisible, — ajouta-t-elle en riant.

— J'ai tout lieu de le penser, Madame, — répondit le gros hôtelier.

— Eh bien, vous vous mettrez à la recherche de la fille de Lightfoot, n'est-ce pas? — dit Meagles en posant sur la table cinq guinées, comme arrhes

d'une plus ample récompense. — Maintenant, Lætitia, — ajouta-t-il en se tournant vers sa belle compagne, — nous allons partir, et j'espère qu'il ne nous arrivera plus d'aventure semblable à celle qui nous a retardés en nous rendant ici.

— Est-ce que cette aventure était d'une nature désagréable, Monsieur? — dit le Gros Meg, dont la question était inspirée par le désir de se montrer poli, et nullement par un sentiment de curiosité ou le moindre soupçon de la nature de l'aventure.

— Je vais vous la conter, — dit Meagles. — Vous savez déjà que Madame et moi nous avions été d'abord dans la maison située dans Shadwell ou Wapping, n'importe. Eh bien, en n'y trouvant pas Magsman, comme nous vous l'avons déjà expliqué, nous nous dirigeâmes vers l'embarcadère de la Place des Exécutions, pour prendre un bateau.

— Oh! un vilain endroit! — s'écria Meg, qui avait pris un intérêt subit à l'histoire.

— Oui, en vérité, — répondit Meagles, — il y avait un cadavre pendu aux chaînes du gibet, à la pointe du terre-plein, — ajouta-t-il; — et c'était une chose triste et lugubre que d'entendre le bruit des chaînes à chaque oscillation du corps qu'elles supportaient. Néanmoins, nous prîmes une barque et nous traversâmes la rivière par une obscurité semblable à celle qui couvrait l'Égypte. Il me semblait...

— Bon, bon! Monsieur, — dit le Gros Meg en l'interrompant avec impatience.

Il prenait de plus en plus intérêt au récit, et un soupçon s'était subitement emparé de son esprit.

— Le batelier avait à peine poussé le bateau loin de la rive, — continua Meagles, — quand un cri terrifiant et qui semblait venir du milieu de la rivière, parvint à nos oreilles.

— Ah! quel cri!... Je ne l'oublierai jamais, quelle que soit la durée de ma vie! — s'écria Lady Lætitia en frissonnant visiblement. — Il retentit encore à mon oreille!

— Cela devait être bien désagréable! — dit Meg, qui lui aussi avait encore ce cri vibrant à ses oreilles. — Mais je vous en prie, Monsieur, continuez; vous m'intéressez vivement.

— La pensée nous vint immédiatement que c'était un homme qui se noyait ou qu'on assassinait, — reprit Meagles.

— Qu'on assassinait!... Qu'est-ce qui vous donnait cette pensée? — demanda vivement le scélérat.

— Oh! vous pouvez bien frissonner, mon bon ami, — dit Meagles. — Si vous aviez entendu ce cri terrible, prolongé et perçant de l'agonie, vous ne l'oublieriez pas de toute votre vie! J'ordonnai au batelier de faire force de rames, bien que par cette affreuse obscurité il n'y eût pas à espérer de faire rien de bon.

— Et avez-vous... avez-vous vu quelque chose? — demanda Meg, balbutiant et presque incapable de

dissimuler le trouble qui s'était emparé de son âme coupable.

— Ah! bien, oui, — s'écria Meagles. — C'était à peine si l'on pouvait voir la main à six pouces de son visage. Néanmoins peu à peu, nous pûmes apercevoir le gibet et le corps qui y était suspendu se détacher dans l'obscurité. Mais par un motif ou par un autre, de semblables objets ne sont jamais complétement invisibles, même au milieu de la nuit la plus noire. Il semble qu'il y a une intervention de la Providence dans tout cela!

— Mon Dieu! Tim, où laissez-vous égarer vos idées? — s'écria l'amazone. — Voici notre digne hôte qui meurt d'impatience d'apprendre la fin de votre histoire. Mais je vais la lui dire moi-même : Vous saurez donc que le batelier qui nous conduisait rama avec énergie, et que Meagles était penché sur le bord de la barque d'un côté, tandis que moi je me tenais dans la même position de l'autre côté. Tout à coup, je vis quelque chose de blanc, oui, de blanc, au milieu de l'obscurité. Cet objet se montra en un clin d'œil tout près du côté de la barque où je me trouvais; et aussitôt que cet objet parut à ma vue, j'en vis assez pour être persuadée que c'était une figure humaine.

— Que diable était-ce? — s'écria le Gros Meg appelant à son aide tout son empire sur lui-même, tandis que tout son être tremblait à la pensée que son crime pouvait être découvert.

— Oui, c'était une figure humaine, — répéta l'amazone d'un ton solennel. — Avec la rapidité de la pensée, j'étendis le bras par un mouvement machinal, et ma main saisit aux cheveux la tête du malheureux homme.

— Et vous l'avez sauvé? — s'écria Meg avec l'accent d'une terrible impatience, que Meagles et Lætitia attribuèrent à un sentiment d'humanité excité par l'espoir qu'un de ses semblables avait été arraché à la mort.

— M. Meagles vint aussitôt à mon aide, le batelier aussi nous prêta la main, et nous réussîmes à retirer de l'eau ce malheureux et à l'étendre dans la barque, — continua Lætitia; — mais ce fut au risque de notre pauvre vie, car il s'en fallut de bien peu que la barque ne chavirât pendant cette opération.

— Et pouvait-il parler? A-t-il dit quelque chose? — demanda le coupable, dont la frayeur s'accroissait de moment en moment.

— Il était sans connaissance, et nous pensions qu'il devait être mort, — répondit la chasseresse. — Mais néanmoins nous donnâmes l'ordre au batelier de revenir aussitôt que possible à la Place des Exécutions; et, pendant ce temps, M. Meagles se mit à frictionner vigoureusement les mains du pauvre jeune homme, tandis que je lui frottais les tempes. Lorsque la barque arriva au rivage, nous avions la satisfaction de savoir que l'étincelle de la vie n'était pas éteinte en lui.

— Ah? une bien heureuse satisfaction! — s'écria le Gros Meg, qui aurait voulu tuer à l'instant l'amazone et Tim Meagles, pour ce qu'il appelait leur maudite intervention officieuse, pour rappeler Philippe Ramsey à la vie. — Je vous en prie, Madame, qu'avez-vous fait ensuite? — demanda-t-il en gardant de son mieux son sang-froid.

— Nous descendîmes du bateau et nous transportâmes le gentleman à la taverne la plus proche.

— Aux *Armes de la Marine*, je parie? — s'écria le Gros Meg.

— Oui, c'est bien l'enseigne. C'est bien là l'inscription qui était tracée sur la lanterne, — dit Meagles.

— Eh bien! nous fîmes transporter notre malheureux malade dans une chambre, — continua Lady Lætitia, — et pendant que Meagles et l'hôtelier le dépouillaient de ses vêtements pour le mettre au lit, je courus chercher le chirurgien le plus proche que je pus trouver dans ce quartier, fort inconnu pour moi.

— Et alors je suppose que le chirurgien eut bien vite rappelé le gentleman à la vie? — demanda Meg.

— Au moment où je revins avec le chirurgien, le malade avait déjà repris une connaissance suffisante pour avoir conscience des soins qui lui étaient donnés, — répondit la chasseresse. — Mais il était encore tout à fait incapable de parler, et le docteur nous dit qu'il se passerait probablement plusieurs

heures avant qu'il eût repris assez de force pour prononcer un mot.

— Ah! — s'écria le Gros Meg grandement soulagé. — Quel genre d'homme est-ce, Madame? — demanda-t-il, bien qu'il ne formât guère de doute de l'identité de ce gentleman avec Philippe Ramsey.

— Grand... beau... distingué... — répondit Meagles, — la taille mince... et n'ayant pas plus de trente ans, à ce que je puis penser... Pauvre gentleman, il l'aura échappé belle, si toutefois on le tire de là?

— Il y a donc encore du danger? — demanda vivement le Gros Meg.

— Naturellement, il est encore en danger, — répondit Meagles. — Cependant le Docteur semblait penser qu'il s'en tirerait. Dans tous les cas, Lady Lætitia et moi nous avons fait tout ce que nous pouvions faire pour lui, et, quoi qu'il arrive, nous n'aurons rien à nous reprocher. Il n'avait que peu d'argent dans sa poche, et nous avons laissé à l'hôtelier une somme suffisante pour pourvoir à ses besoins jusqu'à notre prochaine visite.

— Alors vous ne savez pas qui est ce gentleman? — dit le Gros Meg.

— Il n'avait pas une seule carte, pas une lettre, pas un fragment de papier de nature à donner le moindre indice sur son nom et sur sa demeure, — dit Meagles, — mais les vêtements qu'il portait et son apparence annonçaient un gentleman.

— Eh bien! c'est une aventure vraiment singu-

lière, — dit le Gros Meg, qui pendant cette dernière partie de la conversation avait roulé un certain projet dans sa tête, — car le secours apporté à Philippe Ramsey et son rappel à la vie le menaçaient d'un danger sérieux. — Mais voulez-vous prendre quelques rafraîchissements, Monsieur, et vous, Madame, après les fatigues que tous deux vous avez éprouvées ce soir?

— Rien! je vous remercie, — répondit Meagles. — Venez, Lætitia; partons!

Meg s'empressa d'aller leur ouvrir la porte; mais revenant immédiatement près de la chasseresse et de son compagnon, il s'écria : —

— Eh bien! voilà qui est heureux! Joe Warren vient justement de rentrer, et il est monté par son escalier particulier à la chambre qui lui est personnellement réservée.

— Nous ferons tout aussi bien de le voir, en ce cas, — dit Meagles, ravi de cette nouvelle.

— Sans aucun doute, — dit l'amazone. — Peut-être nous suggérera-t-il quelque plan pour retrouver la trace de la fille de Lightfoot.

— C'est bien probable, madame, — répondit le Gros Meg. — Par ici, s'il vous plaît.

En disant ces mots, l'hôtelier prit la chandelle et conduisit ses visiteurs par l'étroit escalier que nous avons déjà eu l'occasion de décrire. Ils le montèrent en silence jusqu'au grenier, mais quand Meg dérangea la paille et souleva la trappe, Meagles s'écria : —

— Comment! ne sommes-nous montés à cette hauteur que pour redescendre?

— Notre ami Warren tient à ce que sa chambre lui offre toute garantie de sécurité, — répondit le Gros Meg en riant bruyamment; — car il sait qu'il y a une récompense promise à qui s'emparera de lui, et que les constables n'ignorent pas qu'il vient ici de temps en temps. En vérité, si je n'avais toute confiance en vous, Monsieur Meagles, ainsi qu'en Madame, je ne vous laisserais pas ainsi pénétrer les mystères de ma maison.

— Vous n'avez rien à redouter de nous, mon brave camarade, — dit Meagles.

— Oh! je suis bien sûr de cela, Monsieur! — s'écria Meg avec l'accent de la plus entière confiance. — Descendez, s'il vous plaît, derrière moi, et dans quelques instants vous serez avec Warren.

Meagles et l'amazone se conformèrent sans hésiter à cette invitation, et au bas de l'escalier, Meg, ayant ouvert une porte, s'effaça pour leur livrer passage et les faire entrer dans une chambre. Ils franchirent le seuil; mais comme la lumière que Meg tenait à la main ne leur révélait pas la présence de la personne qu'ils espéraient y rencontrer, ils se retournèrent simultanément comme pour l'interroger du regard. Tout à coup, la porte se referma avec violence, et ils entendirent le bruit de la serrure qu'on fermait à double tour. Un instant après, les pas du Gros Meg qui remontait l'escalier frappèrent leurs

oreilles, puis tout retomba dans un profond silence.

— Nous sommes trahis, Tim ! — s'écria l'amazone en saisissant le bras de son compagnon à travers l'obscurité qui régnait dans la chambre.

— C'est aussi ma pensée, ma belle, — répliqua Meagles. — Mais, du courage ! il faudra que le diable s'en mêle si je ne suis pas de force à lutter contre ce gros scélérat.

CHAPITRE XI

UNE AUDACIEUSE AVENTURE

En descendant dans le petit parloir après avoir accompli cet acte de trahison, le Gros Meg appela immédiatement sa fille qui était au comptoir, et dès qu'il eut refermé la porte derrière elle, il lui communiqua tout ce qui s'était passé.

Carotte fut d'abord péniblement troublée en apprenant que Ramsey, non-seulement avait été arraché à son humide tombeau, mais que probablement il reviendrait à la vie, et elle demanda avec anxiété à son père ce qu'il se proposait de faire.

— C'est une affaire désagréable... très-désagréable, — répondit-il; — mais cependant j'ai déjà conçu un projet que nous mettrons à exécution si tu as assez de courage pour m'aider.

— Je suis prête à tout faire, pourvu que j'en voie l'utilité, — dit la jeune fille. — Mais, après tout,

qu'avons-nous à craindre de ce Ramsey? Il n'osera pas nous dénoncer. Nous pouvons dire des choses qui l'enverraient à la potence, n'est-ce pas? N'a-t-il pas reconnu devant nous que lui et Martin étaient les auteurs des nombreux faux dont Sir Richard est accusé? Et puis, n'a-t-il pas mis en circulation tout cet envoi de fausses monnaies? Réellement, père, je ne vois pas pourquoi nous en sommes arrivés à nous laisser tant effrayer.

— Il y a tout à craindre, te dis-je, — s'écria le Gros Meg d'un ton farouche. — Est-ce que je ne connais pas la nature humaine? Suppose que Ramsey ne survive pas à l'affaire de cette nuit, mais qu'il reprenne assez de connaissance pour parler contre nous. N'y a-t-il pas de chance qu'il se repente à son lit de mort de ses fautes et qu'il ne fasse sa confession à quelque ministre bavard? Alors tout se découvre : l'envoi des fausses guinées, l'enlèvement de Sir Richard Stamford, et puis la fameuse aventure de cette nuit; et où cela nous mène-t-il? Entre quatre murailles de pierre, avant que nous ayons eu le temps de nous retourner.

— C'est assez vrai, — dit Carotte, frappée par la force des raisonnements de son père.

— Et puis encore, — continua le Gros Meg, — suppose que Ramsey se rétablisse complétement; n'est-il pas sûr qu'il irait dire à Magsman la manière dont nous l'avons traité, et existe-t-il au monde un être plus vindicatif que Joe Warren? Quand il de-

vrait être envoyé à la potence avec nous, il nous y traînerait par pur esprit de vengeance. Et, lors même qu'il n'irait pas jusque-là, il se brouillerait avec nous pour toujours, et nous ne pouvons rien faire de bon sans lui. Il y a encore un autre point à considérer, — dit Meg qui passait en revue d'un coup d'œil rapide toutes les faces de la situation dans laquelle sa fille et lui se trouvaient placés. — Demain, ce Tim Meagles et Lady Lade vont aller voir Ramsey, et peut-être obtiendront-ils de lui le récit de tout ce qui est arrivé. Et lors même qu'ils ne voudraient pas s'adresser à un magistrat en songeant qu'ils se sont compromis avec nous dans l'affaire du vol des papiers du vieux Lightfoot, pour sûr ils conteraient tout à Magsman, et nous serions pris tout de même.

— Que te proposes-tu de faire, alors? — demanda Carotte en croisant ses bras sur sa maigre poitrine.

— Je propose de garder ici Tim Meagles et Lady Lade jusqu'à demain soir, — dit Meg; — et pendant ce temps-là...

— Pendant ce temps-là, Magsman peut venir et demander sa chambre, — dit Carotte en l'interrompant.

— Je puis le tenir éloigné d'ici pour un jour ou deux, ma chère, — dit son père. — Ne peut-on pas lui dire que Grumley et ses hommes ont été vus rôdant dans les environs?

— Bon... mais après? — demanda Carotte.

— Il faut t'habiller immédiatement, mettre ta plus belle toilette, — continua Meg, — et traverser la rivière le plus tôt possible. Ramsey est à la taverne des *Armes de la Marine*, et tu n'y es pas connue. Tu te présenteras comme sa sœur, sa femme, ou sa cousine, ou tout ce qui te plaira ; tu diras que ton mari ou ton parent ayant disparu, tu t'étais mise à sa recherche, et que tu avais été glacée d'horreur en apprenant qu'un gentleman, dont la description semblait lui être applicable, avait été repêché dans la Tamise ce soir. Tu peux donner à entendre qu'il a quelque chose de dérangé là, — ajouta le Gros Meg en se frappant le front d'une façon significative, — et que tu supposes qu'il aura voulu se suicider dans un accès de folie.

— Je comprends! — s'écria Poll, — continue.

— Eh bien! comme de raison, tu paraîtras horriblement affligée, et les gens des *Armes de la Marine* seront touchés de ton désespoir. Tu insisteras pour passer la nuit au chevet du cher homme, — continua l'astucieux scélérat; — tu auras des tisanes, de l'eau-de-vie et de l'eau, et toute sorte de choses à lui faire prendre. Naturellement, tu resteras seule avec lui... et une bonne dose de l'*ami des héritiers* nous en débarrassera complétement, — ajouta Meg en baissant la voix de manière à ne plus faire entendre qu'un murmure, tandis que sa physionomie prenait une expression diabolique qui ne laissait aucun doute sur la portée de son horrible projet. —

Vers le matin, tu répandras l'alarme dans toute la maison par d'effroyables cris. Le maître et la maîtresse de la taverne accourront, et ton pauvre époux ou frère ne sera plus. On enverra chercher le médecin, et tous les efforts pour le rappeler à la vie seront inutiles. Il marmottera entre les dents : « Conséquences de l'immersion, » ou quelque chose comme cela : et alors, pour des raisons de famille, tu voudras éviter une enquête : avec une bank-note de cinq livres, tu obtiendras le silence sur toute l'affaire. Demain, tu te procureras une bière, il sera mis dedans, tu le porteras à Briggs, et avant la nuit il sera sous terre. Meagles et Lady Lætitia pourront alors aller aux *Armes de la Marine* et s'enquérir de lui si cela leur plaît.

— Mais quelle excuse donneras-tu pour les avoir tenus renfermés jusqu'à demain soir? — demanda Poll.

— Eh bien! ils ne peuvent pas chercher l'explication de ma conduite dans cette affaire de Ramsey, — répondit Meg, — car ils n'ont encore aucun soupçon que toi ou moi nous ayons rien à voir là-dedans. Ils ne savent pas qui il est, ni s'il est tombé à l'eau par accident, volontairement, ou par suite d'un crime. Je pourrai donc leur dire qu'il y avait quelque chose dans leurs manières qui ne me plaisait pas... que leur air m'avait paru suspect et que j'avais craint qu'ils n'eussent de mauvais desseins contre Magsman, pour une raison ou pour une autre. J'aurai une

conversation avec eux, demain soir, et alors j'aurai l'air de me laisser persuader par leurs arguments qu'ils n'avaient que des intentions franches et loyales... Laisse-moi le soin de traiter cette affaire avec eux ; quant à toi, joue bien ton rôle, et nous sortirons de là aussi propres qu'un sou.

— Très-bien, — répondit Carotte, — je monte m'habiller.

— Et songe à te déguiser le mieux possible, — dit Meg.

— Ne crains rien. Dis au Grand Lord de ne pas s'éloigner, j'aurai besoin de lui pour manœuvrer la barque.

— Tout va bien ! — s'écria son père.

Et il se dirigea vers le comptoir, pendant que sa charmante fille montait faire sa toilette.

Au bout d'une demi-heure, elle redescendit dans le petit parloir, et le Gros Meg, en l'entendant revenir, s'empressa de la rejoindre pour s'assurer par lui-même si elle était suffisamment bien déguisée. Il n'eut pas la plus légère chose à reprendre. Ses cheveux étaient teints d'une couleur foncée et étaient soigneusement disposés en bandeaux. Son teint avait revêtu une nuance olivâtre, ses sourcils et ses cils eux-mêmes étaient teints en noir. Elle était bien habillée, amplement rembourrée de manière à simuler un embonpoint qu'elle était loin de posséder, et en résumé, elle avait effectué une si complète transformation que son père lui-même ne l'aurait

pas reconnue s'il l'eût rencontrée accidentellement dans la rue, et s'il ne lui avait pas vu précédemment accomplir de semblables métamorphoses.

— Cela fera splendidement l'affaire, — dit le Gros Meg, dont le visage s'épanouit de satisfaction. — As-tu pris... ce que tu sais?

— La fiole est ici, — répondit-elle d'un air significatif, en frappant le corsage rembourré de sa robe de soie. — Maintenant, aide-moi à mettre mon manteau et à relever mon capuchon de manière à cacher mes cheveux. Les gens qui sont là-dedans ne doivent pas voir que je sors en belle dame à cette heure, et ils ne doivent pas non plus s'apercevoir du changement de ma personne et de ma belle toilette. Là... c'est bien comme cela. Et maintenant, le Grand Lord est-il prêt?

— Il est allé t'attendre à l'embarcadère, — répondit le Gros Meg. — J'ai pensé qu'il valait mieux qu'on ne le vît pas sortir encore avec nous, comme cela est déjà arrivé au commencement de la soirée.

— Bien, — dit Carotte.

Après avoir reçu quelque argent des mains de son père, elle sortit du cabaret. Sa tête était si complètement enveloppée dans le capuchon de son manteau que personne ne s'aperçut du changement qu'avait subi sa physionomie.

Le Gros Meg se mit alors dans son comptoir à fumer sa pipe et à boire son grog, pendant que son garçon servait les pratiques.

Il nous faut maintenant revenir à Tim Meagles et à Lady Lætitia que nous avons laissés au moment où ils se trouvèrent enfermés dans la chambre où ils avaient été attirés sous le faux prétexte d'y trouver Joe Magsman.

— Il est facile de me dire d'avoir du courage, Tim, — dit l'amazone en réponse aux paroles de Meagles, que nous avons rapportées à la fin du précédent chapitre. — Mais, en réalité, je ne vois pas grand sujet d'être joyeuse ; cependant je ne vais pas pleurer ni m'abandonner au désespoir. Que pensez-vous que tout cela veuille dire ?

— Je commence à entrevoir la vérité, vaguement à la vérité, — répondit Tim à voix basse, — mais néanmoins j'aperçois une lueur qui me fait espérer de percer l'obscurité qui enveloppe la trahison dont nous sommes victimes.

— Quels sont vos soupçons, — demanda la chasseresse en s'appuyant sur son bras.

— N'avez-vous rien remarqué de particulier dans les manières de ce coquin de Meg, pendant que nous lui racontions le sauvetage du gentleman que nous avons arraché aux eaux de la Tamise ? — dit Meagles.

— J'ai été frappé deux ou trois fois par l'étrangeté de ses remarques et même par son trouble, — répondit Lætitia, — mais je me figurais que c'était le résultat de l'intérêt qu'il prenait à notre récit.

— C'est aussi l'explication que je m'étais donnée à

moi-même de ses paroles et de ses manières dans le premier moment, — dit Meagles, — mais maintenant que je commence à réfléchir sérieusement sur tout cela, je suis convaincu que d'une manière ou d'autre, le camarade était intéressé dans l'affaire du gentleman de la Tamise. Il faisait tant de questions, il semblait si curieux de connaître les moindres détails, que tout cela me paraît suspect, et, vous pouvez en être sûre, nous n'aurions pas été ainsi victimes de sa trahison, si nous ne lui avions pas raconté notre aventure.

— Il était vraiment ridicule à nous de nous figurer qu'un pareil homme fût susceptible de s'intéresser à cette histoire par un pur sentiment d'humanité, — dit l'amazone, — mais s'il est capable d'avoir assassiné ou tenté d'assassiner un homme, il n'est pas probable qu'il se montre plus scrupuleux à l'égard d'autres.

— Oh! je n'ai pas la moindre crainte qu'il ait d'aussi noirs desseins contre nous, ma chère Lætitia, — dit Meagles en entourant sa taille de ses bras et en la pressant contre son cœur; — mais comptez sur une chose, c'est qu'il ne tombera pas un cheveu de votre tête tant qu'il me restera un souffle de vie.

— Oh! je suis bien persuadée de cela, cher Tim, — dit-elle en lui prodiguant de tendres caresses. — Et puis, quoique je ne sois qu'une femme, j'ai le courage et l'audace d'un homme, et l'on n'aura pas ma vie sans un combat désespéré.

— Il est possible qu'il entre dans les plans de ce coquin de nous garder prisonniers pendant quelques heures, quelques jours peut-être, — dit Meagles, — mais il faut essayer de déjouer ses projets. Maintenant, ma belle, — murmura Tim Meagles à l'oreille de sa belle compagne, — voyons s'il n'y aurait pas moyen d'effectuer notre évasion. L'aventure serait plaisante, n'est-ce pas?

— Délicieuse, Tim! — répondit l'amazone, dont cette idée faisait battre le cœur contre la poitrine de son amant. — Mais comment allons-nous nous y prendre? Il fait noir comme dans un four, et nous n'apercevons pas une lueur dans la chambre.

— Il y a une fenêtre quelque part dans cette direction, — dit Meagles en s'avançant avec précaution. — J'en ai vu assez pendant que Meg tenait la lumière pour avoir pris connaissance de la configuration générale de la chambre. Voici la fenêtre.

Il écarta le rideau qui couvrait la petite croisée, et l'obscurité diminua suffisamment pour qu'il leur fût permis d'apercevoir la silhouette de leurs corps sans cependant pouvoir distinguer aucun trait de leur visage.

— Maintenant, tâchons de trouver un siége et vous vous assoirez sur mes genoux pendant que nous tiendrons notre conseil de guerre, — dit Meagles. — Là, nous y voici; maintenant un baiser et commençons la discussion. Bien, — dit-il, — lorsque l'amazone eut imprimé un baiser sur sa joue. — En

premier lieu, tâchons de nous rendre compte de la situation de la chambre dans laquelle nous sommes enfermés.

— Cette fenêtre doit donner sur le derrière de la maison, — dit Lætitia, qui était assise sur les genoux de Tim, un bras passé autour de son cou. — Pour cela, j'en suis sûre, d'après la direction de l'escalier que nous avons monté et le côté par lequel nous avons tourné.

— Oui, vous devez avoir raison, — dit Tim après un moment de réflexion. — Le second point à examiner est de savoir à quel étage nous sommes. La maison n'est pas haute, nous le savons, d'après l'examen que nous en avons pu faire de l'extérieur. Nous avons monté deux rampes d'escalier, et le grenier dans lequel nous sommes entrés devait se trouver au deuxième étage. Nous avons redescendu un escalier pour arriver à cette chambre qui doit par conséquent se trouver au premier. Maintenant que ce point est éclairci, voyons comment nous pouvons nous évader par la fenêtre, et si d'abord elle n'est pas garnie de barreaux.

Meagles se leva et ouvrit la fenêtre avec précaution. Il n'y avait pas de barreaux de fer qui pussent faire obstacle à la sortie de ce côté, mais lorsque Meagles se pencha, l'obscurité qui régnait dans la cour ne lui permit pas de se rendre compte de la distance qui séparait la fenêtre du sol. Qu'il y eût là une cour ou un enclos quelconque, il n'y avait pas à

en douter, car en regardant en l'air, on voyait le petit carré formé par les quatre murailles réunies des bâtiments qui en déterminaient les limites.

Mais il ne s'ensuivait pas forcément que le niveau de la cour fût le même que celui de la rue. Il pouvait y avoir un étage de cuisines en contre-bas au-dessous du premier, et dans ce cas le sol pouvait être plus bas d'une douzaine de pieds et plus que sur la rue. Il fallait donc se procurer une corde d'une longueur calculée dans cette prévision.

Après avoir discuté toutes les chances pour et contre, Tim Meagles et l'amazone se décidèrent à tenter l'aventure. Une fois dans la cour, ils étaient résolus à se faire des armes avec ce qui pourrait leur tomber sous la main pour se frayer un passage malgré les obstacles qu'ils pourraient rencontrer. Il se pouvait aussi qu'il y eût une sortie sur le derrière de la maison : dans ce cas ils ne seraient pas obligés de se frayer un passage de vive force hors de la maison. A tout événement, ils étaient décidés à tenter l'aventure, et s'ils échouaient, tout ce qu'ils risquaient, c'est de se retrouver de nouveau prisonniers.

— Maintenant, ma belle alliée, voyons si le lit ne nous fournira pas les moyens d'arriver à notre but, car dans ce cas tout notre beau projet s'évanouit dans les airs.

Après qu'ils se furent dirigés dans l'obscurité jusqu'à l'alcôve, ils eurent la satisfaction de s'assurer qu'elle contenait un lit garni de draps, de couvertures,

et d'un couvre-pied, et ils se mirent à l'œuvre. Meagles avait un couteau sur lui, et les articles de literie que nous venons d'énumérer furent vite coupés en bandes, qui furent entrelacées et rattachées les unes au bout des autres par des nœuds solides. Puis calculant la plus grande hauteur qu'il pouvait y avoir de la fenêtre au sol de la cour, ils trouvèrent que la corde qu'ils venaient ainsi de fabriquer devait être suffisamment longue. Mais, pour plus de sûreté, ils coupèrent encore le tapis par bandes, qu'ils nattèrent et ajoutèrent comme supplément à leur corde.

Cette tâche importante de leur entreprise une fois accomplie, Tim Meagles et l'amazone traînèrent le lit jusque devant la fenêtre pour se procurer un point d'appui solide pour y attacher la corde.

— Maintenant, Lætitia, ma chère, je vais descendre le premier, — dit Meagles, — afin de maintenir la corde lorsque vous effectuerez votre descente.

— Non, je suis plus légère que vous, — répondit la chasseresse avec résolution, — et je descendrai la première.

— Mais, c'est justement parce que vous êtes plus légère que moi que les oscillations de la corde seront beaucoup plus dangereuses. En un mot, j'insiste pour descendre le premier ou je renonce à l'entreprise à l'instant.

— Alors que votre volonté soit faite, mon sage

ami, — dit l'amazone. — Mais d'abord donnez-moi un baiser, puis en route.

Meagles embrassa son héroïque compagne; puis, se dégageant de ses bras, car pendant un instant elle s'était attachée à lui comme si elle avait le pressentiment que quelque effroyable accident fût sur le point d'arriver, l'intrépide Tim enjamba la fenêtre.

Toute courageuse qu'elle était, Lætitia frissonna et sentit son cœur défaillir lorsqu'elle vit son amant suspendu à la corde en dehors de la fenêtre. Mais quelques mots rassurants qu'il lui adressa à voix basse, calmèrent les appréhensions qui avaient glacé son cœur, et elle se sentit renaître à l'espérance.

Elle regarda par la fenêtre; mais lorsque Meagles eut descendu de quelques pieds, il disparut à sa vue dans l'obscurité, et l'Amazone, la poitrine oppressée, écouta pour s'assurer qu'il exécutait sa périlleuse descente en sûreté. De temps en temps elle portait la main à la corde pour vérifier si elle conservait la raideur de tension que lui imprimait le poids du corps de Meagles, et de cette manière deux minutes d'une longueur mortelle s'écoulèrent.

Mais à l'expiration de ce temps, la corde redevint lâche dans sa main, et immédiatement après une secousse lui fut imprimée d'en bas. Le mouvement d'ondulation produit par cette secousse se continua jusqu'à l'extrémité fixée au pied du lit, et Lætitia apprit ainsi que Meagles était arrivé en bas sain et

sauf et que le chemin était libre. Alors, délivrée de l'émotion qui l'avait tenue jusqu'alors en suspens, car elle n'éprouvait aucune crainte pour son propre compte, la courageuse femme se confia à la corde grossière qui devait aider sa descente.

Meagles la maintenait fortement d'en bas, en ayant soin de la tenir à une distance convenable de la muraille, et la tâche que l'aventureuse amazone avait à accomplir se trouvait de beaucoup facilitée.

Alors, en tenant d'une main vigoureuse la corde improvisée et en s'aidant de ses genoux, elle commença à descendre graduellement, chaque nœud de la corde modérant la rapidité de sa descente, jusqu'à ce qu'elle arrivât saine et sauve à terre, où elle fut reçue dans les bras de Meagles.

Bien leur avait pris de ne pas ménager la longueur de leur corde, car le sol de la cour était beaucoup plus bas que celui de la rue.

Il n'y avait plus maintenant un moment à perdre. Les éclats de la joie bruyante des habitués de la taverne arrivaient jusqu'à leurs oreilles et les avertissaient qu'ils auraient encore une lutte terrible à soutenir, s'ils ne trouvaient pas d'issue par le derrière de la maison. Une courte investigation leur suffit pour se convaincre qu'il n'en existait aucune, et qu'il ne leur restait pas d'autre alternative que d'en revenir à leur première résolution de se frayer de vive force un passage jusqu'à la rue.

La fenêtre basse d'une cuisine donnait sur la cour

et comme il n'en sortait aucune lumière, ils conclurent qu'elle était inoccupée pour le moment. Ils pénétrèrent facilement par cette voie, et leur supposition que cette chambre devait être une cuisine s'étant trouvée exacte, la cheminée leur fournit des armes. Tim Meagles, armé d'une formidable pelle à feu, ouvrit la marche en gravissant un escalier sombre et étroit, suivi par l'amazone qui brandissait un grossier tisonnier.

Lentement et sans bruit ils avancèrent jusqu'au moment ou ils se trouvèrent arrêtés par une porte au sommet de l'escalier, et les cris, les éclats de rire qu'ils entendirent tout près d'eux ne leur laissèrent aucun doute que cette porte donnait directement dans la salle de la taverne.

— Aussitôt que j'aurai ouvert, — dit Tim Meagles d'une voix si basse que c'était à peine s'il pouvait être entendu, — vous vous élancerez dans la salle dans la direction de la porte de la rue. N'essayez pas de regarder derrière vous; ne vous occupez pas de moi, les moments seront précieux. Nous n'avons pas poussé l'aventure jusque-là pour la faire échouer par une folie de notre port.

— Je suis prête, — dit l'amazone en serrant vigoureusement la tige de fer dont elle était armée.

La porte s'ouvrit et elle s'élança dans la salle. Meagles se tenait immédiatement après elle, et leur soudaine apparition, armés comme ils l'étaient, fit

aussitôt bondir de leurs siéges tous les hôtes de la taverne qui, en un instant, les entourèrent.

— Laissez-nous passer, bonnes gens! — s'écria Meagles en brandissant son arme terrible au-dessus de sa tête et en affrontant d'un œil intrépide les regards de toute cette bande de scélérats.

— Arrêtez-les, — hurla le Gros Meg qui s'élança de son comptoir.

Et après s'être frayé un passage à travers la foule avec une merveilleuse vivacité, il saisit vigoureusement Lœtitia au collet.

Sans un moment d'hésitation, l'héroïque amazone lui déchargea sur la tête un coup de son tisonnier qui l'étendit sans connaissance à ses pieds.

— Bien touché! — s'écrièrent une douzaine de voix.

— Elle a du courage! — s'écrièrent d'autres voix.

— Elle nous a régalés avec la générosité d'une Princesse, — cria une autre voix.

— Et je vous régalerai encore, mes bonnes gens, si vous nous aidez à sortir des griffes de ce scélérat, — dit Lætitia en montrant du doigt le Gros Meg étendu à ses pieds.

Au même instant elle ouvrit sa bourse et distribua l'or qu'elle contenait entre les mains de ceux qui l'entouraient.

Tous se ruèrent sur l'argent, et Meagles, profitant de cette diversion, prit Lætitia par la main et l'en-

traîna hors de cet antre. Pas un doigt ne se leva pour leur barrer le passage, et ils arrivèrent sains et saufs dans la rue. Lorsqu'ils s'arrêtèrent un moment à l'extrémité d'Horslydown, ils entendirent les cris enthousiastes de l'aimable assemblée qui n'avait pas fait un pas à leur poursuite.

Après avoir jeté leurs armes de côté et échangé à la hâte quelques paroles de félicitations sur l'heureuse issue de leur aventure, ils s'élancèrent dans le dédale de rues qui séparent Horslydown du pont de Londres.

Au bout d'une demi-heure ils étaient dans la rue principale du quartier de Southwark, où ils prirent une voiture qui les descendit devant la demeure de Meagles, au moment où les horloges du voisinage sonnèrent une heure. Un feu vif brillait dans la grille. Un bon souper, composé de viande froides, était servi sur la table, et les deux amis s'empressèrent de s'indemniser des fatigues et des ennuis qu'ils avaient eu à souffrir pendant les cinq ou six dernières heures.

CHAPITRE XII

LE RETOUR DE CAROTTE AU BATON DU PAUVRE

Lorsque Lady Lætitia Lade vida le contenu de sa bourse entre les mains des joyeux compagnons assemblés à la taverne du *Bâton du Pauvre*, il y eut un tel empressement à se jeter sur l'or et l'argent qui s'en échappa, que nul ne songea à porter secours au Gros Meg étendu sans connaissance sur le plancher, par le coup bien dirigé que l'amazone lui avait porté. Tous, hommes et femmes, n'étaient occupés qu'à ramasser les pièces qui étaient tombées à terre, tout en poussant des vociférations enthousiastes en l'honneur de la générosité de la belle chasseresse.

A la fin, une vieille, qui pour sa part était parvenue à mettre en sûreté une guinée de cette bonne aubaine, prit compassion du gros hôtelier; et le garçon, après avoir aussi profité de la curée, vint tranquillement lui prêter assistance. On cingla de l'eau au

visage du Gros Meg, on lui fit avaler du brandy, et au bout de fort peu de temps il rouvrit les yeux.

Néanmoins il fut long à reprendre complétement connaissance, car le châtiment qu'il avait reçu était sévère, et lorsqu'il parvint enfin à revenir tout à fait à lui, il s'emporta en grossières imprécations contre toute la compagnie pour avoir laissé Meagles et l'amazone accomplir leur évasion. Ce reproche excita les rires, les plaisanteries, et les grossiers quolibets de ceux auxquels il s'adressait. Mais sa colère fut quelque peu apaisée lorsqu'il apprit que l'amazone avait fait pleuvoir l'or et l'argent à profusion sur la foule; car l'astucieux hôtelier savait très-bien que la plus grande partie de cet argent lui reviendrait entre les mains, avant le lever du soleil.

Un grand verre de grog chaud, dans lequel l'élément spiritueux était en quantité prépondérante, rendit au Gros Meg un peu de sa bonne humeur habituelle, mais cependant il continuait à ressentir une vive douleur à la tête. Curieux de découvrir comment ses prisonniers avaient accompli leur évasion, il monta à la chambre dans laquelle il les avait emprisonnés, et le lit tiré près de la fenêtre, l'absence des draps, des couvertures, du couvre-pied, du tapis, lui-même, l'eurent bientôt amené à la découverte de la corde et de tous les détails des hardis moyens employés par Tim Meagles et Lady Lætitia pour effectuer leur évasion.

En dépit de ses instincts pervers et de la fureur qu'il éprouvait de leur fuite dans de semblables circonstances, il ne put s'empêcher d'admirer le courage déployé par les fugitifs.

En revenant à son comptoir, il raconta tout ce qu'il avait vu à la compagnie assemblée chez lui, qui en savait assez déjà pour qu'il fût nécessaire de lui cacher les plus curieux épisodes de cette merveilleuse aventure, et l'auditoire fut bientôt si absorbé par l'intérêt qu'il prenait aux détails qui lui étaient donnés, que personne ne songea à s'enquérir des motifs qui avaient engagé le Gros Meg à emprisonner Meagles et sa belle compagne.

C'est au milieu d'un tonnerre d'applaudissements que l'on proposa de boire et qu'on but à la santé de ce couple audacieux, et l'orgie se continua d'une façon tout à fait en rapport avec l'ignoble lieu où l'on se trouvait, et la horde de vagabonds, de voleurs, et de prostituées qui composaient l'assemblée.

Existe-t-il encore maintenant, à Londres, de pareilles maisons et de pareilles gens? C'est une question que beaucoup de nos lecteurs doivent s'adresser. A cette question on peut hardiment répondre par l'affirmative. Oui, tout cela existe encore. Et de qui est-ce la faute? Est-ce celle du Gouvernement ou celle du Parlement?

C'est la faute du Parlement si la mauvaise herbe du vice et de la démoralisation croît et se développe avec une aussi luxuriante fertilité. Qu'est-ce que les

Lords et les Baronnets connaissent des classes pauvres? Quelle notion peuvent-ils avoir de la source et des causes de la terrible dépravation qui existe et de ses terribles ramifications parmi ceux qui composent ce qu'ils appellent les basses classes? Ils font de grands discours sur l'immoralité des masses, et ils reprochent aux victimes du vice la vie infâme qu'elles mènent — mais ils ne font rien — absolument rien pour y trouver un remède. Il est monstrueux et absurde de prendre un membre de l'aristocratie pour en faire un ministre. Naturellement il travaille dans l'intérêt de l'ordre auquel il appartient, et il néglige complétement les intérêts du pauvre. Voilà pourquoi la classe pauvre est toujours sacrifiée à une oligarchie riche, despotique, et fastueuse.

Qu'on prenne un ministre dans le peuple, un homme sachant ce qu'est le peuple, un homme initié par lui-même à toutes les misères de la classe pauvre et qui connaisse la source et les causes de cette démoralisation qui remplit les cabarets et fournit tant de victimes à l'échafaud, aux colonies pénitentiaires, et aux prisons, et tant de prostituées à nos rues. Un tel homme saura comment il est possible de lutter contre le mal. Il sait ce que c'est que la misère, et la misère seule est l'origine de tous les forfaits horribles qui se produisent à la honte d'une contrée qu'on appelle faussement la *libre Angleterre* qui se glorifie de sa civilisation.

Et quelles sont les causes de cette pauvreté, de

cette misère, qui rend la vie intolérable à tant de millions d'êtres dans un pays possédant naturellement — dans les ressources de son sol et dans l'esprit d'entreprise de ses enfants — les éléments de la plus grande prospérité? Il faut les chercher dans ce fait que tout le sol et toutes les richesses du pays sont entre les mains d'un très-petit nombre; dans cette horrible anomalie que là où l'un a tout à profusion, des millions, d'autres meurent de faim; que là où l'un compte son argent par centaines de livres, les autres comptent le leur par sous! Il faut les chercher dans les lois iniques sur le droit d'aînesse et les substitutions; dans l'absence de tout statut destiné à régler l'accumulation du capital; dans le terrible monopole que constitue le capital ainsi accumulé, et enfin dans l'effroyable tyrannie qu'il engendre. Voilà les sources de l'effrayant paupérisme qui pèse sur la Grande-Bretagne.

Oh! quelle est déplorable, navrante, et triste à contempler, la misère qui existe parmi les millions d'êtres qui composent la classe industrieuse des travailleurs de nos trois royaumes! *Mort d'inanition!* est un verdict communément rendu par les jurés assemblés sous la présidence des coroners de ce pays. Pourras-tu croire cela, glorieux peuple de France? Le croiras-tu, peuple industrieux des États-Unis?

Nos faiseurs de beaux sentiments, avec leur hypocrisie de tendresse, lèvent les yeux avec des gestes

d'horreur lorsqu'ils parlent de l'esclavage des nègres dans le pays de Washington. Mais ils oublient — non ils n'oublient pas — mais ils ferment les yeux sur cette vérité, que les esclaves noirs des États-Unis jouissent d'un sort plus enviable que celui qui est réservé à des milliers d'Anglais des deux sexes qui meurent de faim, dévorés par la plaie du paupérisme; qu'on vienne parler de tyrannie et d'oppression! Mais y a-t-il une plus grande tyrannie que celle que l'Angleterre exerce sur le pauvre? Infâmes hypocrites qui vous réunissez dans Exeter Hall, n'ayez pas l'audace de dire un mot contre le peuple des États-Unis. L'esclavage est une tache sur leur civilisation, cela est vrai, mais elle est bien pâle quand on la compare à l'horrible souillure que les misères de nos pauvres impriment au nom de l'Angleterre.

Pour reprendre le fil de notre récit, l'orgie se prolongea longtemps à la taverne du *Bâton du Pauvre.* D'immondes plaisanteries provoquèrent des explosions de rires, des chants obscènes furent couverts d'applaudissements. Quelques querelles, suivies de coups, apportèrent quelque variété aux plaisirs de cette nuit de débauche; et à la fin, quelques femmes à demi nues se livrèrent, sous l'influence des spiritueux, aux danses les plus folles. La joie alla jusqu'au délire, et les liqueurs coulèrent avec une telle abondance, que les prévisions du Gros Meg se trouvèrent pleinement justifiées : l'argent de Læti-

tia, jusqu'au dernier sou, était revenu entre ses mains avant le point du jour.

Enfin entre quatre et cinq heures du matin, quelques-uns de ces vagabonds, hommes et femmes, commencèrent à regagner leurs antres en chancelant; — d'autres, complétement hors d'état de se conduire, furent emmenés par ceux qui avaient encore conservé une lueur de raison ; — et, petit à petit, la salle se vida. Pendant quelque temps les cris et les chants vinrent troubler le silence des rues environnantes, et les voisins, éveillés par le bruit, comprirent, à n'en pouvoir douter, que c'était la société du *Bâton du Pauvre* qui se séparait.

Ainsi, pendant que les privilégiés du West-End se livraient au sommeil ou à leurs affaires, dans des appartements comfortables ; que les débauchés de la haute classe s'abandonnaient en toute sécurité à la satisfaction de leurs vices ; les misérables habitants des bas quartiers retournaient à leurs haillons immondes, dans les antres qu'ils appelaient leurs demeures.

Le garçon en savates de la taverne du *Baton du Pauvre* avait fermé les portes et éteint les lumières dans la salle publique, puis il s'était retiré dans la cuisine où il se dressait un lit. Mais le Gros Meg s'était installé dans le petit parloir, derrière le comptoir, où il continuait à fumer sa pipe et à boire son grog d'un air pensif, et il prolongeait sa veille pour le cas où sa fille ne serait pas arrivée pour ouvrir la porte et recevoir les consommateurs du matin.

Dans les occasions ordinaires, cet homme pouvait absorber des quantités énormes de liqueurs sans en ressentir les effets enivrants, mais ce jour-là il s'en fallait de bien peu qu'il ne fût arrivé à un état complet d'ivresse. Non-seulement il avait de beaucoup excédé sa ration habituelle, qui était considérable, mais les émotions de la soirée et de la nuit, sans oublier le violent coup qu'il avait reçu à la tête de la main de Lætitia, avaient considérablement aidé à l'effet des spiritueux.

Néanmoins, il continuait à boire et à fumer. Sa figure était devenue rouge comme du feu, ses yeux disparaissaient sous les chairs boursouflées et livides qui les entouraient, et les veines de son front étaient gonflées à se rompre.

Il était environ six heures, par une froide et humide matinée d'hiver, quand un coup impérieux, frappé à la porte, vint l'arracher à son orgie solitaire, et il s'élança en trébuchant hors du parloir pour aller répondre à cet appel. Comme il l'avait soupçonné, c'était Carotte. En entrant elle se dirigea, sans dire un mot, vers le comptoir, où elle s'administra un grand verre d'eau-de-vie, puis, tombant comme épuisée sur un siége du parloir, pendant que son père reprenait sa place, elle rabattit son capuchon et laissa voir sa figure de fouine empreinte d'une expression de férocité plus grande que celle qui distingue la face du tigre.

— Eh bien! Poll, qu'y a-t-il? — demanda Meg en

cherchant à surmonter les effets de son ivresse, — tu sembles toute hors de toi. Mais dis-moi ce que tu as fait?

— Rien. Rien du tout! — répondit Carotte du ton de quelqu'un qui cherche sur qui passer sa mauvaise humeur. — J'ai échoué complétement, et, qui plus est, Magsman sait tout.

— Alors, il faut que tu aies été lè trouver et tout lui dire, gueuse! — s'écria Meg en fureur.

— Tu en as bien menti, mon père! — s'écria Poll de sa voix la plus aigre et la plus criarde.

— Mais il n'est pas étonnant que tu me dises des injures, tu es ivre-mort.

— Eh bien! oui, c'est possible, — dit Meg en riant d'un air malin, car il se trouvait dans cet état où l'allégation qu'il pouvait être ivre lui semblait la meilleure des plaisanteries. — Mais, allons, ne nous disputons pas, Poll, — ajouta-t-il plus sérieusement. — Dis-moi tout ce qui est arrivé; et d'abord, dis-moi si Magsman est bien furieux de cette affaire.

— Il ne paraît pas s'en inquiéter beaucoup; mais il a insisté pour que tu mettes immédiatement Meagles et Lady Lade en liberté, — dit Carotte; — car ce sont de braves gens, et il sait parfaitement bien qu'ils ne s'inquiéteront nullement de nous, ni de nos affaires.

— Par tous les diables! ils sont bien partis tous seuls, — dit le Gros Meg.

— Partis!... Quoi!... échappés?... — s'écria sa fille avec un profond étonnement.

— Oui, sauvés... partis.... — répondit Meg.

Et il se mit à conter à sa fille tous les détails de leur évasion, sans oublier le châtiment qui lui avait été infligé par Lætitia.

— Oh! c'est une femme courageuse!.. une splendide créature, — s'écria Carotte, qui était de si mauvaise humeur contre son père qu'elle se réjouissait de sa mésaventure.

— Mais dis-moi donc comment s'est passée l'affaire dont tu étais chargée? — demanda encore le Gros Meg. — Comment se fait-il que tu aies échoué, et comment Magsman a-t-il pu être instruit?

— Je vais tout te dire en quelques mots, et après j'irai me mettre au lit, car je suis horriblement fatiguée, malade; et furieuse!

— Et pourquoi diable es-tu furieuse? — demanda Meg brutalement.

— Parce que tu as horriblement mal mené toute cette affaire, — répondit Poll. — Mais je vais te dire ce qui est arrivé: le Grand Lord m'a débarquée sur la Place des Exécutions, et je lui ai dit d'attacher le bateau et de chercher un endroit dans les environs pour s'amuser, mais d'avoir soin de revenir d'heure en heure voir si je n'étais pas revenue l'attendre au bateau. Je me rendis alors aux *Armes de la Marine*, et je jouai mon rôle d'héroïne de tragédie dans la

perfection, — reprit la jeune femme, que le souvenir de l'habileté qu'elle avait déployée dans le rôle qui lui avait été confié rendait de meilleur humeur. — Je m'informai, au milieu d'un torrent de larmes, de l'état de mon bien-aimé mari, en ayant bien soin de m'assurer qu'il n'avait pas encore recouvré la parole avant de me faire conduire à sa chambre. Et, lorsque j'y montai, je trouvai, à mon grand déplaisir, que l'officieuse maîtresse de la maison avait eu le soin de faire venir une garde pour le veiller. Je me jetai sur lui, et je l'embrassai. C'est un très-beau jeune homme, et je ne m'étonne nullement de l'amour de Madame Stamford. Il avait toute sa connaissance, mais il était encore incapable de faire un mouvement ou de parler. Néanmoins, je vis bien qu'il était tout étonné de mes caresses, bien qu'à ma grande satisfaction, il ne sût en aucune façon qui j'étais. A la fin il ferma les yeux comme pour rassembler ses idées et se demander qui je pouvais être ; et je profitai de l'occasion pour dire à la garde qu'il avait le cerveau dérangé et qu'il ne me reconnaissait pas ; mais je fus frappée de l'idée que cette femme me regardait avec soupçon, et qu'il lui semblait qu'il y avait quelque chose de louche, sans que peut-être elle pût se l'expliquer. Ramsey s'endormit, et nous veillâmes à ses côtés. Plusieurs fois je suggérai différentes choses à faire, dans l'espérance de forcer la vieille femme à quitter la chambre, ne fût-ce que pour une minute ; mais elle s'entêta à

rester inébranlable à son poste. Je l'aurais étranglée volontiers, — dit Poll; — mais j'étais forcée de me montrer polie avec elle, et cela augmentait encore ma mauvaise humeur.

— C'était diablement enrageant! — dit le Gros Meg. — Mais continue.

— Plusieurs heures se passèrent ainsi, — reprit Poll, — et enfin Ramsey s'éveilla, murmura quelques mots inarticulés, et commença à me regarder avec fixité. J'étais forcée de le caresser; mais il me repoussait avec aversion, car il avait repris assez de force pour imprimer de faibles mouvements à ses mains. Je murmurai à l'oreille de la vieille garde-malade que sa tête était toujours égarée, et elle sourit d'un air incrédule, à ce qu'il me sembla. Une potion avait été envoyée par le docteur, et j'étais résolue à tenter un effort pour arriver à nos fins. En conséquence, je m'approchai de la cheminée en tournant le dos à la garde de manière qu'elle ne pût voir ce que je faisais, et je mêlai à la hâte quelques gouttes de poison à la médecine. Puis, m'avançant vers le lit, je dis à la garde de soutenir le malade dans ses bras pendant que je lui administrerais la potion. Elle m'obéit à l'instant, et je commençai à croire que mes craintes d'être soupçonnée étaient sans fondement. Mais jamais, jamais je n'oublierai le changement qui s'opéra dans la physionomie de Ramsey, ainsi soulevé et maintenu sur son séant par la vieille femme. D'abord il me regarda pendant un instant

avec une attentive fixité, puis ses traits exprimèrent une horreur qui en l'espace d'une seconde lui décomposa le visage, et tout à coup, avec la rapidité de l'éclair, il me reconnut!

— Quoi! t'aurait-il nommée? — demanda le père de la jeune fille.

— Non. Mais je le vis à ses manières, à l'expression de son visage, — répondit Poll. — Il était aussi facile de lire ce qui se passait dans son esprit que dans un livre; et alors sa conduite montra bien qu'il m'avait reconnue malgré mon déguisement, car, au moment où j'approchais le verre de ses lèvres, il trouva l'énergie nécessaire pour me l'arracher des mains et de s'écrier : « Non!... non!... » La garde le laissa retomber sur l'oreiller, et il se couvrit le visage de ses mains en poussant un gémissement douloureux. « Sa tête est toujours perdue, » dis-je à la vieille femme, et je jetai la médecine dans le feu. « Pourquoi avez-vous jeté cette potion? » dit la vieille, et fixant sur moi un regard qui semblait vouloir percer jusqu'au fond de mon âme : « Je la lui aurais fait prendre. » Tu sais que je ne manque pas de présence d'esprit; mais je suis obligée d'avouer que je me sentis si troublée, qu'après avoir inventé une excuse, je ne sais laquelle, je quittai la chambre sans me retourner, tant j'étais convaincue de trouver les yeux pénétrants de la vieille femme fixés sur les miens.

— Je suis sûr que c'était une pure imagination de

ta part, Poll, — dit le Gros Meg. — Les vieilles ont souvent leurs manies...

— C'est bien possible, — dit la joune fille, — mais je ne m'arrêtai pas à faire de réflexions pour le moment. Pour te dire la vérité, j'étais trop heureuse de m'échapper, car je commençais à craindre que la vieille femme ne donnât l'alarme dans la maison, et d'être retenue par l'hôtelier jusqu'à l'arrivée d'un constable. Je quittai donc la chambre, ainsi que je te l'ai dit. Cela se passait il y a environ une heure, et comme la taverne des *Armes de la Marine* est fréquentée par les ouvriers et les portefaix employés aux Docks, qui viennent prendre leur repas du matin, le garçon ouvrait déjà les volets. Il y avait de la lumière au comptoir, et au moment où je mettais le pied dehors, devine qui entrait pour prendre sa goutte du matin?.... Joe Warren!

— Il était debout de bien bonne heure, en tout cas, — dit Meg. — Et, comme de raison, il t'a reconnue.

— Bien sûr, et à l'instant, — répondit Carotte, — il m'a si souvent vue déguisée de la sorte! et avant que j'eusse pu lui faire signe de ne pas me parler, il m'a demandé où diable j'allais, et il m'a invitée à boire une goutte avec lui. Alors le garçon m'a demandé des nouvelles du gentleman recueilli dans la maison, et il s'est mis à bavarder avec une telle abondance de paroles, que Joe Warren en entendit assez pour qu'il me fût impossible de lui déguiser la vérité. Il

sortit avec moi, et je pensai que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de lui expliquer toute l'affaire, comme si, ni toi, ni moi, nous n'avions jamais eu l'intention de la tenir secrète. Il me dit qu'il se souciait fort peu de l'affaire de Ramsey, mais il me dit et me chargea de te dire de ne pas oublier de lui remettre sa part des cinq cents guinées, attendu que dans tout ce qui se rapportait aux banquiers d'Aylesbury, il avait droit au partage. Je lui répondis que tu avais déja mis sa part en réserve, et de cette façon les choses étaient assez bien arrangées de ce côté. Il m'ordonna ensuite de faire mettre Tim Meagles et Lady Lade en liberté aussitôt que je serais rentrée, et il me dit que tu n'avais pas à t'inquiéter de Ramsey, qu'il se chargeait de veiller sur lui. Il me dit aussi qu'il avait l'intention de faire aujourd'hui une visite dans Pall Mall, et que, selon toutes les probabilités, nous ne le verrions pas avant demain soir. Alors nous nous séparâmes et je trouvai le Grand Lord qui m'attendait à la Place des Exécutions.

— Bien. Et pourquoi prétendais-tu que tu étais furieuse de toute cette affaire? — demanda le Gros Meg. — Dans mon opinion les choses se sont passées on ne peut mieux, puisque Magsman n'est pas fâché et qu'il se charge de faire tenir Ramsey tranquille.

— Je suis dégoûtée, — répondit Poll d'un ton aigre et maussade, — parce que tu as tout gâté; tu ne devais jamais jouer un mauvais tour à Meagles et

à Lady Lade; l'un est un fort bon diable, et l'autre une charmante femme, et qui pouvaient être de bons amis pour nous.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit tout cela avant? — se récria le Gros Meg.

— Parce que, après que tu les avais enfermés, il était trop tard. Néanmoins, — ajouta-t-elle d'un ton plus radouci, car elle s'aperçut que son père n'était pas d'humeur à se laisser malmener, — ce qui est fait est fait. Mais je suis surtout ennuyée d'avoir perdu tant d'heures pour cette sotte affaire des *Armes de la Marine*, fatiguée comme je l'étais déjà; et puis cette vieille garde-malade m'a mise hors de moi.

— C'est bien! Va dormir pour chasser ta mauvaise humeur, Poll, — lui dit son père. — Je ne serai pas fâché non plus d'aller me coucher.

Le père et la fille se retirèrent alors dans leurs chambres, et pendant les trois heures qui suivirent, un profond silence régna dans la maison du *Bâton du Pauvre*, jusqu'au moment où le garçon se leva, vers neuf heures, pour ouvrir la taverne; c'était un Dimanche matin, et il avait dormi un peu plus tard que de coutume.

CHAPITRE XIII

MADAME BRACE ET SES VISITEURS

C'était le Dimanche soir, et Madame Brace était assise dans son élégant parloir. Quelques-unes des jeunes femmes attachées à son établissement étaient sorties pour passer la journée chez leurs parents ou chez leurs amis; d'autres avaient obtenu la permission « d'aller à l'église, » c'est-à-dire de se rendre à quelque rendez-vous, et quelques autres étaient restées dans leurs chambres, où elles passaient la soirée à causer ou à lire des romans.

Comme de raison, Madame Brace avait assisté le matin au service divin dans l'église de Saint James, et personne n'avait prêté une plus religieuse attention au sermon du Révérend Docteur Twaddler. A la sortie du temple, après la fin de la cérémonie, elle avait dit à deux ou trois dames de ses amies qu'elle avait rencontrées : « Quel beau sermon ! » Et, après avoir ainsi soutenu la réputation qu'elle s'était faite

d'être une femme possédant un sincère sentiment de religion, elle rentra chez elle en riant sous cape de la facilité avec laquelle on se fait un renom de piété dans ce pays de mensonge et d'hypocrisie.

Vers six heures, dans la soirée de ce même Dimanche, nous trouvons la belle marchande de modes assise devant un bon feu, dans son élégant parloir, et occupée à lire un numéro de la *Revue de la ville et de la campagne*, publication qui donnait les chroniques scandaleuses de l'époque, et qui, écrite dans un style à faire rougir même les habitantes d'un mauvais lieu, avait de nombreux abonnés dans la classe aristocratique.

Madame Brace portait une toilette élégante qui lui allait à ravir; et, quoique dans sa quarantième année, jamais peut-être elle n'avait paru plus belle. Ses cheveux, comme l'avait dit une fois Florimel, étaient d'un noir lumineux, une légère teinte rosée était répandue sur ses joues, naturellement blanches et pleines, avec une habileté qui défiait l'œil le plus exercé. Son nez bien fait et légèrement aquilin donnait une grâce charmante à sa physionomie. Ses lèvres charnues, sans être épaisses, faisaient plaisir à voir, et lorsqu'elles s'entr'ouvraient elles laissaient apercevoir une double rangée de dents blanches et parfaites; et la blancheur de son cou se continuait avec une délicatesse toujours croissante jusqu'à ses épaules et sa poitrine laissées à découvert par le corsage décolleté de sa robe.

Il y avait autour de cette charmante femme une telle auréole de volupté tempérée par une exquise élégance de manières, un tel mélange de sensualité sauvée par la grâce la plus irrésistible, un tel éclat de charmes physiques joint à une telle puissance de fascination intelligente, qu'un jeune homme de seize ans, oubliant ses quarante ans, serait tombé à ses pieds pour implorer d'elle un sourire.

La pendule venait de sonner six heures, dont chaque coup avait retenti sur son timbre argenté, lorsque Henriette, la femme de chambre, parut et annonça M. Harley.

Madame Brace se leva à l'instant de son fauteuil et s'avança pour recevoir son visiteur avec les marques d'un profond respect : néanmoins il y avait dans son sourire quelque chose qui excluait toute idée de bassesse et de servilité.

— J'ai reçu le billet que Votre Altesse Royale...

— Silence! Ne suis-je pas toujours M. Harley, rien que M. Harley? — dit le Prince en interrompant Madame Brace, tout en pressant sa main dans les siennes. — Chaque fois que vous serez assez indiscrète pour me donner un autre nom que mon nom d'emprunt, je vous fermerai la bouche de cette manière.

Et, l'attirant contre sa poitrine, il imprima un baiser sur ses joues charnues et vermeilles.

— Si c'est là la punition que vous infligez, Monsieur Harley, — dit-elle avec un charmant sou-

rire, — on peut dire qu'elle n'est pas bien rigoureuse.

— Est-il possible, Fanny, que vous fassiez encore quelque cas de moi après tant d'années? — dit le Prince en la conduisant près d'un siége, et en s'asseyant à côté d'elle.

— Quand on vous a aimé une fois, Monsieur Harley, c'est pour toujours, — répondit Madame Brace.

— Et cependant vous savez que je suis toujours plongé jusqu'au cou dans de nouvelles intrigues, — répliqua Son Altesse Royale. — Mais nous sommes de vieux amis, n'est-ce pas, Fanny? des amis de quinze ou seize ans. Ce qui ne vous empêche pas d'être toujours d'une beauté aussi frappante que lorsque je vous vis pour la première fois. Un peu plus forte..... mais j'adore l'embonpoint chez une femme, — ajouta-t-il en promenant un regard satisfait sur la marchande de modes.

— Et si j'étais maigre, vous trouveriez un compliment pour l'élégante délicatesse de ma taille de sylphide, — dit Madame Brace en souriant. — Ah! Monsieur Harley, les Anglais peuvent être fiers de vous comme du gentilhomme le plus poli de toute l'Europe.

— Oh! Est-ce qu'on a jamais dit cela de moi? — demanda le Prince, dont la physionomie s'était éclairée par une expression de satisfaction qu'il était incapable de dissimuler.

— Très-certainement ! — répondit Madame Brace. — Les journaux, les revues, les poëtes, les romanciers : tout le monde est d'accord sur ce point.

— Mais ne savez-vous pas, Fanny, que la presse en Angleterre fait preuve envers la royauté de la plus vile et de la plus basse servilité?

— Oh ! un tel reproche dans votre bouche!.... — s'écria la marchande de modes avec une feinte indignation. — La presse ne fait que son devoir, elle ne fait que rendre hommage à la vérité, quand elle parle avec un noble orgueil de l'héritier présomptif du trône.

— Je considère la dernière phrase que vous venez de prononcer comme rentrant dans le genre d'offense pour lequel je vous ai menacée de vous punir d'une certaine manière, — s'écria le Prince.

Et une seconde fois il imprima ses lèvres sur les joues de la belle marchande de modes.

— Voilà encore une trahison envers la belle jeune fille que vous attendez ici, — dit Madame Brace.

— Selon les termes du billet que j'ai reçu d'elle ce matin, répondit son Altesse Royale, elle sera ici à sept heures; mais je vous ai écrit que je vous rendrais visite à six heures, parce que vous avez été si bonne pour moi dans ces derniers temps, que j'ai pensé vous devoir cette petite attention. J'ai voulu profiter de la liberté que vous laisse le Di-

manche pour avoir une heure de bonne causerie avec vous.

— C'est vraiment bien aimable de votre part, — dit Madame Brace avec un de ses plus doux sourires; — mais comment êtes-vous parvenu à établir des moyens de correspondance avec elle, sans que vos lettres passent par mes mains?

— On reçoit les lettres qui me sont adressées sous le nom de M. Harley à l'Hotel de Long, — répondit le Prince. — Octavie me croit un gentilhommé de province en passage à Londres, et dont la résidence habituelle est quelque part dans le comté de Kent. Si je ne lui avais pas dit l'endroit où je demeurais ou plutôt celui où j'étais censé demeurer, elle aurait pu s'en étonner. Aussi lui ai-je dit que j'étais descendu dans le fashionable hôtel de Bond Street.

— Je comprends, — dit Madame Brace, — vous ne l'avez pas revue depuis la soirée que vous avez passée ici avec elle?

— Non, mais vous m'avez dit tout ce qui était arrivé : comment son père était revenu et comment Lord Florimel l'avait reconduite chez elle. Elle-même m'a fait connaître ces circonstances dans sa lettre d'hier. Il paraît que la position de M. Clarendon a subi un remarquable changement, que son revenu s'est considérablement accru, et qu'il est sur le point de transporter sa résidence et celle de ses filles dans une belle maison de Cavendish Square. Il n'en sera que plus facile pour Octavie de sortir, car

les jeunes personnes qui ont les moyens d'aller visiter les magasins et qui ont des amis à voir, trouvent facilement des excuses pour s'absenter de chez elles pendant quelques heures. Et puis, vous m'avez assuré que sa sœur Pauline était elle-même engagée dans une intrigue.

— Non, ce n'est pas précisément une intrigue, — dit Madame Brace, — car elle a réduit son admirateur, Florimel, au rôle assez triste d'adorateur sentimental.

— Et il n'est pas encore sorti de cette fâcheuse condition? — demanda le Prince.

— Bien loin de là. Je l'ai vu hier, et il cherchait mille projets pour se faire régulièrement présenter à la famille Clarendon et faire autoriser ses visites en qualité de prétendant à la main de la jeune fille.

— C'est ce qui ne doit pas être, Fanny, — dit le Prince. — Si Lord Florimel devait devenir l'époux de Pauline, un sentiment d'honneur le pousserait à arracher Octavie à son intrigue, et cela ne me conviendrait en aucune façon. Est-ce que la manie sentimentale de Florimel vous semble incurable?

— Dans tous les cas la cure sera difficile, — répondit la marchande de modes. — Il a fait serment de renoncer à sa vie de débauches, comme il l'appelle. Il a juré de renoncer à toute intrigue. En un mot, il est résolu *à se rendre digne de l'aimable et vertueuse Pauline*. Ce sont ses propres expressions.

— C'est ridicule à l'extrême, — dit le Prince avec l'air d'un profond dégoût; car le royal libertin ne pouvait pas comprendre le pur et saint amour que Pauline avait éveillé dans le cœur de Lord Florimel. — Je ne suis pas en relation avec ce jeune gentilhomme, sans quoi j'entreprendrais peut-être de lui démontrer la folie dont il fait preuve en s'abandonnant à ces puériles émotions. Mais vous, ma chère Fanny, parlez-moi sincèrement, — s'écria-t-il tout à coup, — est-ce que les liens qui existent entre vous et Lord Florimel n'ont jamais dépassé ceux d'une pure amitié?

— Jamais! sur mon honneur, — répondit Madame Brace avec énergie.

— Alors c'est à vous de vous charger de la cure de ce jeune gentilhomme et de le soumettre, — répliqua le Prince. — Il est de la plus haute importance pour moi qu'Octavie ne puisse pas trouver un défenseur, un conseil, et peut-être un vengeur dans un beau-frère.

— Je ferai tout ce que vous m'avez recommandé, — dit Madame Brace.

Le Prince était sur le point de lui prodiguer ses plus vifs remercîments pour sa complaisance, lorsque la porte fut tout à coup ouverte par Henriette, qui se précipita dans la chambre avec un air effrayé.

— Que signifie cette manière de se présenter? — demanda Son Altesse Royale avec hauteur.

— Oh! Madame.... — s'écria la femme de chambre en adressant à sa maîtresse un regard qui semblait la supplier d'apaiser la colère du Prince, car naturellement elle savait fort bien qui était le prétendu M. Harley. — Oh! Madame, pardonnez-moi; mais il y a en bas un homme de mauvaise mine qui s'est présenté par l'entrée donnant sur Pall Mall...

— Un homme de mauvaise mine! — répéta Madame Brace en pâlissant sous son rouge d'une façon terrible.

— Oui, Madame, — dit la servante en s'empressant de répondre. — Il dit qu'il veut vous voir, qu'il a quelque chose à vous dire au sujet du vol de l'autre nuit. Mais, Dieu du ciel! il vient par ici..... j'entends ses pas qui s'approchent.

— Grand Dieu! mais c'est affreux! — s'écria la marchande en faisant appel à tout son courage pour se trouver à la hauteur de la circonstance. — Votre Altesse Royale!....

— Damnation! mais je puis être reconnu! — s'écria le Prince, qui bondit de son siége en entendant les pas s'approcher.

Et il se blottit derrière les rideaux de la fenêtre, qui descendaient depuis le plafond jusqu'au plancher.

Madame Brace aurait donné tout au monde pour que le Prince n'eût pas adopté ce parti; mais le mal était sans remède, et à peine les rideaux avaient-ils

repris leur immobilité, que Magsman paraissait sur le seuil de la porte.

Henriette passa en frissonnant à côté de l'horrible visiteur et referma la porte derrière lui, pendant que Madame Brace, la rage au cœur, retombait sur son siége.

C'était réellement avec raison que la femme de chambre l'avait représenté comme un homme de mauvaise mine, car, en dépit du saint jour du Dimanche, il n'avait pas donné le moindre soin à sa toilette : ses vêtements étaient grossiers, sales, et négligés comme d'habitude ; ses cheveux noirs et ses favoris en brosse étaient mal peignés et en désordre ; ses yeux brillaient de l'éclat sinistre qui leur était habituel sous ses épais sourcils. Il garda son chapeau sur sa tête en entrant, et il portait à la main un énorme gourdin avec lequel il eût été capable d'abattre un bœuf d'un seul coup.

Pendant un moment, Madame Brace resta comme anéantie en sa présence; mais tout à coup une idée la frappa, et, se levant de sa chaise, elle s'écria vivement : —

— Suivez-moi dans une autre chambre ; j'attends du monde qui peut entrer ici à chaque minute.

— Eh bien, alors, votre monde attendra que nous ayons terminé la petite affaire que nous avons à traiter ensemble et qui m'a amené ici ce soir, — répondit Magsman. — L'endroit me paraît confortable, — ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil sur

l'élégant parloir, — et je préfère rester ici... Puis il y a un excellent feu, et le temps est diablement froid, je vous l'assure.

Tout en parlant, Magsman prit le siége que le Prince venait de quitter quelques minutes avant, et Madame Brace reprit sa place en repoussant sa chaise le plus loin possible du misérable qui s'était assis auprès d'elle.

— Quoi! est-ce que vous croyez que j'amène la peste avec moi? — s'écria Magsman, offensé par son mouvement. — Mais peu importe! Je ne vous chercherai pas querelle pour des futilités; je puis bien avouer que je n'ai pas aussi bonne mine que lorsque...

— Pour l'amour du ciel, dites-moi ce que vous voulez! — s'écria Madame Brace avec une agitation fébrile.

— De l'argent! — dit le misérable avec rudesse.

— Je vous ai envoyé cinq cents guinées l'autre jour, comme je l'avais promis. — dit la malheureuse femme, — et il était convenu que vous ne me tourmenteriez plus.

— Ne vous inquiétez pas de ce qui était convenu, — dit Magsman. — La moitié de la somme était pour le Gros Meg, qui était venu avec moi; et comme je suis un enragé joueur, j'ai perdu toute ma part. Aussi j'ai pensé que je ferais bien de vous faire une visite ce soir, pour m'informer de votre chère santé et vous demander un nouveau subside.

— Combien demandez-vous? — demanda Madame Brace d'une voix défaillante, tandis que toute sa physionomie trahissait l'agitation que lui causait cet entretien, malgré tous les efforts qu'elle faisait pour cacher ses émotions.

— Une nouvelle somme de cinq cents guinées fera l'affaire..... du moins pour le moment, — répondit Magsman, du ton d'un homme qui sent qu'il a le pouvoir, sinon le droit, de dicter des ordres.

— Pour le moment! — s'écria Madame Brace en bondissant presque de son siége. — Faut-il donc alors que je m'attende à recevoir périodiquement vos visites? — ajouta-t-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre ferme, sinon assuré.

— Eh bien, nous verrons cela, ma chère, — dit Magsman; — vous ne serez pas sans doute assez cruelle pour refuser votre...

— Silence! — s'écria la pauvre femme; — l'argent vous sera envoyé demain, — ajouta-t-elle en changeant de ton et en baissant la voix. — Maintenant, vous allez avoir la bonté de me laisser...

— Comment! vous ne m'offrez pas même quelque chose pour me rincer la bouche? — s'écria l'affreux bandit. — Mais je vois ce que c'est : vous me considérez comme un homme commun, vulgaire, comme l'écume de la société. Depuis que vous êtes devenue une belle dame, que vous portez des robes de soie, que vous habitez une belle maison, et au

milieu de toutes les commodités de la vie...

— Au nom du ciel! terminons à l'instant cet entretien, — dit la marchande de modes en fixant un regard suppliant sur son terrible compagnon. — Vous pourrez revenir demain soir chercher votre argent, et nous causerons. Mais ce soir...

— Vous attendez de la compagnie, n'est-ce pas? — dit Magsman. — Eh bien! je dois avouer que je ne suis pas en costume tout à fait convenable, — ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil sur son horrible accoutrement, comme s'il avait encore quelque doute sur ce point. — Mais réellement vous ne me traitez pas bien, ma chère, après une si longue séparation... Il doit y avoir quinze ou seize ans...

— Oh! je vous en prie, partez... laissez-moi... je vous en supplie! — s'écria la marchande de modes d'une voix brisée par le désespoir, et en joignant ses mains blanches étendues vers lui.

— Par le diable! cela tourne tout à fait à l'insulte! — s'écria Magsman, sans faire un mouvement pour bouger de sa chaise. — Vous devriez vous montrer heureuse de me revoir, et, au lieu de cela, vous semblez pressée de vous débarrasser de moi pour recevoir la compagnie de quelques imbéciles qui vont venir boire le thé avec vous et manger vos gâteaux. Eh bien! je ne vous imposerai pas ma société plus longtemps, puisqu'elle vous est désagréable. Donnez-moi donc une goutte d'eau-de-vie ou ce que vous aurez sous la main, et je pars à l'instant.

Le lecteur peut s'imaginer les horribles émotions qui avaient torturé le cœur de la marchande de modes depuis l'entrée du bandit; la seule pensée de son ton commun, de la dégoûtante familiarité dont il faisait preuve devant « le gentilhomme le plus poli de l'Europe, » était suffisante pour la bouleverser et la mettre au supplice. Mais elle avait encore une autre crainte terrible, c'est qu'il ne dit quelque chose qui vînt révéler au Prince un secret à la découverte duquel elle eût préféré la mort.

Ce fut donc avec un indicible sentiment de satisfaction qu'elle l'entendit assurer qu'il était prêt à partir; et se levant de sa chaise avec la légèreté d'une nymphe des bois, elle prit dans un buffet un porte-liqueurs d'argent garni de carafons et de petits verres en cristal taillé.

— Vous n'avez pas un grand verre sous la main? — demanda Magsman en se levant de son siége; — car j'ai l'habitude de boire à plein gosier.

La marchande de modes lui tendit un grand verre à pied, qu'il remplit d'eau-de-vie jusqu'au bord, et, le portant à ses lèvres, il dit, en lui lançant une œillade : —

— A votre santé!... ou plutôt à mon amour pour vous, Fanny, et espérons que je vous trouverai de meilleure humeur la première fois que je viendrai vous faire ma visite.

Madame Brace retomba assise, car elle s'était sentie défaillir en s'entendant appeler par lui par son

nom de baptême; mais elle parvint à secouer sa faiblesse, pendant que Magsman savourait lentement son grand verre d'eau-dê-vie, qu'il but jusqu'à la dernière goutte.

— Eh bien! cela vaut mieux que le casse-poitrine de la taverne du *Bâton du Pauvre*, — dit-il en reposant son verre; puis, après avoir examiné la marchande de modes en silence pendant quelques instants, il ajouta : — Parbleu! vous êtes plus belle que vous n'étiez il y a seize ans... vous vous êtes merveilleusement arrondie, et vous paraissez aussi grasse qu'une perdrix. Allons, un baiser en souvenir du bon vieux temps, et je m'en vais.

— Non!.... non!.... — s'écria la malheureuse femme, dont la torture était devenue intolérable pendant qu'il lui adressait son compliment, — laissez-moi! pour l'amour du ciel!... laissez-moi... vous l'avez promis.

— Un baiser, vous dis-je! — s'écria Magsman, en s'avançant les bras tendus vers elle; pour un moment, il avait posé son bâton sur la table.

— Plutôt mourir! — s'écria-t-elle.

Et perdant tout contrôle sur elle-même, elle dirigea son regard terrifié vers les rideaux de la fenêtre.

— Par le Dieu vivant... je commence à soupçonner quelque chose! — s'écria Magsman, auquel n'avait pas échappé ce rapide regard d'effroi. — Un amant! je le parie!...

Et il s'avança vers la fenêtre.

— Arrêtez!... Vous n'oserez pas faire une chose pareille!... Vous ne savez pas ce que vous allez faire!... — s'écria Madame Brace en s'élançant vers lui et en le saisissant par le bras.

— Dieu merci! je ne suis pas jaloux... mais je veux lui donner un simple coup d'œil par curiosité, — dit Magsman en la faisant retomber sur son siége.

Au moment même où la malheureuse femme poussait un cri d'angoisse, le rideau était brusquement écarté par l'impitoyable Magsman.

Le prince de Galles, dont le visage avait rougi d'indignation, s'offrit alors aux yeux de Magsman, et le bandit resta une minute immobile et muet de frayeur et d'étonnement, car il avait reconnu l'héritier présomptif du trône.

Le Prince s'aperçut à l'instant qu'il était reconnu, et, s'avançant sans hésiter, il dit d'un ton sévère, en montrant la porte du doigt : —

— Sors, drôle, ou tu auras à t'en repentir.

— Non... du diable si je me laisse rouler comme ça, — répliqua Magsman, qui avait immédiatement repris son sang-froid et sa froide insolence. — On dit que Votre Altesse Royale n'est pas meilleure qu'il ne conviendrait, et j'en ai maintenant la preuve.

Le Prince resta un instant confondu de cette brutale insolence; mais, reprenant aussitôt la conscience

de la fausse position dans laquelle il se trouvait, il dit : —

— Ta supposition, maraud, est aussi grossière qu'elle est fausse. Je professe le plus grand respect pour cette dame, et tu ne l'insulteras pas en ma présence. Maintenant, va-t'en tranquillement, où je te fais arrêter par un constable pour avoir voulu lui extorquer de l'argent.

— La plaisanterie est bonne, — dit Magsman, en comprimant une envie de rire ; — mais tout ce qu'elle possède m'appartient de droit...

— Silence ! — s'écria Madame Brace presque folle de terreur.

— Et il y a plus, — ajouta le bandit sans s'inquiéter de son interruption, — je vais intenter une action contre Votre Altesse pour conversation criminelle avec ma femme.

La marchande de modes poussa un cri et tomba sans connaissance sur le tapis.

— Mécréant ! — s'écria le Prince, incapable de contenir sa rage en entendant la dernière menace dirigée contre lui. — Je te ferai pendre avant qu'il se soit écoulé une semaine.

— Non, vous ne ferez pas cela, — dit Magsman avec un air et un ton d'insolent défi ; — mais vous m'enverrez demain cinq cents livres, que vous joindrez aux cinq cents autres livres que ma femme m'a promises ; et à cette condition, j'abandonnerai toute cette affaire.

Après avoir ainsi dicté ses conditions, Magsman reprit son bâton, qu'il avait déposé sur la table, traversa la chambre, et sortit en refermant violemment la porte derrière lui.

Le bruit fit revenir Madame Brace de son évanouissement, et le Prince la souleva dans ses bras, puis, la plaçant sur une chaise, il remplit un verre d'eau et lui fit avaler ce rafraîchissant breuvage.

Ce n'est pas que le Prince se souciât beaucoup d'elle; son orgueil avait été terriblement blessé par l'idée qu'il avait pu avoir jamais les moindres rapports avec la femme d'un bandit comme celui qui venait de s'éloigner. Mais la marchande de modes lui était trop utile dans de certaines occasions, elle connaissait un trop grand nombre de ses secrets pour pouvoir se permettre de la traiter avec froideur ou avec indifférence, encore bien moins avec dégoût.

— Oh! tout cela n'est-il qu'un horrible rêve? — murmura la pauvre femme en revenant lentement à elle; mais lorsque la mémoire lui revint d'une façon complète, elle leva sur le Prince un regard suppliant, en disant : — Qu'est-ce que Votre Altesse Royale doit penser de moi?

— Exactement ce que j'en pensais avant. — Telle fut la prompte mais sincère réponse qu'elle reçut. — Vous ne pouviez empêcher la dégradation dans laquelle ce misérable homme est évidemment tombé; et je connais trop votre goût pour supposer que

lorsque vous l'avez épousé il ressemblait en rien à ce qu'il est aujourd'hui.

— Oh ! je vous remercie... je vous remercie sincèrement pour ces bonnes paroles, — dit Madame Brace, considérablement soulagée.

Et elle pressa la main du Prince contre sa poitrine oppressée.

— Demain vous lui enverrez mille guinées... Rappelez-vous bien cela, Fanny, mille guinées... — dit l'héritier présomptif, — c'est-à-dire cinq cents guinées pour vous et cinq cents guinées pour moi ; alors il vous laissera tranquille, sans doute ; sinon, nous aviserons à prendre des mesures énergiques pour l'expulser du pays.

— Aurait-il osé stipuler des conditions avec vous ? — demanda Madame Brace, qui, le lecteur doit se le rappeler, était sans connaissance quand Magsman avait ordonné au Prince de lui envoyer de l'argent comme prix de son silence et de sa complaisance.

— Oui... il l'a osé... mais ne nous appesantissons pas sur ce sujet, — s'empressa de dire le Prince, qui éprouvait la plus cruelle mortification au souvenir seul de l'insulte qu'il avait été obligé de dévorer. — Je vous enverrai un chèque demain matin pour les cinq cents guinées, et vous ne manquerez pas de lui faire parvenir les mille guinées avant demain soir.

La marchande de modes allait répondre, quand

Henriette entra pour annoncer que Mademoiselle Clarendon venait d'arriver, et qu'elle attendait M. Harley dans l'appartement où elle avait l'ordre de la conduire.

CHAPITRE XIV

NOUVEAU RENDEZ-VOUS

Ce ne fut pas sans éprouver un assez vif sentiment de contrariété qu'Octavie Clarendon se vit conduire par Henriette dans la même pièce où, dans les deux précédentes occasions, elle s'était trouvée avec son amant, car il était pénible et humiliant pour elle de penser que la maîtresse de la maison et sa servante devaient s'imaginer qu'elle y venait comme la maîtresse de M. Harley et non comme celle qui devait être sa femme. Elle n'osa pas toutefois faire une observation à ce sujet à Henriette : la honte lui ferma la bouche ; mais lorsque la femme de chambre se fut retirée, des pleurs s'échappèrent entre les longs cils noirs qui ombrageaient ses grands yeux d'un bleu foncé.

Pendant quelques moments, elle resta pensive et mélancolique, se repentant à demi d'avoir été d'elle-

même au-devant de ce nouveau rendez-vous. Mais quand elle se rappela l'impatience qu'elle éprouvait de revoir M. Harley, un sourire vint éclairer ses lèvres roses comme un rayon de soleil, et elle se hâta d'essuyer les traces de ses larmes.

A peine avait elle repris son empire sur elle-même, que la porte s'ouvrit.

— Oh ! ma chère Octavie, — s'écria le Prince en la pressant contre son cœur, — quel bonheur vraiment céleste je vous dois ! Depuis que nous nous sommes séparés la dernière fois, votre image n'a pas cessé un instant d'être présente à mon esprit, et maintenant votre radieuse présence vient raviver le torrent de délices dont le souvenir de votre adorable beauté inondait mon âme.

— Cher George, moi aussi j'ai pensé à vous sans cesse, — murmura Octavie, dont tous les sens subissaient le charme des paroles insidieuses du Prince dont la voix mâle et vibrante résonnait à son oreille.

— Oui, mon ange, — continua l'habile séducteur après l'avoir conduite à un sofa et s'être assis auprès d'elle, — je n'ai pas un seul moment été infidèle à votre image. Elle a été ma contemplation de tous les jours, elle a charmé les rêves de mes nuits. Mais quand vous n'êtes plus auprès de moi, il me semble qu'une délicieuse musique vient de s'éloigner et que ses mélodieux accords continuent à vibrer à mes oreilles.

— Cette assurance me met une joie infinie au cœur, — dit la jeune fille ravie.

Pendant ce temps, le Prince lui enlevait son chapeau et son châle ; la puissance de son amour respirait dans ses paroles, rayonnait dans ses regards et dans ses radieux sourires.

— Vous ne pouvez concevoir la joie que m'a causée votre lettre, — continua Son Altesse Royale, dont le titre princier était bien loin d'être soupçonné par la confiante Octavie. — On dit que la poésie transporte l'âme du barde dans un royaume céleste créé par son imagination où les pensées et les images lui apparaissent comme dans un temple au milieu des sons de la musique et des parfums de l'encens, et que lorsqu'il sort de son extase pour revenir sur la terre, il traduit ce qu'il a vu en vers immortels. Mais comme tout cela peut être dit avec bien plus de raison de l'amour, qui n'emporte pas l'âme dans un monde idéal, mais dans un royaume céleste dont l'existence est palpable et où l'on ne s'endort pas pour trouver au réveil que tout n'était qu'un rêve.

— Et les conserverez-vous toujours ces pensées qui versent une si grande joie dans mon cœur? — murmura Octavie, qui n'aurait pas cru, lors même qu'un saint serait sorti du tombeau pour l'en avertir, que son amour n'éprouvait pas la moindre parcelle de ce sentiment poétique qu'il décrivait en termes si brûlants, mais que toute sa passion n'était qu'une grossière sensibilité.

— Je ne cesserai jamais de vous adorer, mon ange, — répondit-il en simulant une sincérité bien capable de tromper la confiante Octavie.

— Vous savez que mon père est revenu ; et maintenant vous allez chercher promptement l'occasion de lui être présenté, — dit Octavie, employant ce moyen délicat de rappeler au Prince les serments solennels qu'il lui avait faits dans une précédente entrevue.

— Quand il sera fixé dans sa nouvelle résidence, chère âme, — répondit-il d'une façon spécieuse, — j'obtiendrai une introduction près de lui. Il a maintenant toute chance de devenir bientôt l'héritier de la pairie de Marchmont.

— A moins que quelque changement favorable ne survienne dans l'état de l'Honorable M. Arthur Eaton, qui, comme je vous l'ai dit dans ma lettre, dépérit visiblement. Une effroyable maladie inconnue est tombée sur lui ! — ajouta Octavie du ton d'une profonde commisération.

— Et l'on n'assigne pas de cause à cette étrange indisposition, à cette maladie inconnue? — demanda le Prince qui, tout en causant, continuait à regarder Octavie.

— Mon père nous en parlait encore ce matin, — répondit celle-ci, — et il paraît qu'il y a quelque temps on supposait l'Honorable M. Arthur Eaton profondément épris de la nièce orpheline d'un riche et noble personnage, mais tout à coup il a cessé

ses visites sans motif apparent. Son oncle l'a amené du comté de Derby à Londres, et depuis ce moment cette mystérieuse maladie a frappé le jeune homme. Néanmoins, mon père déclare que cette maladie n'a rien de mental, qu'elle est toute physique. Il ne souffre pas d'un espoir déçu, d'une affection brisée, mais il dépérit graduellement, comme si chez lui tous les éléments de l'existence étaient sapés et minés.

— C'est fort extraordinaire, — dit le Prince, sur la poitrine duquel reposait la tête d'Octavie. — Mais, puisque nous causons un moment, qui ne se prolongera pas bien longtemps, — ajouta-t-il avec tendresse, — de sujets variés, et jusqu'à un certain point indifférents, laissez-moi vous demander quelques détails de plus sur ces dames qui voyageaient en chaise de poste, et dont la voiture s'est brisée devant votre maison le premier soir où j'ai été assez fortuné, assez profondément heureux pour faire votre connaissance. Les deux dernières fois que je me suis trouvé avec vous, je voulais vous en parler, mais des sujets plus intéressants ont absorbé mon attention et m'ont fait perdre cet objet de vue.

— Ne vous rappelez-vous pas que je vous ai dit que ces deux dames étaient Madame Mordaunt et Madame Smith, et que nous nous étions figuré qu'elles voyageaient sous des noms supposés? — dit Octavie. — Mais vous nous avez vous-même déclaré

qu'elles ne nous avaient pas trompées quant à leurs noms, et pourtant mon père partage les soupçons que Pauline et moi nous avions conçus dans le principe.

— Oh ! alors votre père est instruit de leur visite? — demanda le Prince.

— Oh ! oui. Pouvions-nous lui laisser ignorer une semblable circonstance? — s'écria Octavie. — En outre, Madame Smith, en nous recommandant le secret, n'avait pas étendu ses recommandations jusqu'à mon père.

— Le secret sur quoi, Octavie? — demanda le Prince, dont la curiosité avait été vivement éveillée par les paroles qui venaient de s'échapper des lèvres de sa belle maîtresse.

— Grand Dieu !... qu'ai-je dit? — s'écria la jeune fille effrayée par son manque de prudence. Mais les doux sentiments dont son cœur débordait l'avaient plongée dans une si profonde extase, qu'elle parlait au hasard et sans réfléchir.

— Est-il possible que vous ayez un secret que vous vouliez me cacher? — demanda le Prince en prenant le ton d'un tendre reproche. — Souvenez-vous, cher ange, que vous êtes déjà ma femme devant Dieu et que pas une de vos pensées, pas une de vos actions ne doit m'être inconnue. N'est-ce pas ainsi que je veux toujours agir envers vous, Octavie?

— Oh! ne me grondez pas, George, mon cher

George ! — s'écria-t-elle en entourant son cou de ses bras et en l'embrassant avec affection, pendant que des larmes sillonnaient ses joues. — Ce n'est pas un secret qui me regarde personnellement, mais il peut intéresser l'honneur de l'une de ces dames.

— Un tel secret sera sacré s'il est confié à ma garde, ma douce enfant, — dit le Prince en l'interrompant.

Sa curiosité était maintenant éveillée à un tel point, un soupçon tellement terrible le troublait intérieurement, qu'il était à peine capable de maîtriser son émotion.

— Je vous dirai tout, — dit la faible Octavie, — mais, d'abord, assurez-moi de votre pardon pour être jusqu'à présent restée sur ce point dans cette inutile réserve vis-à-vis de vous.

— Mon pardon ! — répéta-t-il en caressant de la main sa belle chevelure brune. — Comment pourrais-je rester fâché contre vous, même pendant un instant?

— Cher George, comme vous êtes bon ! — murmura-t-elle avec un charmant sourire brillant à travers ses larmes.

— Parlez, mon amour, — dit le Prince en l'attirant vers lui de manière que sa tête trouvât de nouveau un appui sur sa poitrine. Il ne désirait pas qu'elle pût contempler son visage pendant qu'elle parlait, car il avait un pressentiment qu'il allait

entendre des choses de nature à éveiller en lui les plus cruels sentiments dont l'expression pourrait se trahir sur sa physionomie. — Vous disiez que ce secret pouvait peut-être intéresser l'honneur d'une de ces dames...

— Oui... si elle n'était pas mariée, — reprit la confiante Octavie ; — mais si le nom de Madame Mordaunt appartient réellement à cette belle créature de dix-huit ans, alors elle est légitimement mariée et il n'y a pas de déshonneur. Et cependant le mystère qui a été observé relativement à l'enfant...

— L'enfant ! — s'écria le Prince presque hors d'état de commander à son émotion. — Mais vous parlez, ma chère Octavie, comme si j'avais déjà connaissance de tout, tandis qu'en réalité je ne sais encore rien de tout cela.

— Pardonnez-moi le peu d'ordre que j'apporte dans mon récit, cher George, — dit l'aimable fille en pressant sa main sur ses lèvres. — J'aurais dû vous dire que Madame Mordaunt était devenue mère presque immédiatement après son arrivée dans notre maison.

— Mère !... — répéta le Prince entre ses dents, car il avait la plus grande difficulté à cacher les terribles sensations qui grondaient dans sa poitrine. — Et l'enfant, qu'est-il devenu ? — demanda-t-il.

— Il a été confié aux soins d'un médecin nommé

Thurston et qui demeure dans notre voisinage, — répondit Octavie.

— Alors c'était un garçon? — s'écria le Prince; et, sans s'arrêter pour recevoir une réponse, il ajouta: — Sans doute le médecin avait assisté ma... Madame Mordaunt, veux-je dire?

— Oui!... Mais ne fais-je pas mal, cher George, en vous communiquant tous ces détails? — s'écria la belle enfant, qui commençait à apercevoir quelque chose de singulier dans les manières de M. Harley, et, relevant la tête, elle le regarda avec le doux sourire de ses beaux yeux bleus. — Vous m'avez dit que vous connaissiez Madame Mordaunt, et par conséquent vous la rencontrerez sans doute dans le monde que vous fréquentez. Oh! n'amenez pas la rougeur sur ses joues, s'il y a en effet un déshonneur qui se lie à tout ce que je vous ai révélé!

— Vous ne pouvez pas me croire assez vil pour commettre une telle action, ma charmante Octavie, — dit le Prince en la maintenant appuyée sur sa poitrine. — C'est une pure affaire de conversation, peut-être un peu de curiosité de ma part; mais, croyez-moi, lorsque je vous affirme qu'il n'y a aucun déshonneur attaché au nom de Madame Mordaunt. Je puis même deviner les raisons de famille qui l'ont forcée à entourer de tant de mystère la naissance de son enfant. C'est un mariage secret contre la volonté de ses parents, et...

— Oh! je comprends tout maintenant, — inter-

rompit Mademoiselle Clarendon, accordant la plus entière confiance aux explications que venait de lui donner le Prince. — Ah ! pauvre créature !... Elle est bien à plaindre d'avoir des parents si cruels... Elle est si belle... Elle est si aimable... si élégante dans ses manières...

— Mais s'il vous arrivait de la voir passer dans sa voiture, vous ne la feriez pas remarquer à la personne qui pourrait se trouver avec vous en ce moment? — dit le Prince.

— Assurément, non ! — s'écria la jeune fille. — Et puis toutes mes pensées... toutes mes idées... tous mes sentiments sont tellement absorbés par l'amour que je vous porte, que je n'ai ni le loisir ni l'inclination de m'intéresser aux affaires des autres. Mais vous semblez préoccupé, George ?... Vous n'êtes pas bien, ou vous avez quelque chose qui vous trouble ? — ajouta-t-elle en le regardant avec la plus tendre sollicitude.

— Oh ! je suis toujours heureux quand je suis auprès de vous, ma bien-aimée, — dit-il d'une voix caressante. — Mais, dites-moi, combien de temps pouvez-vous rester avec moi ce soir? Car la vie, qui est un paradis quand vous êtes avec moi, n'est plus qu'un désert lorsque vous me quittez.

— Il faut que je rentre à la maison à onze heures, sans faute, — répondit-elle en cachant son visage rougissant dans sa poitrine. — Ne cherchez pas à me retenir plus longtemps, car je ne pourrais pas trou-

ver une excuse pour expliquer à mon père une absence trop prolongée.

— Pour rien au monde je ne voudrais vous mettre dans un aussi pénible embarras! — s'écria le Prince en appuyant ses lèvres sur son front.

CHAPITRE XV

LE COMTE ET LA COMTESSE DE DESBOROUGH

Il faut nous transporter maintenant dans une noble maison de Berkeley Square.

Il était environ deux heures de l'après-midi, le lendemain du jour où s'étaient passés les incidents rapportés dans le précédent chapitre, et dans un splendide appartement de la noble maison dont nous avons parlé, une dame était assise ou plutôt à demi couchée sur un sofa tiré négligemment auprès du feu.

Elle avait environ vingt-huit ans et elle était très-belle. Son teint était brun, mais sous la délicatesse de sa peau aux tons bistrés, brillait la plus belle carnation, et tout son être respirait la grâce et la santé.

Ses yeux étaient noirs, largement ouverts et brillants, et dans l'éclat de la lumière qui s'y reflétait,

on pouvait lire la puissance de son intelligence et l'énergie de son caractère, en même temps que l'ardeur de son tempérament et la chaleur de ses passions.

Ses cheveux étaient noirs comme la nuit, doux comme la soie, et brillants comme le plumage de l'aile du corbeau, et ils se divisaient en masses épaisses pour encadrer un front proéminent mais uni et sans un défaut. Ses sourcils auraient pu être considérés comme très-épais par une personne portée à exagérer la critique : ils donnaient certainement une décision masculine à sa physionomie, mais ils étaient si bien séparés, si noblement arqués, ils décrivaient une courbe si admirable, diminuant si régulièrement d'épaisseur, à partir du milieu pour arriver aux extrémités !

Ses oreilles étaient petites, bien ourlées, et colorées d'une teinte rouge d'une excessive délicatesse. Rien ne pouvait surpasser la beauté de son col blanc, long, souple et flexible comme celui d'un cygne. Son buste offrait les plus exquises proportions, il n'était ni trop allongé ni trop ramassé, et sa poitrine, soulevée par une respiration égale, laissait deviner des formes parfaites. Elle était grande, sa taille était mince, et son corps trahissait les plus beaux contours et les plus exquises proportions. Puis elle avait un air d'élégance qui lui était tout personnel et qui n'empruntait rien aux splendeurs dont elle était environnée.

Elle portait un charmant négligé, un bonnet du

meilleur goût était posé sur sa tête, et sa blancheur de neige faisait ressortir l'éclat de ses cheveux noirs. Un peignoir de soie d'une couleur pâle, ouvert par devant, et garni de dentelles, enveloppait négligemment son beau corps dont il dessinait les formes plus qu'il ne les cachait, et son petit pied engagé dans une mule de satin se montrait sous ses jupes longues et flottantes.

Cette dame était Eleanor, Comtesse de Desborough et son époux, le Comte, était un bel homme de quarante ans.

Néanmoins, elle ne l'avait pas épousé par amour. Elle lui avait été sacrifiée à raison de son énorme richesse, car il était l'un des plus favorisés parmi le petit nombre de ceux qui, par suite d'un atroce système, conservent entre leurs mains tout le sol de l'Angleterre. Il possédait de vastes domaines dans le comté de Hertford et dans le comté de Derby, avec des châteaux princiers dans chacun de ces comtés. Il avait en outre un véritable palais dans Berkeley Square et la propriété de rues entières dans la métropole. Si l'on ajoute à cela qu'il avait encore la disposition d'immenses capitaux, on comprendra facilement qu'il était regardé comme un excellent parti par des parents cupides, égoïstes, et intéressés. Mais il était resté longtemps sans se marier, au grand étonnement de tous ses amis et à l'énorme déplaisir des mères de famille qui avaient de grandes filles à établir et qui se demandaient quand il se déciderait à faire un choix.

A la fin, après avoir passé les plus belles années de sa vie dans les douceurs de la vie de garçon, il se laissa séduire par les charmes de Lady Eleanor Sefton. Cela se passait six années avant l'époque où commence notre récit, et Sa Seigneurie était attachée au service de la Princesse Sophie, qui n'avait alors que douze ans. Le Comte proposa son alliance à Lady Eleanor, dont le cœur était libre en réalité, mais qui sentit qu'il lui serait impossible de l'aimer. Ses parents, qui avaient plus de fierté que de fortune, la forcèrent à le suivre à l'autel, et c'est ainsi qu'à l'âge de vingt-deux ans cette charmante jeune fille, dans toute la force de la jeunesse et de la santé, fut sacrifiée à un homme pour lequel elle n'éprouvait pas le moindre sentiment d'affection. Six années avaient passé sur cette union qui n'avait pas été bénie par la naissance d'un rejeton, et bien que dans le monde le noble couple parût heureux et satisfait, la vie intérieure qu'il menait était loin de faire pressentir rien de pareil. Les deux époux avaient leurs appartements distincts, et les domestiques à leur service laissaient souvent échapper dans leurs commérages entre amis que le Comte et la Comtesse n'avaient jamais passé la nuit l'un près de l'autre, depuis le premier mois de leur alliance.

Nous ferons remarquer ici, avant de reprendre le fil de notre histoire, que le Comte avait adopté et élevé une nièce orpheline. Cette jeune personne avait, à l'époque dont nous parlons, atteint sa dix-

neuvième année, et elle était remarquable par la beauté de sa personne, la mâle énergie de son caractère, ses ingouvernables passions, ses impétueuses dispositions, et sa nature vindicative. Mais pour le moment elle n'habitait pas l'hôtel de Berkeley Square, elle ne se trouvait pas non plus dans l'une des résidences de son oncle, soit dans le comté de Derby, soit dans le comté de Hertford. On disait que l'Honorable Fernanda Aylmer, car tel était son nom, avait accompagné quelqu'une de ses nobles parentes dans un voyage en Italie, et l'on ajoutait foi à cette histoire, par la raison qu'on supposait que l'état de son esprit pouvait exiger un changement d'air et de lieux comme distraction à un chagrin d'amour qu'elle avait, prétendait-on, éprouvé. Etait-ce la vérité ou seulement la version qui courait dans le monde? C'est ce que nous apprendrons dans un instant; en attendant, revenons à la Comtesse de Desborough.

Comme nous l'avons fait observer, il était deux heures de l'après-midi, et Sa Seigneurie était étendue négligemment sur un sofa. Un livre qu'elle était en train de lire était placé près d'elle, et le titre placé en tête de la page ouverte montrait que ce n'était ni l'un des sots romans du jour, ni l'une de ces revues licencieuses si en vogue à cette époque, mais un livre de mérite et de valeur dont l'étude indiquait le goût et la puissance intellectuelle de la Comtesse.

Elle n'était revenue du comté de Hertford avec

son mari que depuis la veille au soir, et se trouvait fatiguée du voyage; elle s'était levée plus tard que de coutume. Voilà pourquoi, malgré l'heure avancée et bien qu'on pût déjà attendre des visites, elle était encore dans son élégant négligé; elle éprouvait cette lassitude qui ôte toute envie de se livrer aux soins ennuyeux d'une toilette.

La pendule de la cheminée avait sonné deux heures lorsque la porte s'ouvrit lentement et que le Comte de Desborough entra.

Nous avons déjà dit qu'il était bien de sa personne, nous pouvons ajouter que sa tournure était élégante, sa conversation agréable, et ses manières affables et gracieuses. Même envers ceux qu'il regardait comme ses inférieurs, il ne montrait ni cette morgue, ni cette hauteur qui caractérisent habituellement l'aristocratie Anglaise; mais il possédait une dignité calme à laquelle il savait donner, dans l'occasion, un air conciliant et encourageant, bien fait pour raffermir la confiance et sauver la gêne et l'embarras à ceux qui se trouvaient en sa présence. En politique il était aussi libéral qu'il était permis de l'être à un pair du royaume à cette époque, autant que pouvait l'être un membre de la noblesse d'Angleterre. Ses dispositions naturellement généreuses le rendaient charitable et bon envers tous ceux qui lui faisaient connaître leurs souffrances. Sous tous les rapports, à en juger par l'apparence, c'était un homme qu'Eleanor aurait dû apprendre à aimer, et si l'on s'en rap-

portait à un jugement superficiel, l'union qu'elle avait contractée avec lui semblait réunir toutes les conditions pour assurer son bonheur.

Mais il n'en était pas ainsi, et un frisson, un imperceptible tremblement parcourut tout son corps lorsque le Comte parut sur le seuil de son appartement.

— Pardonnez-moi si j'entre ainsi chez vous, Eleanor,— dit-il d'une voix triste et en s'exprimant avec embarras, et non avec la franche et noble confiance d'un époux, — je me suis informé si vous étiez seule avant de m'aventurer à m'introduire dans vos appartements particuliers.

— N'avez-vous pas le *droit* de me rendre visite selon votre bon plaisir? — demanda la Comtesse d'un ton froid et en appuyant sur le mot imprimé en italiques.

— Oh! le *droit*. Pourquoi me parlez-vous avec une telle amertume, en ayant recours à un aussi pénible sarcasme? — s'écria le Comte en fermant la porte et en avançant vers elle. — Ne croyez-vous pas, Eleanor, que mes propres pensées, mes propres réflexions ne sont pas un châtiment suffisant pour avoir été assez impie, assez insensé pour vous enchaîner à un cadavre? — ajouta-t-il avec l'accent d'une indicible angoisse.

— Mon Dieu! ne parlez pas ainsi, Milord, — dit la Comtesse qui cette fois frissonna d'une façon visible et devint mortellement pâle; mais presque au même

instant la rougeur lui revint au visage comme si elle avait honte de sa conduite. — Je vous en prie, asseyez-vous, Francis, — dit-elle en s'efforçant de prendre un ton plus doux et en interpellant son mari par son nom de baptême.

— Dieu miséricordieux!... Que ne donnerais-je pas pour l'inaltérable continuation de cette douceur dont vous venez de faire preuve envers moi! — dit-il touché jusqu'au fond du cœur par cette faible indication d'un retour à des sentiments meilleurs chez la femme qu'il aimait, qu'il adorait si follement.

— Plût à Dieu qu'il me fût toujours possible d'exercer assez d'empire sur moi-même pour vous traiter avec cette douceur que vous seriez heureux de trouver chez moi, — s'écria Eleanor en le regardant avec une profonde commisération. — Oh! je suis ingrate, très-ingrate, Francis... je le sais, — continua-t-elle, entraînée par l'exaltation du sentiment du devoir qui l'avait inspirée. — Vous m'entourez de tous les éléments du bonheur, mes moindres désirs sont prévenus; vous semez l'or sous mes pas; et mes parents sont riches de vos bontés... et cependant je suis froide, réservée, cruelle envers vous, Francis, et vous supportez tout sans un murmure! Oh! pardonnez-moi!... pardonnez-moi!... — s'écria-t-elle en se jetant à ses genoux et en joignant ses belles mains blanches d'une façon suppliante. — Pardonnez-moi! et à l'avenir je m'efforcerai de me

montrer aussi reconnaissante et aussi douce que vous êtes généreux et bon.

Le Comte bondit sur la chaise qu'il avait prise, et pendant quelques moments il resta si confondu, si étonné de ce procédé de la part de sa femme, qu'il ne savait ni que faire, ni que dire. Sa grande taille noble et imposante s'était redressée de toute sa hauteur, et ses grands yeux bleus étaient baissés sur la belle créature agenouillée devant lui dans la posture d'une suppliante éplorée. En effet, des larmes sillonnaient ses joues et ses lèvres — que l'expression de prière qu'elle avait prise tenait entr'ouvertes — et laissaient voir ses belles dents blanches et parfaites. Il voyait aussi ses bras si blancs, si polis, si admirables dans leur forme qui sortaient des larges manches de son peignoir, et les belles mains qui s'unissaient à ces beaux bras par des attaches aussi fines que celles qu'on admire dans la Vénus de Médicis. Dans leurs positions respectives, il pouvait envelopper d'un coup d'œil tous les charmes de sa femme. Mais enfin, après un certain temps, bien qu'il eût pu reprendre assez d'empire sur lui-même pour la relever, il ne l'embrassa pas, il n'effleura même pas son front de ses lèvres.

— Dites, ne voulez-vous pas me pardonner, Francis? — s'écria-t-elle en se laissant retomber sur le sofa.

— Juste ciel! c'est à moi d'implorer votre pardon, Eleanor, — dit-il avec toute l'angoisse qui le tourmentait peinte sur sa physionomie.

— Non, c'est à moi! — répliqua-t-elle avec force. — J'ai été mauvaise, cruelle pour vous, mais croyez-moi, je n'ai jamais manqué d'apprécier tout ce qu'il y a de bon et de grand dans votre caractère. Dieu sait que je me suis raisonnée bien souvent, si souvent que je m'étonne de n'être pas parvenue à amener mon esprit à entretenir d'autres pensées, d'autres idées, d'autres sentiments envers vous. Mais vous ne pouvez pas ajouter foi à ce que je vous dis maintenant. Vous ne pouvez comprendre la sincérité de mon chagrin et de mes remords. Vous vous rappelez que la scène de tout à l'heure n'est que la répétition de beaucoup d'autres scènes antérieures. Vous me considérez comme une femme capricieuse, changeante, et sans fixité dans ses résolutions, et vous êtes tout justifié en ayant cette opinion-là de moi.

Lorsque ces derniers mots s'échappèrent des lèvres de la Comtesse, elle se couvrit le visage de ses mains et les larmes se firent jour entre ses doigts.

Il y eut une pause, le silence régna dans le salon, et un sanglot, un sanglot à demi étouffé, parvint aux oreilles de la jeune femme.

Elle tressaillit, leva la tête, et regarda vivement du côté de son mari. Il s'était rassis, les deux coudes appuyés sur la table et la tête cachée dans ses mains. Il luttait évidemment contre une profonde émotion, mais il luttait en vain, car sa poitrine se soulevait par un mouvement convulsif, et cet

homme, plein de force et de vigueur, pleurait comme un enfant.

Oh! pas même un seul instant la généreuse Eleanor ne put supporter ce douloureux spectacle; mais, s'élançant vers lui, elle écarta ses mains, souleva sa tête, imprimant ses lèvres sur son front, pendant que les larmes qui glissaient entre ses longs cils noirs tombaient sur les joues de son mari, elle murmura : —

— Pardonnez-moi, Francis..... pardonnez-moi!... Je suis une misérable de vous avoir torturé ainsi!

— C'est votre douceur, votre bonté qui ont brisé mes forces, adorable femme! — s'écria-t-il en la pressant dans ses bras. — C'est la pitié que vous me laissiez voir qui a remué les sentiments les plus tendres de mon âme!

Il était resté assis, et sa femme, debout à ses côtés, s'appuyant sur lui, un bras passé autour de son cou et tenant une de ses mains qu'elle pressait contre ses lèvres, regardait les beaux traits de son visage avec un mélange de tendresse et de chagrin.

— Ne me demandez plus jamais de vous pardonner, Eleanor, — dit le Comte. — J'ai moi-même tant sujet d'implorer votre pardon!... Mais vous ne pouvez vous former une idée de l'immensité de l'amour que je vous porte et qui m'a rendu assez égoïste pour faire de vous ma femme. Jamais!... jamais je n'oublierai la première fois que je vous ai vue!... J'étais soumis à un véritable enchantement... L'atmosphère dans laquelle vous respiriez était eni-

vrante... L'air à travers lequel vous sembliez flotter dans le tourbillon de votre danse était chargé de vapeurs qui plongeaient dans l'extase. . Tous mes sens étaient asservis, mon âme nageait dans un océan d'amour... Je rentrai chez moi, et alors vint la terrible réflexion que jamais vous ne pouviez être à moi, quoique le plus doux souvenir de toute ma vie dût pour toujours rester associé à votre image... Comme Orphée, je pouvais chérir la mémoire et contempler en imagination l'ombre de celle que j'aimais; mais le gouffre profond, infranchissable, semblait s'ouvrir entre nous. Je vous revis et nous fûmes présentés l'un à l'autre. Alors je compris cette passion céleste que les poëtes aiment à dépeindre; je sentis sa mystique influence pénétrer tout mon être comme une essence subtile et divine; et je m'assis auprès de vous comme sous l'influence d'un charme, vous regardant dans une respectueuse admiration. Vous parlâtes, et votre voix résonna comme la plus douce musique à mon oreille, et lorsque quelqu'un vint vous inviter à danser, il me sembla que la suave mélodie qui avait enchaîné mes sens se perdait dans l'éloignement. Je rentrai encore chez moi pour rêver toute la nuit de votre image; et alors je fus assez fou pour penser et pour espérer qu'il pouvait exister un amour d'une nature divine, dégagé des satisfactions grossières, existant de sa pure essence, sans aucune intervention sensuelle. Je m'imaginai que si je faisais de vous ma femme, si

je vous entourais de tous les éléments de bonheur que la richesse peut acheter, si j'allais au-devant de vos moindres désirs, si je vous prodiguais les plus délicates et les plus constantes attentions, si je faisais de vous la déesse, objet incessant de mon culte, si je vous élevais au rang de la divinité devant laquelle mon seul bonheur serait de m'agenouiller, si je faisais de votre félicité une étude minutieuse, sans négliger les détails les plus insignifiants que le plus tendre époux pût prévoir, je me figurais, dis-je, que si je faisais tout cela, vous apprécieriez mes bonnes intentions, que vous vous contenteriez de votre sort, et que vous me regarderiez avec une généreuse compassion, sinon avec amitié! Votre amour je ne pouvais espérer l'obtenir, et pourtant il y avait des moments où, emporté sur les ailes de mon imagination, égaré loin de cette terre grossière dans de délicieuses visions, j'arrivais à me persuader qu'une femme jeune, aimable, et intelligente, placée dans ce milieu de sentiments épurés et de douce fascination que mon idolâtrie pour elle était de nature à créer, pourrait peut-être apprendre à aimer l'homme qui avait entrepris de faire de son bien-être et de son bonheur l'objet unique et constant de tous ses soins.

A mesure que le Comte donnait carrière à l'expression de ces sentiments d'un ton plaintif et touchant, la Comtesse prenait un intérêt de plus en plus profond à ce langage plein de si naïves révélations. Toute son attention était absorbée dans ces

paroles qui, prononcées sans la moindre arrière-pensée d'amertume, mais avec une mâle et franche candeur, exerçaient un puissant empire sur ses sentiments; et quand, vers la fin, ses paroles prirent une expression de doux reproche et de tendre remontrance, la conviction se glissa petit à petit dans son cœur qu'elle était indigne d'occuper même l'attention d'un homme dont l'esprit pouvait concevoir des pensées aussi élevées et d'aussi chastes idées. Les teintes de la rose reparurent sur ses joues, que l'émotion avait rendues si pâles, et cette rougeur augmentant, à mesure que le sentiment de la honte se développait plus fortement dans son cœur, lui couvrit tout le visage en s'étendant sur le cou et jusqu'à la poitrine.

— Francis! — dit-elle d'une voix grave et solennelle en se penchant sur lui de telle sorte que s'il ne voyait pas la rougeur qui couvrait son beau visage, il sentait néanmoins la douce pression de son bras autour de son cou, — je suis humiliée... honteuse... confuse... à un point que je ne puis rendre... Que puis-je dire ou faire pour vous convaincre que je suis aussi profondément touchée?... Vous m'avez fait comprendre tout ce qu'il y a de grossier dans ma nature mortelle... Vous m'avez forcée de regarder en moi-même et d'examiner mon imagination dans toutes ses impuretés, mon âme dans toute sa sensualité, et pourtant, bien que possédant un tempérament ardent, je prends le Tout-Puissant à témoin que je

suis restée pure... A la face du Ciel qui m'entend, je jure que jamais je n'ai trahi les serments prononcés par moi devant l'autel.

— Silence!... pas un mot de plus, Eleanor! chère Eleanor! — s'écria le Comte en se levant de son siége et en la pressant contre sa poitrine. — Ce serait vous faire injure que de vous remercier de l'assurance que vous me donnez sur un point dont j'avais déjà la plus entière certitude. Non, jamais, même un seul instant, je n'ai soupçonné que vous ayez pu donner votre cœur à un autre; et c'est cette conviction en votre pureté qui élève jusqu'à la hauteur d'un culte et d'une idolâtrie l'amour que je vous porte. Oh! oui, c'est pour cela que j'ai fait de vous la déesse de mon adoration, et quand je ne suis pas en votre présence, mes pensées n'en sont pas moins avec vous. Votre image n'est jamais absente de ma mémoire, mais quand je pense à l'égoïsme impie et criminel ou plutôt aux vaines et ridicules imaginations qui m'ont poussé à faire de vous ma victime, mon âme est torturée par les angoisses horribles du remords. Oh! ma bien-aimée, mon adorée Eleanor, accordez-moi votre compassion, votre sympathie, votre commisération!... Ne me méprisez pas... n'abandonnez pas votre cœur à un sentiment de dégoût et d'horreur pour moi; et quand le poids de votre malheur pèsera d'une façon trop irrésistible sur votre âme, quand, en regardant autour de vous, vous verrez des femmes fières de leurs maris et re-

vivant dans leurs enfants, ne me maudissez pas au fond de votre cœur, et réfléchissez que moi aussi je suis bien malheureux!...

Le Comte avait dit tout cela sans être interrompu, car la Comtesse était presque suffoquée par la violence du sentiment que ce langage touchant et pathétique lui avait inspiré. Sa tête avait cherché un appui sur l'épaule de son mari, sa poitrine battait contre son bras comme le flux et le reflux d'une puissante marée, et ses larmes coulaient avec abondance sur ses vêtements.

Mais cette preuve de la noblesse et de la générosité de sa nature ne faisait que rendre ses remords plus poignants et plus cruels, car elle venait raviver en son esprit cette conviction que, poussé par son égoïsme et par ses sophismes, il avait demandé et obtenu le sacrifice d'une femme animée par tous les feux de la jeunesse, sensible aux séductions de son âge, et qui pourtant, par le sentiment du devoir, savait vaincre les égarements de son imagination.

Ainsi, pendant que son cœur nourrissait un amour digne du Paradis pour cet être adorable, son esprit était en proie à toutes les tortures du chagrin et du remords, et pendant que cette tendresse toute nouvelle qu'elle lui manifestait faisait courir son sang plus joyeux dans ses veines, un frisson venait arrêter son cours, car il craignait de n'avoir vu cette tendre flamme s'allumer à ses yeux que pour la voir s'éteindre tout à coup.

— Francis, mon bon, mon cher époux, — murmura à son oreille la voix mélodieuse de la Comtesse, — voudrez-vous me croire lorsque je vous assure que notre conversation d'aujourd'hui m'a complétement changée ?... Vous refuserez-vous à accueillir l'espoir que désormais je me conduirai envers vous de manière à atténuer, un peu du moins, les torts du passé ?... Je sais bien que déjà je vous ai fait de semblables promesses... que votre langage dans plusieurs occasions a adouci mon cœur et m'a amenée à m'engager par de semblables serments... Mais jamais l'impression n'a été aussi profonde qu'aujourd'hui... Jamais je n'ai pu comprendre la noblesse de votre caractère aussi pleinement que je la comprends en ce moment.

— Je devrais tomber à vos pieds, et vous adorer pour ces bonnes promesses, Eleanor, — s'écria le Comte, cédant au sentiment de joie qui débordait de son âme. — Oh ! alors les fleurs de mon imagination ne sont pas mortes, et les espérances que j'avais formées peuvent encore se réaliser. Vous m'aimerez comme un père tendrement chéri, comme un frère, comme un ami, et je pourrai continuer à vous adorer comme ma divinité, comme l'idole de mon adoration.

Et, l'attirant contre sa poitrine, le Comte imprima des baisers sur son front, sur ses joues, et sur ses lèvres ; mais ces baisers étaient aussi purs, aussi chastes que ceux échangés par deux sœurs ; c'étaient de douces caresses et non d'ardents embrassements.

Néanmoins la Comtesse, impatiente de ce calme, colla sa bouche sur les lèvres de son mari, pendant que son sein palpitait avec violence contre sa poitrine. Mais lui, maîtrisant avec peine un soupir qui partait du plus profond de son cœur, il se dégagea doucement, et lorsque Eleanor reprit sa place sur le sofa, elle rougit de honte de cette preuve nouvelle de la puissance de ses passions.

CHAPITRE XVI

L'HONORABLE ARTHUR EATON

Il y eut un long silence pendant lequel le Comte et la Comtesse luttèrent pour dominer les émotions diverses qui les agitaient, et à la fin le premier reprit la parole et dit : —

— C'était pour vous entretenir de ma malheureuse nièce, chère Eleanor, que j'avais recherché une entrevue avec vous cette après-midi.

— Avez-vous reçu quelque nouvelle fâcheuse la concernant? — demanda la Comtesse d'un ton qui exprimait tout l'intérêt qu'elle prenait à cette jeune personne.

— Non, rassurez-vous, — répondit le Comte de Desborough, — et laissez-moi vous remercier encore de la tendre sollicitude que vous lui avez toujours témoignée.

— Vous l'aimez comme si elle était votre propre

fille, — dit Eleanor, — et lorsque je vous ai épousé, je l'ai adoptée comme telle.

— Et si elle avait suivi vos conseils et vos exemples, elle n'aurait jamais attiré sur elle le déshonneur, — ajouta le Comte avec une vive accentuation. — Oh! quand je pense à la nécessité, à la terrible nécessité où nous avons été de placer cette jeune fille dans une aussi horrible, une aussi détestable retraite, c'en est assez pour me réduire au désespoir. Mais la nouvelle que j'ai maintenant à vous communiquer est d'une nature plus satisfaisante.

— N'hésitez pas alors à me faire connaître vos nouvelles! — s'écria la Comtesse.

— J'ai reçu ce matin une lettre de l'Honorable Arthur Eaton, — continua le Comte, — il paraît qu'il est arrivé hier soir à Londres avec son père, et il m'a écrit pour implorer de moi une entrevue pour cette après-midi. J'ai accédé à sa demande, et dans une demi-heure il sera ici, — dit le Comte en consultant sa montre.

— Mais dans quel but ce jeune homme sans principes a-t-il demandé cet entretien? — demanda la Comtesse surprise par cette nouvelle.

— Cette lettre explique brièvement le motif qui le fait agir, — répondit le Comte. — Sentant son existence sérieusement menacée, et bien certain que quelque maladie inconnue, mais terrible, le pousse vers la tombe, il a été frappé de remords, et il propose d'accomplir, en faveur de sa victime, un acte

de justice qui prouve au moins son repentir et qui permette à Fernanda de rentrer dans le monde sans que la rougeur de la honte lui monte au visage.

— J'accueillerais cette nouvelle avec joie, — s'écria la Comtesse, — si j'étais convaincue que Fernanda fût disposée à accepter un semblable compromis. Car je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'il n'est pas dans son caractère d'adopter les termes moyens; ses passions et ses sentiments la poussent toujours vers les extrêmes. Autant autrefois elle aimait follement Arthur Eaton, autant elle le hait aujourd'hui. Il y a quelques mois, elle aurait voulu mourir pour lui sauver la plus légère douleur, mais quand elle eut acquis la certitude qu'elle était trahie par un séducteur sans foi, elle a juré de se vouer tout entière à la vengeance.

— Ce sera à vous de faire entendre raison à Eleanor, — dit le Comte ; — dans quelques minutes M. Eaton sera ici, et dans la soirée, si cela se peut, vous ferez le plus secrètement possible une visite à ma malheureuse nièce.

— Rien ne pourra m'arrêter, — répondit la Comtesse, — mais veuillez m'excuser si je vous quitte pour quelques minutes, je ne puis recevoir M. Eaton dans ce négligé.

Elle sortit du salon et revint au bout d'un quart d'heure mise d'une manière élégante. Si elle était charmante dans son négligé, elle était maintenant admirablement belle sous la robe de velours noir

qu'elle portait. Ses cheveux, qui précédemment étaient disposés en bandeaux épais, retombaient maintenant en boucles brillantes sur ses épaules nues; et au lieu de son bonnet négligé du matin, des perles dignes de Cléopâtre ornaient son front poli comme le marbre. La grâce exquise de sa personne, le port plein de dignité de son cou flexible si admirablement attaché sur son buste si bien proportionné, l'élégance de ses mouvements, et l'expression calme et digne qui animait ses traits, tout se combinait pour faire d'elle une créature dont un mari avait tout sujet d'être fier.

A peine la Comtesse avait-elle repris sa place sur le sofa, qu'un domestique, vêtu d'une livrée somptueuse, ouvrit la porte du salon et annonça l'Honorable M. Eaton.

Le fils unique de Lord Marchmont était, comme nous l'avons déjà constaté, un jeune homme de vingt-trois ans, grand, naturellement élancé, mais si maigre alors qu'il avait l'apparence d'un spectre. Ses cheveux étaient bruns et frisés, ses yeux, également d'une nuance brune, étaient grands et perçants, leur éclat extraordinaire avait quelque chose de fascinateur. Mais c'était le feu de la fièvre qui leur donnait cet éclat surnaturel, et quand on observait le contraste qu'ils présentaient avec ses joues amaigries et décolorées, ses lèvres amincies, dont la couleur autrefois vermeille avait pris une teinte rose pâle, et l'aspect général de toute la personne de ce

malheureux jeune homme miné par les résultats destructeurs de la maladie, l'effet produit était choquant à l'extrême.

Tout en gardant l'air de la jeunesse, il semblait être tout à coup arrivé aux derniers termes de la caducité, et, sans avoir passé par l'âge mûr, n'en être pas moins parvenu à la décrépitude. Il marchait encore le corps droit, il n'avait pas une ride sur le front, pas un cheveu blanc dans sa chevelure noire et soyeuse, pas une tache sur ses dents blanches et irréprochables. Et cependant il dépérissait et glissait avec une rapidité presque visible vers la tombe.

Le Comte et la Comtesse se levèrent et reçurent leur visiteur avec une réserve dont la froideur fut moins grande qu'ils n'en auraient eu l'intention ; car malgré la gravité des torts qu'il avait envers Fernanda, ils ne purent s'empêcher d'être touchés par le changement, l'effroyable changement qui s'était opéré dans la personne d'Arthur Eaton depuis la dernière fois qu'ils l'avaient vu !

Qnelques mois auparavant c'était un beau jeune homme jouissant de cette exubérance de force des premiers temps de l'existence, quand l'imagination nage dans les joies de l'espérance, que le monde se colore à nos yeux des plus brillantes couleurs, et qu'on s'imagine que le temps, dans sa fuite rapide, ne cessera jamais de secouer sous nos pas une pluie de fleurs et de diamants.

Mais alors ce n'était plus que l'ombre de lui-

même qu'il pouvait traîner au milieu des pompes de la grandeur aristocratique, dans l'atmosphère embaumée d'une maison seigneuriale, et faire asseoir aux fastueux banquets où le luxe se déploie dans toute sa profusion. Il semblait déjà qu'il n'avait plus qu'un pas à faire pour franchir le passage qui sépare l'homme de la mort, pour aller chercher un refuge dans cette tombe où les flots humains vont s'engloutir sans retour.

M. Eaton tomba dans un fauteuil avant même qu'il eût été invité à s'asseoir, car le seul effort qu'il avait fait pour monter de sa voiture jusqu'à ce salon au premier étage avait été suivi d'une lassitude générale qui avait épuisé ses forces, et ses jambes ne pouvaient plus soutenir le poids de son corps.

— Je ne trouve pas d'expressions pour vous témoigner ma reconnaissance pour la bonté qui vous a porté à m'accorder cette entrevue, — dit le jeune malade d'une voix basse, affaiblie, mais qui n'avait rien de désagréable. — Et la présence de Madame la Comtesse est un encouragement de plus...... Mais parlez-moi de ma pauvre Fernanda! — s'écria-t-il en s'interrompant tout à coup et en s'exprimant avec une certaine animation.

— Ce sujet est des plus pénibles, Monsieur Eaton, — dit le Comte; — et pourtant, vu l'objet de votre visite, il est nécessaire d'entrer dans de tristes détails. Fernanda a vécu depuis quelques semaines dans la

retraite la plus absolue; il y a trois jours, elle a donné naissance à un enfant mort en voyant le jour, par conséquent la preuve de sa honte n'existe plus.

— Il y aurait une ridicule affectation de ma part, — répondit M. Eaton, — à exprimer du chagrin de ce malheur. Mais dites-moi, Milord, ou vous, Milady, dites-moi si Fernanda acceptera la réparation tardive que je lui offre.

— Je crains bien que cela ne soit pas chose aisée que de lui faire accepter votre main, — répondit la Comtesse; — et puisque vous en avez appelé à moi, il y aurait tort et folie de ma part à ne pas énumérer toutes les difficultés que doit rencontrer l'accomplissement de votre dessein. Tout profond et sincère qu'ait été l'amour de Fernanda pour vous, cet amour assez profond et assez fervent pour que vous ayez pu triompher de sa vertu, néanmoins cet amour n'existe plus.

— Et elle me hait... elle me hait! — s'écria Arthur dont une rougeur maladive vint colorer les joues pour disparaître aussitôt. — Oh! oui, Votre Seigneurie n'a pas besoin de chercher à me cacher la vérité, car je connais bien le caractère de Fernanda; je puis le suivre dans toutes ses phases. Autant son amour était ardent, autant sa haine doit être vivace. Comme elle aurait donné sa vie pour prouver son affection, de même elle est prête à tout sacrifier à la poursuite de sa vengeance! Vous voyez que je la connais bien et, je le reconnais, je l'ai of-

fensée, cruellement offensée. Mais, aussi vrai que Dieu est mon juge, je l'aimais dans le principe d'un amour aussi ardent, aussi sincère que celui qu'elle avait pour moi, et elle n'est pas tombée victime d'un plan de séduction arrêté à l'avance. Mon crime n'a pas été prémédité. Dans un moment d'exaltation j'ai été trop hardi, elle trop faible. Ce n'est pas parce qu'elle m'avait accordé les droits d'un époux sans avoir le titre d'épouse; ce n'est pas pour cela seulement que j'ai commencé à regretter les serments qui me liaient à elle, mais aussi à cause de son caractère impérieux qui ne voulait accepter aucun contrôle, de son humeur changeante qui tendait à me rendre la victime de ses caprices et de sa jalousie soupçonneuse qui ne connaissait plus de bornes.

L'Honorable M. Eaton s'arrêta pour reprendre haleine, car l'animation qu'il avait mise dans ses paroles l'avait épuisé.

— J'avouerai franchement et en toute honnêteté, — reprit-il enfin, — que si j'étais encore dans toute la vigueur de la jeunesse et de la santé, je n'aurais peut-être pas offert à Fernanda la réparation de mes torts envers elle. Je ne pense pas que nous fussions faits l'un pour l'autre. Plus nos pensées, nos sentiments, nos habitudes, et nos passions respectives se développaient, et plus frappantes apparaissaient les différences qui divisaient nos esprits et rendaient notre union incompatible. Mais maintenant, —

continua-t-il d'un ton grave, — maintenant que le flot de mon existence s'écoule avec une si effrayante rapidité, emportant avec lui les rêves de ma jeunesse si vite flétrie, les débris de mes affections, de mes espérances, et de mes aspirations, maintenant, en un mot, que mes pas m'entraînent sur une pente si rapide vers une mort prématurée, il y a à peine du mérite de ma part à faire un sacrifice en faveur de Fernanda, et il y aurait folie de la sienne à refuser d'accepter le titre honorable d'épouse. Hélas! elle sera bientôt veuve, et alors, sans honte, elle pourra accorder sa main à un plus heureux objet de ses affections.

— Il n'est certainement pas dans nos intentions de vous reprocher le passé, Arthur, — dit le Comte de Desborough fort touché par le langage du jeune homme, et pendant que la Comtesse ne cherchait même pas à dissimuler ses larmes, — et votre conduite actuelle, — ajouta le Comte, — commande notre estime, et même notre gratitude. Croyez donc que rien ne sera négligé par Lady Desborough ou par moi pour engager Fernanda à accomplir ce que nous regardons maintenant pour elle comme un devoir.

— Et si la persuasion est nécessaire pour l'émouvoir, Monsieur le Comte, — dit Arthur, — pensez-vous que si je me présentais à elle dans la retraite où elle a été placée, que si j'offrais à ses yeux le misérable être dévasté que je suis devenu, mon visage

décoloré et mes yeux brûlants du feu de la fièvre; que si j'allais même jusqu'à me jeter à ses genoux pour lui demander ce pardon qu'un homme au lit de mort a le droit d'implorer et d'espérer de son plus cruel ennemi, pensez-vous que si je faisais tout cela, elle pourrait repousser ma prière et se refuser à se laisser conduire par moi à l'autel?

La Comtesse échangea un rapide regard avec le Comte qui fit un signe d'assentiment en réponse à l'expression muette de sa pensée, et, se tournant vers l'Honorable M. Eaton, elle dit : —

— Ce soir, à huit heures, vous m'accompagnerez dans l'endroit où Fernanda s'est retirée. Mais comme cette visite doit demeurer secrète et qu'il y aurait autant d'inconvenance pour moi à monter dans votre voiture, qu'il y en aurait pour vous à prendre place dans la mienne, comme, en un mot, la démarche à laquelle nous nous décidons doit être dérobée à la connaissance de nos gens, j'irai à sept heures faire une visite au palais de Saint James, et à huit heures nous nous trouverons dans Pall Mall. Vous aurez à vos ordres une voiture de louage, et je vous accompagnerai à la demeure actuelle de Fernanda.

Le Comte confirma l'approbation qu'il donnait à ces arrangements, et M. Eaton prit congé du noble couple.

CHAPITRE XVII

ELEANOR ET LE PRINCE

Une demi-heure s'était écoulée depuis le départ du malheureux fils de Lord Marchmont et la Comtesse de Desborough se trouvait de nouveau seule; son mari l'avait quittée pour jusqu'à l'heure du dîner.

A demi étendue sur le sofa, elle laissait un libre cours aux pensées éveillées en elle par le principal événement de cette après-midi : nous voulons parler du singulier et pénible entretien qu'elle avait eu avec le Comte.

Elle repassait dans son esprit tout ce qu'il lui avait dit, elle se répétait à elle-même, autant que sa mémoire les lui fournissait, les brûlantes paroles avec lesquelles il avait dépeint son amour, les termes pathétiques dont il s'était servi pour exprimer ses remords, et le noble langage qu'il avait employé pour

tracer une distinction entre un sentiment pur et éthéré d'une part et une grossière passion de l'autre. Mais ses méditations l'avaient amenée à l'incident qui avait terminé toute la scène : alors qu'il avait imprimé un chaste baiser sur ses joues et qu'elle avait senti circuler dans ses veines un feu rapide comme l'éclair.

Ces sensations se réveillèrent encore et, quoique seule, elle rougit de l'empire que sa nature ardente exerçait sur elle. Elle était honteuse et humiliée à l'idée d'être sans défense contre les aspirations qui faisaient palpiter sa poitrine, monter le rouge à ses joues, et battre son pouls avec plus de violence. Après avoir invoqué l'aide de sa vertu contre les penchants de sa nature, s'être efforcée d'assurer le triomphe de ses facultés spirituelles et intellectuelles sur les instincts grossiers et matériels, s'être armée de tout l'orgueil et de toute la dignité de son sexe, pour combattre les mystérieuses aspirations de la femme, l'âme de la noble dame succomba à ces émotions contradictoires, et cette lutte l'amena inévitablement à s'en prendre à la destinée qui la rendait victime d'un si furieux combat entre l'esprit et la matière.

Ce fut au moment où ses joues couvertes d'une vive rougeur, ses yeux brillants noyés dans une molle langueur, sa poitrine soulevée par un mouvement plus rapide, donnaient à toute sa personne un charme inexprimable, que la porte du salon s'ouvrit et que le domestique galonné annonça : —

— Son Altesse Royale le Prince de Galles.

En composant son maintien du mieux qu'il lui fut possible, la Comtesse de Desborough s'avança pour recevoir l'héritier présomptif qui, après les compliments d'usage, lui offrit la main pour la ramener vers le sofa où il prit place à côté d'elle.

— Il n'y a pas, je l'espère, danger d'une interruption de la part du Comte ? — dit le Prince. Puis, s'apercevant que cette observation excitait un mouvement de surprise chez la Comtesse, il s'empressa d'ajouter : — Car j'ai le désir d'entretenir Votre Seigneurie d'un sujet d'une très-sérieuse importance.

— Le Comte ne rentrera pas avant six heures, — répondit Eleanor, — et il est maintenant quatre heures et demie, — ajouta-t-elle en regardant la pendule.

— Votre Seigneurie est sans doute surprise par l'allusion que j'ai faite au motif important qui a provoqué ma visite, — continua le Prince, assez embarrassé pour aborder le sujet qui occupait son esprit. — Mais je suis sûr... j'ai la conviction, — s'écria-t-il avec une certaine brusquerie, — que Votre Seigneurie voudra bien répondre à mes questions avec la plus entière franchise.

Si la Comtesse n'avait point songé à un certain incident qui, par son importance, pouvait lui faire pressentir les intentions du Prince, elle aurait pu croire que Son Altesse Royale allait lui faire une dé-

claration d'amour, mais il y avait une émotion dans sa voix, un embarras dans ses manières qui lui faisaient concevoir intérieurement de fortes craintes au sujet d'une personne à laquelle elle était profondément attachée.

— Mon caractère comme la conscience de ce qui est dû à Votre Altesse Royale me font un devoir de la franchise, — répondit-elle après un moment de réflexion.

— Vous avez déjà deviné le motif de ma visite! — s'écria le Prince.

Puis, après avoir promené son regard autour du salon, il ajouta d'un ton plus bas : —

— Est-il possible que notre conversation puisse être entendue?

— Il n'y a pas la moinde crainte à avoir sur ce point, — répondit immédiatement la Comtesse.

— Votre Seigneurie est dépositaire d'un secret... d'un terrible secret qui intéresse l'honneur d'un des membres de la famille royale d'Angleterre, — reprit le Prince de Galles en arrêtant ses regards scrutateurs sur la physionomie de la Comtesse dont le visage pâlit immédiatement.

— Votre Altesse ne pense-t-elle pas qu'il vaudrait peut-être mieux laisser ce sujet dans l'oubli où la prudence a cherché à l'ensevelir? — demanda-t-elle d'une voix basse et tremblante, car elle avait compris qu'il était inutile d'essayer de nier le fait auquel le Prince avait fait allusion.

— Pensez-vous que je puisse avoir le désir de proclamer la honte de ma propre sœur? — demanda-t-il d'un ton qui prouvait combien son orgueil était profondément blessé et combien était grande l'humiliation qu'il ressentait du déshonneur qui frappait une personne qui le touchait de si près. — Non, telle n'est pas mon intention, mais je suis désireux de connaître tous les détails qui se rattachent à ce trop douloureux incident.

— Il est inutile de revenir sur tout cela maintenant, puisque toutes les précautions possibles ont été prises pour tout couvrir d'un voile impénétrable, — dit la Comtesse de Desborough.

— Et pourtant Votre Seigneurie peut s'apercevoir qu'en dépit de toutes ces précautions, un murmure est parvenu jusqu'à mes oreilles, m'apportant la nouvelle écrasante du déshonneur de ma sœur.

Il y avait un mélange d'ironie et de chagrin dans le ton du Prince, qui frappa la Comtesse et lui fit comprendre toute la justesse de son observation. Car malgré toutes les mesures que la prudence avait suggérées, malgré les ressources illimitées mises à sa disposition pour en assurer l'exécution, il était évident que le secret de sa royale amie avait transpiré par quelque moyen jusqu'alors inexplicable.

— Laissez-moi vous convaincre, — reprit l'héritier présomptif, — que je suis plus au fait de ce qui s'est passé dans ces douloureuses conjonctures que Votre Seigneurie peut se l'imaginer. Une

chaise de poste s'est brisée Road Edgeware. La Princesse Sophie et la Comtesse de Desborough ont cherché un refuge dans une maison voisine. La Princesse avait pris le nom de Madame Mordaunt et la Comtesse de Desborough celui de Madame Smith.

— Est-il possible que ces jeunes filles aient découvert nos véritables noms? — s'écria Eleanor dont les soupçons s'étaient immédiatement portés sur Octavie et sur Pauline Clarendon. — Est-il bien possible qu'elles aient été assez viles pour faire de cette circonstance l'occasion d'un vulgaire scandale et d'une détestable calomnie? S'il en est ainsi, jamais à l'avenir je ne me fierai à la physionomie comme à un fidèle miroir de l'âme, car la candeur, la sincérité et la franchise étaient empreintes sur les traits de ces jeunes filles!

— Ne les accusez pas... ne leur faites pas une telle injure! — dit le Prince de Galles, — ne les connaissant que de nom, ce n'est pas de leur bouche que je tiens la connaissance de ce funeste secret, et je dois affirmer encore que je tiens de source certaine que ces jeunes personnes ont religieusement gardé le secret dont le hasard les a rendues dépositaires.

— Le médecin, M. Thurston, aurait-il donc trahi la malheureuse Princesse? — murmura la Comtesse d'un air pensif.

— Non, M. Thurston ne mérite pas vos reproches,

— dit Son Altesse Royale. — En vérité, je crois pouvoir affirmer que ni lui, ni les jeunes demoiselles Clarendon n'ont pas le moindre soupçon de ce que pouvaient être Madamo Mordaunt et Madame Smith. Je ne puis dire à Votre Seigneurie comment j'ai été instruit des circonstances dont nous parlons : qu'il lui suffise de savoir que je suis aussi sûr de la personne qui m'a renseigné que de moi-même.

— Un souvenir me frappe, — s'écria tout à coup la Comtesse, — quand la voiture de voyage s'est brisée, un homme, peut-être un gentleman, a aidé la femme de chambre à descendre du siége et a ouvert la portière de la voiture pour nous prêter assistance, mais il a disparu tout à coup, et dans le trouble du moment et l'émotion produite par les événements, conséquences funestes de l'accident, tout souvenir de ce détail nous est sorti de la mémoire. C'est cet individu qui a renseigné Votre Altesse, — ajouta Eleanor avec conviction.

— Je ne le nierai pas, puisque vous avez si habilement deviné la vérité, — dit le Prince ; — mais cette personne ne divulguera ce secret à nul autre qu'à moi.

— Et pourtant, ello ne peut pas avoir tout appris à Votre Altese, — s'écria la Comtesse de Desborough ; — car si elle a pu reconnaître la Princesse et moi dans la voiture, elle n'a pu s'apercevoir de la situation dans laquelle se trouvait malheureusement mon infortunée compagne.

— L'individu en question est resté toute la nuit en observation dans le voisinage, — dit le Prince, bien décidé à éloigner tout soupçon pouvant remonter à Octavie. — Il vit le chirurgien qu'on avait envoyé chercher. Il apprit qu'un enfant était né pendant la nuit, et comme il savait bien que Votre Seigneurie ne pouvait avoir aucun motif pour cacher la naissance d'un enfant lui appartenant, il fut naturellement amené à penser que c'était ma sœur qui...

— Assez, — s'écria la Comtesse d'un ton impérieux, — je déclare de nouveau que je ne vois aucun avantage à continuer une discussion sur un aussi pénible sujet. Votre Altesse convient que le secret est en sûreté, qu'elle me permette donc de la supplier de ne pas le tirer d'un oubli aussi désirable. J'aime la Princesse Sophie comme si elle était ma propre sœur. Je jouis de sa confiance et j'ai fait mon devoir. Sans doute Votre Altesse Royale n'est pas venue ici pour me reprocher le rôle que j'ai eu à remplir dans toute cette pénible aventure?

— Que Dieu m'en garde! — s'écria le Prince; — au contraire, ma plus profonde gratitude est acquise à Votre Seigneurie.

— En ce cas, Votre Altesse voudra-t-elle m'accorder la faveur que je sollicite? — dit aussitôt Eleanor?

— Parlez, — dit le Prince, dont les yeux se reposaient maintenant avec admiration sur le visage de

la Comtesse auquel l'émotion avait rendu ses brillantes couleurs.

— La prière que je lui adresse a pour objet de supplier Votre Altesse de ne pas révéler à la Princesse la connaissance qu'elle a de son secret, — ajouta la Comtesse. — Oh! elle mourrait de honte, si elle avait même le soupçon que sa faiblesse et ses fatales conséquences sont connues d'un frère dont elle a une si grande frayeur.

— Je vous promets non-seulement cela, mais tout ce qu'il vous plaira de me demander et qu'il sera en mon pouvoir d'accomplir, — répondit le Prince avec une expression de tendresse si significative, que la Comtesse ne put s'empêcher de la remarquer, tout en ayant l'air de ne pas s'en apercevoir. — Cependant, belle dame, il reste encore un point que vous devez éclaircir, — ajouta-t-il après un moment de silence, — et nous changerons de conversation....Bien plus, nous en laisserons définitivement retomber le sujet dans l'oubli, en paroles du moins.

— Et ce point? — dit la Comtesse sur le ton de l'interrogation.

— C'est le nom de l'homme en faveur duquel ma sœur a oublié tous ses sentiments de devoir et de dignité? — répondit aussitôt le Prince. — Voulez-vous me révéler ce nom?

— Jamais!— s'écria Eleanor d'un ton déterminé. — Il faut que Votre Altesse Royale ait de moi une

bien méprisable opinion pour s'imaginer, même un instant, que je sois capable de trahir l'illustre Princesse qui m'a honorée de sa confiance et de son amitié !

Et les yeux de la Comtesse brillaient des feux de l'indignation et de l'orgueil blessé.

— Pardonnez-moi, belle Comtesse, pardonnez-moi ! — s'écria le Prince en tombant à genoux devant elle et en saisissant une de ses mains qu'il couvrit de baisers.

Eleanor fut tellement surprise et étonnée par la rapidité de cette action, qu'elle n'eut pas la présence d'esprit suffisante pour retirer sa main, et le Prince, qui n'avait jamais une très-haute opinion de la vertu des femmes, pressa cette belle main sur ses lèvres avec d'autant plus d'ardeur, qu'il se figurait qu'elle lui était abandonnée volontairement.

Pendant un moment une commotion électrique fit courir le sang dans les veines de la Comtesse; mais sa vertu triompha de sa nature, et, retirant sa main, elle s'écria : —

— Votre Altesse Royale oublie qui je suis !

La dignité de ce reproche, le ton avec lequel il était adressé, l'air de noblesse dont il était accompagné, eussent suffi pour couvrir de honte tout autre que le Prince de Galles. Mais accoutumé à ses succès presque constants auprès des femmes, et n'attachant pas grande importance aux premiers essais

de résistance qu'il rencontrait, il ne se laissa pas troubler par le reproche qu'il s'était attiré.

— Je ne me relèverai pas, chère Comtesse, — s'écria-t-il, — tant que vous n'aurez pas déclaré que vous me pardonnez ma grossièreté, je dirai plus l'insulte dont je me suis rendu coupable tout à l'heure. Dites-moi que vous me pardonnez !

— Pour sortir do l'ombarras où votre conduite actuelle me place, je cède à l'instant à la demande de Votre Altesse Royale, — dit la Comtesse avec une froide dignité. — Laissons le passé et tout ce qui se rapporte à notre pénible entretien de tout à l'heure retomber dans l'oubli.

— Mille fois merci pour ces bonnes paroles ! — s'écria le Prince en se relevant et en reprenant sa place sur le sofa. — Mais comment se fait-il, charmante Comtesse, que vous ayez paru offensée du léger hommage rendu à votre beauté et à votre amabilité ? Pourquoi avez-vous retiré votre main, comme si elle eût été dans les griffes de quelque monstre hideux ?

— Permettez-moi plutôt de demander à Votre Altesse comment elle pouvait s'imaginer que je pusse agir différemment que je ne l'ai fait ? — demanda la Comtesse quelque peu troublée par la voix douce et par les manières pleines de tendresse du Prince.

— Je dois avouer que je suis complétement in-

digne de toute marque de faveur venant de Votre Seigneurie, — dit le Prince. — Une personne d'une aussi radieuse beauté que vous, jouissant d'une réputation semblable au miroir sans tache que le souffle ne peut ternir, douée d'une intelligence aussi brillante que vos vertus sont estimables, une telle personne, dis-je, est si fort au-dessus d'un pauvre misérable mortel comme moi que...

— Sans doute Votre Altesse veut exercer contre moi sa verve satirique, — s'écria la Comtesse, sachant à peine si elle devait rire ou s'offenser du panégyrique qu'elle entendait faire de sa personne, pour en tirer un contraste si absurde.

— Je ne fus jamais plus sérieux de ma vie! — s'écria le Prince d'un ton passionné. — Je vous ai observée à la cour; j'ai vu votre belle personne au milieu des tourbillons de la danse, et maintenant je vous vois au foyer domestique, et vous apparaissez plus belle à mes yeux, sous votre toilette comparativement simple, que lorsque le front étincelant de diamants, vous brilliez aux feux des lumières au milieu des fêtes du monde. Ne pensez pas que je vous adresse un banal compliment; ne croyez pas que je vous offre l'encens d'une flatterie passagère, non, sur mon âme, charmante Comtesse! Je me sentirais entraîné à me jeter de nouveau à vos pieds pour vous adorer, si je ne craignais de vous voir me repousser avec mépris et m'accabler de vos reproches.

— Et vous n'osez pas affronter cette terrible colère? — dit en souriant la Comtesse, dont un sang plus chaud venait colorer les joues.

— Ah! vous ne seriez donc pas cruelle envers moi? — s'écria-t-il dévorant des yeux les charmes de la jeune femme qui brillaient à la douce clarté de la lampe placée sur la table et des girandoles de bougie de la cheminée, qui avaient été allumées lorsque la visite du Prince avait été annoncée.

— Croyez-moi, Altesse, je prends tout ce que vous me dites pour une série de charmants compliments pour lesquels c'est un devoir pour moi de vous adresser mes remercîments les plus reconnaissants. — dit Eleanor, qui, résolue à combattre la passion qui avait sur elle une si grande influence, affectait de ne pas comprendre où tendait le langage du Prince.

— Oh! pourquoi accueillez-vous comme une plaisanterie ce qui est si profondément sérieux? — demanda le Prince, et, plaçant sa main sur son cœur, il s'écria avec enthousiasme : — Par le ciel! divine créature, je vous aime, et si vous répondez par le mépris à l'aveu de ma passion, vous me réduirez au désespoir.

En parlant ainsi, il entoura Eleanor de ses bras, avant qu'elle eût pu revenir de la surprise où son action l'avait plongée; au même instant ses lèvres s'imprimèrent sur son front, et les transports qui animaient le Prince se communiquèrent à tout son

être. Pendant un moment, elle se laissa aller aux sentiments extatiques dans lesquels s'engouffrait son âme.

Mais tout à coup elle se dégagea violemment de ses bras, en s'écriant : —

— Ne pensez pas avoir obtenu le moindre avantage durable sur moi : l'étonnement, la confusion m'ont rendue faible pendant un moment, mais que Votre Altesse ne croie pas pouvoir se permettre une nouvelle insulte.

Et en disant ces mots, elle sonna.

— Au nom du ciel ! que voulez-vous faire, belle Comtesse ? — demanda le Prince tout étonné et quittant brusquement le sofa.

— Remettez-vous, — dit Eleanor avec une calme et noble dignité. Puis, lorsque la porte s'ouvrit et que le domestique parut, elle s'écria : — Son Altesse Royale désire qu'on fasse immédiatement avancer sa voiture.

— Le carrosse de Son Altesse Royale l'attend à la porte, — répondit le laquais.

— Tu seras à moi, orgueilleuse beauté ! je le jure ! — murmura le Prince à la hâte en affectant de faire un salut respectueux à la Comtesse avant de sortir.

— Je remercie Votre Altesse de l'honneur qu'elle m'a fait en me faisant cette visite, — dit la Comtesse à voix haute, de manière que le domestique qui maintenait la porte ouverte ne s'aper-

çût pas qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire.

Le Prince lança sur Eleanor un regard où la convoitise se mêlait à la menace, et quitta le salon.

CHAPITRE XVIII

CAROLINE ET LA JEUNE DAME

Il nous faut maintenant revenir à l'établissement de Madame Lindley.

Trois jours s'étaient passés depuis cette nuit terrible où Caroline avait contemplé les horreurs de la petite chambre, et où elle avait entendu le petit cri de l'enfant que cette horrible femme avait précipité dans les profondeurs des eaux bourbeuses de la Tamise.

On se rappellera qu'elle nourrissait déjà un sentiment de vengeance contre l'homme qui l'avait séduite et trahie, auquel s'était depuis uni la résolution de chercher tous les moyens de punir la mégère qui avait joué le principal rôle dans l'affreuse tragédie de cette effroyable nuit.

Pendant les trois jours qui l'avaient suivie, Caroline avait réfléchi, profondément réfléchi sur ces ré-

solutions; et plus elle les mûrissait, et plus elles prenaient de la consistance dans son esprit. Mais elle était pour le moment sans moyens d'action, et probablement plusieurs semaines devaient encore se passer avant qu'elle pût mettre ses desseins à exécution. Ces desseins eux-mêmes n'avaient pas encore revêtu une forme précise; elle les méditait, elle s'y affermissait, mais elle attendait qu'une occasion vînt lui tracer la route qu'elle aurait à suivre pour arriver à son but.

Dans tous les cas, pour le moment, il était nécessaire pour elle de paraître calme, placide, et même contente de son sort devant Madame Lindley et devant les jeunes femmes pensionnaires de son affreux établissement; car la pauvre fille était si abandonnée sur cette terre, qu'elle était obligée de se soumettre à tous les arrangements pris pour elle par Madame Brace, et étant sur le point de devenir mère, il lui fallait bien rester dans cet asile, quelque infâme et quelque odieux qu'il fût. Mais néanmoins, elle se jurait bien à elle-même que si l'enfant qu'elle sentait tressaillir dans ses entrailles venait au jour vivant, elle le déroberait aux intentions meurtrières que Madame Lindley nourrissait sans doute contre lui.

L'horloge de Lambeth venait de sonner six heures du soir, et Caroline Walters était en conversation avec les autres pensionnaires de la maison, dans le petit salon qui leur était affecté, lors-

qu'une vieille garde-malade entra et l'invita à se rendre auprès de Madame Lindley.

Caroline passa dans le petit parloir où Madame Lindley était assise, mais elle frissonna lorsque son regard de reptile s'arrêta sur elle. Car jamais, depuis la nuit d'horreur, elle n'avait pu soutenir son regard sans éprouver une sensation de froid, comme si la main glacée d'un cadavre se fût promenée sur son corps.

— Fermez la porte, ma chère enfant, — dit Madame Lindley parlant à voix basse selon son habitude, — pas si fort!... Rappelez-vous qu'il y a des malades dans la maison... et maintenant asseyez-vous un moment. Je désire vous parler en particulier.

Caroline prit une chaise et attendit en silence la communication qu'elle avait à lui faire.

— Ma chère fille, — reprit Madame Lindley en caressant son gros chat noir, mais sans détacher ses yeux de la figure de Caroline, — je vous ai choisie entre toutes pour vous charger d'un office qui apportera un peu de variété dans votre existence. Vous savez que dans la chambre voisine est une jeune dame qui tout récemment est devenue mère. Heureusement pour elle, la chère créature! l'enfant n'a pas vécu. Mais qu'avez-vous, mon amour, — s'écria soudain Madame Lindley, — vous paraissez souffrir?

— Non, Madame, ce n'est rien, — s'empressa de répondre Caroline, qui n'avait pas été maîtresse de

comprimer le frisson qui avait parcouru visiblement tout son corps, lorsqu'elle avait entendu l'affreuse femme énoncer, d'un ton calme et délibéré, son odieux mensonge au sujet de l'enfant de la jeune dame, — mais ce que vous avez dit m'a fait songer que mon temps approchait avec rapidité.

— Silence ! — murmura Madame Lindley en mettant son doigt osseux devant ses lèvres et en fronçant ses sourcils épais et proéminents. — Les murs ont des oreilles, comme je vous le dis toujours. Mais il ne faut pas se laisser aller à des appréhensions nerveuses, gardez votre courage, et tout se passera bien. Rappelez-vous que je ne cède à personne la palme de l'habileté dans ma profession, et que par conséquent il est heureux pour vous que Madame Brace vous ait confiée à nos soins. Mais revenons à ce que je vous disais. Nous parlions de la jeune dame qui occupe la chambre voisine de la vôtre. Cette jeune dame, comme je vous l'ai déjà dit, est de haute naissance, et son nom doit rester enseveli dans le plus profond mystère. Elle demande une compagne, quelqu'un qui consente à passer quelques heures avec elle chaque jour ; quelqu'un qui ne cherche pas à tirer d'elle qui elle est, et qui s'engage à ne pas la reconnaître si elles venaient plus tard à se rencontrer dans le monde. Pauvre créature ! elle se sent triste et solitaire ; car la garde n'est certainement pas une société convenable pour elle, et je ne peux pas consacrer beaucoup de temps à lui tenir compagnie.

Dans ces circonstances, je me suis décidée à vous choisir comme la plus distinguée, la plus aimable et la plus discrète des jeunes femmes parmi lesquelles ce choix pouvait être fait.

— J'entreprendrai avec plaisir la tâche de faire passer le temps aussi agréablement que possible à cette jeune dame, — répondit Caroline, flattée et contente d'avoir été choisie.

— Vous pouvez alors monter tout de suite à sa chambre, ma chère, — dit Madame Lindley; — mais écoutez : pas un mot aux autres, ou elles seraient jalouses, et elles vous accableraient de ridicules questions chaque fois qu'elles vous verraient. Laissez-leur croire que vous avez pris des habitudes plus retirées et que vous vous plaisez dans la solitude de votre chambre. En les laissant sous cette impression, vous pouvez facilement passer quelques heures avec la jeune dame, et ne pas être observée par les autres... Vous comprenez?

— Oh! parfaitement, Madame, — répondit Caroline.

Et elle sortit du parloir.

Dans la chambre où elle se rendit ensuite, une belle créature occupait un lit décoré avec goût, et plus riche que ceux qui se trouvaient dans les autres chambres à coucher.

Cette jeune dame avait environ dix-huit ans. Ses yeux n'étaient pas remarquablement grands, mais ils étaient d'un bleu violet, ombragés par des cils noirs

comme du jais et susceptibles d'une grande diversité d'expression. Quand elle était sous le coup de la passion ou d'une violente émotion, ils étaient noirs et brillants, d'un éclat difficile à supporter, et si des yeux pouvaient tuer, les siens auraient lancé des traits mortels. Mais lorsqu'ils étaient animés par l'amour et par la tendresse, ils reprenaient une teinte bleue pourprée et une expression si douce qu'il était difficile de croire qu'ils fussent capables de lancer un regard méchant et farouche, devenir menaçants ou lancer des éclairs.

Ses cheveux étaient d'un brun foncé et si brillants qu'exposés à la lumière ils prenaient une teinte dorée et paraissaient noirs quand ils étaient dans l'ombre. Sa peau avait la blancheur de la neige, sauf les endroits où l'on voyait courir le réseau de ses veines bleues, car les fraîches couleurs qui couvraient ses joues lorsqu'elle était en santé avaient alors disparu. Et pourtant sa pâleur n'avait rien de cadavéreux ou même de maladif, elle n'avait rien de déplaisant, elle n'était qu'intéressante. Ses lèvres, d'un rouge vif qui contrastait avec son teint pâle, dénotaient la la richesse de son sang et l'ardeur de sa nature. Sa poitrine qui se soulevait avec fierté, ses épaules tombantes et les beaux contours de son buste, étaient en parfaite harmonie avec sa taille mince et avec ses membres délicats; car si sa taille ne dépassait pas la taille moyenne de la femme elle était admirablement proportionnée.

Telle était la jeune dame en présence de laquelle se trouvait Caroline Walters, et pendant un moment elle resta immobile devant elle, frappée d'admiration et de respect.

— Approchez-vous et donnez-moi votre main, — dit la belle patricienne d'un ton engageant qui mit immédiatement la jeune fille à son aise.

Caroline s'avança près du lit, prit la main qui lui était tendue, et la pressa dans les siennes comme pour exprimer l'espoir qu'elles pourraient se plaire toutes deux.

— Oui, nous serons amies, — ajouta la jeune dame devinant ce qui se passait dans l'esprit de sa compagne ou cédant elle-même à un semblable sentiment. — Votre nom est Caroline Walters; Madame Lindley m'a dit qu'elle vous choisirait pour être ma compagne. Quant à présent, vous ne devez pas chercher à savoir qui je suis, mais si je continue à vous aimer comme je le fais en ce moment, sous l'influence d'une première impression, je ferai de vous ma confidente et je n'aurai pas de secrets pour vous.

Caroline fut touchée presque jusqu'aux larmes par l'aimable douceur qui distinguait le ton de la jeune patricienne, et pendant qu'elle contemplait cette physionomie céleste, elle ne pouvait concevoir comment une personne si séduisante, si aimable, et si tendre, pouvait avoir joué un rôle dans l'horrible tragédie de cette nuit d'ouragan et de tempête.

Néanmoins, c'était un point sur lequel Caroline

était résolue à avoir satisfaction aussitôt que l'occasion favorable s'en présenterait.

— Asseyez-vous près de moi, ma chère amie, car c'est ainsi que je veux vous appeler, — reprit la jeune femme en se laissant retomber sur ses oreillers d'où elle s'était soulevée à l'entrée de Caroline. — Essayons de nous consoler ensemble. Sans doute vous avez été trompée... trahie par un infâme comme je l'ai été moi-même... Vous avez peut-être aimé comme j'ai aimé...

— Oh oui; mon amour était un culte, une idolâtrie! — s'écria Caroline; — et maintenant il ne me reste plus rien, rien que...

— Que le désespoir ou la vengeance! — murmura la patricienne d'un ton si altéré, si peu semblable à celui sur lequel elle avait parlé jusque-là, que Car o line tressaillit d'effroi, car il lui semblait qu'une autre voix avait prononcé les derniers mots qui venaient de frapper ses oreilles.

— Oui, le désespoir ou la vengeance! — répéta Caroline en revenant à elle; — mais ce n'est pas ce premier sentiment qui l'emportera, — dit-elle avec amertume. Puis, craignant d'en avoir trop dit, la jeune femme s'empressa d'ajouter : — Mais j'ai tort d'exprimer de pareils sentiments qui ne peuvent tendre qu'à vous faire me détester.

— Vous détester! — s'écria la patricienne en bondissant dans sa couche et avec des éclairs dans les yeux. — Je vous mépriserais, je vous haïrais, si vous

enduriez avec calme et résignation les injures que vous avez eues à souffrir d'un homme! L'amour est la religion du cœur, Caroline, — continua-t-elle avec énergie; — il élève ceux qu'il possède au rang des saints, ou il les précipite, comme des anges tombés, dans ce profond abime où brûlent les flammes de la vengeance et du remords! Nous sommes des anges tombés, Caroline, et comme des démons nous déclarerons la guerre à ceux qui nous ont plongées dans l'enfer avec nos sentiments outragés, nos affections perdues, et au milieu des ruines de toutes nos espérances.

La transition du ton de la jeune patricienne, de la plus séduisante douceur à la violence et à l'amertume, avait été si brusque, et le changement qui s'était opéré dans sa physionomie avait été si complet, que Caroline recula d'effroi pendant un moment et détourna ses regards. Mais presque aussitôt une horrible fascination à laquelle elle ne pouvait résister lui fit ramener les yeux sur la malade, et ils restèrent rivés sur les traits de cette jeune femme, si touchants au repos et si terribles lorsque la tempête grondait au fond de son cœur.

— Caroline, mon amie, — continua la jeune femme avec un accent d'une telle amertume qu'on eût dit que ce fût un démon qui parlât par sa voix; — mon cœur est par moments la proie de démons qui infusent dans mes veines une horrible folie. Oh! pour trouver la rage, la furie, les horreurs du combat, ne

cherchez pas dans les pages de l'histoire la description des batailles sanglantes et du sac des villes, mais que vos yeux plongent dans les profondeurs de l'âme humaine; c'est là, dans ce mystérieux pandémonium, que vous verrez le plus terrible spectacle de lutte, de guerre, d'horreur, et de dévastation! Tel du moins est mon cœur par instants lorsque je repasse dans mon esprit tous mes griefs : tel il est en ce moment!

Et quoique la jeune femme fût retombée épuisée sur ses oreillers, la flamme qui jaillissait de ses yeux, ses lèvres tremblantes, les soulèvements convulsifs de sa poitrine, et le tremblement nerveux qui agitait tous ses membres, portaient témoignage de la vérité des paroles qu'elle venait de faire entendre. Oui, en vérité, tel elle l'avait dépeint, tel était l'état de son âme, et malgré l'esprit vindicatif qui faisait bouillonner le sang Espagnol de Caroline, cependant elle restait étonnée et stupéfiée du spectacle que la patricienne offrait à sa vue.

Mais le paroxysme de furie infernale qui avait agité la jeune femme s'apaisa peu à peu, et elle finit par reprendre son calme et la douce tranquillité qui était empreinte sur sa physionomie au commencement de son entretien avec Caroline.

— Je vous ai alarmée, je vous ai fait horreur, Caroline, — dit-elle avec les plus doux accents de sa voix musicale; — mais vous me pardonnerez, car je suis une terrible créature lorsque mes passions sont

surexcitées. Je ne connais pas de termes moyens. Tranquille comme un lac quand la brise ne vient pas en rider la surface, ou furieuse comme l'Océan quand ses vagues s'élèvent jusqu'au ciel pour plonger jusqu'aux entrailles de la terre, tel est mon caractère! Je puis aimer avec un dévouement si complet que la torture et l'échafaud ne provoqueraient qu'un sourire sur mes lèvres, s'il fallait les affronter pour sauver un cheveu de la tête de l'objet de mon adoration; mais aussi, comme contre-partie, je puis haïr avec une telle violence que je n'hésiterais pas à vendre mon âme à Satan pour assurer ma vengeance.

— Vous m'avez donné un enseignement, Madame, que je croyais avoir puisé dans mes propres malheurs, — dit Caroline qui subissait l'influence magnétique de cette jeune et extraordinaire créature qui pouvait se laisser emporter à une telle violence de langage. — Moi aussi, j'avais rêvé la vengeance, Madame; moi aussi, j'avais reçu une injure capable d'éveiller une fureur infernale dans mon sein; mais jamais je n'avais pensé à une vengeance aussi terrible, aussi implacable, aussi complète que celle que vous paraissez nourrir. Oh! je me réjouis du hasard qui me jette sur votre chemin, car à une humble distance ma nature ressemble à la vôtre. Trop faible, trop humble, trop aimante sous un certain côté, j'ai besoin d'un glorieux exemple pour donner de l'énergie à mon âme et enflammer le sang Espagnol qui circule dans mes veines!

— Que votre humilité se change en orgueil. comme le ruisseau qui court en souriant au milieu des jardins se change en glace épaisse et impénétrable, — s'écria la patricienne dont les yeux se rallumèrent et dont les joues s'empourprèrent de nouveau. — Il y aurait folie, sottise, et ridicule absurdité à souffrir que les tendres souvenirs du passé vous paralysent au moment présent et vous désarment pour l'avenir. Plus le cours des tendres affections de votre jeune cœur aura été doux et paisible, plus les flots de haine et d'insatiable vengeance rejailliront sombres, noirs et terribles des ruines de ce cœur broyé et torturé. Écoutez, Caroline, — continua-t-elle avec une expression grave et solennelle, — j'ai aimé comme jamais femme n'a aimé avant moi; j'aurais baisé la terre que ses pieds auraient foulée; respirer le même air que lui était un délice ineffable; voir ses yeux me regarder avec ravissement était une félicité indescriptible. Je lui ai fait don d'un cœur qui n'avait jamais aimé, d'un cœur plein des plus chaleureuses affections, et qui n'avait rien donné aux plaisirs et aux dissipations de ce monde. Et comment m'a-t-il récompensée?

— Telle est aussi mon histoire, et la récompense que j'ai récoltée est la même que celle que vous avez recueillie, — dit Caroline. — Oh! montrez-moi le chemin de la vengeance, Madame, et je bénirai l'heure qui nous a réunies.

— Ma vengeance suit déjà son cours et elle est terrible! — murmura la patricienne d'une voix basse et sifflante, pendant qu'une expression sinistre venait assombrir son visage. — Il ne se doute pas que ma vengeance s'apesantit déjà sur lui d'une manière lente, mystérieuse, mais sûre. Quand nous nous connaîtrons mieux, Caroline, mon secret vous sera révélé, et le même moyen que j'ai employé pourra devenir aussi efficace entre vos mains. D'abord, il faut que je m'assure que vos dispositions sont semblables aux miennes, et que cet enthousiasme que vous montrez maintenant est le résultat naturel de l'impulsion d'une âme énergique, et non un sentiment éphémère de sympathie provoqué par les paroles qui sont tombées de mes lèvres.

— Croyez-moi, Madame, je m'étudierai à mériter votre confiance, — répondit Caroline. — Mais prenons garde! — s'écria-t-elle tout à coup en portant son doigt devant ses lèvres. — On monte l'escalier, c'est Madame Lindley qui s'approche.

La patricienne laissa retomber sa tête sur l'oreiller et composa son maintien. Caroline Walters se rassit, et lorsque l'odieuse femme entra, rien ne trahit à son regard observateur la nature terrible de l'entretien que ces deux vindicatives créatures venaient d'avoir ensemble.

— Caroline, — dit Madame Lindley, — vous pouvez maintenant rejoindre vos compagnes. Demain, vous pourrez refaire une visite à votre nouvelle con-

naissance, pourvu, toutefois, que votre société lui ait été agréable.

— Oh! oui, — s'écria la malade, — c'est une aimable fille et je l'aime déjà. Plus elle pourra me consacrer de son temps et plus j'en serai heureuse. Bonsoir, Caroline, embrassez-moi.

Et au moment où Caroline Walters embrassait la patricienne, un regard d'intelligence fut échangé entre elles.

Lorsque Caroline eut quitté la chambre, Madame Lindley, après avoir écouté jusqu'à ce que le bruit de ses pas dans le corridor se fut perdu dans l'éloignement, s'approcha du lit et murmura d'un ton mystérieux : —

— La Comtesse de Desborough est en bas et désire vous voir. Elle a une communication importante à vous faire.

— Qu'elle monte, me bonne amie, — répondit la patricienne.

— Mais j'ai encore autre chose à vous dire, — continua Madame Lindley, — et je vous supplie de ne pas vous agiter.

— Parlez, je suis calme, et je resterai calme, — répondit-elle froidement.

— Un jeune homme est avec Sa Seigneurie.

— Ah? — s'écria la malade, dont la physionomie s'assombrit d'une façon terrible.

— Allons! au nom du ciel! calmez-vous, — dit

Madame Lindley d'un ton suppliant. — La Comtesse m'a recommandé tout particulièrement de ne pas vous dire que quelqu'un était avec elle. Mais je ne pouvais obéir à cet ordre, car un simple coup d'œil, jeté sur ce jeune homme, m'a convaincu qu'il...

— Oui, oui, je vous comprends, — s'écria-t-elle en l'interrompant brusquement. — Mais dites-moi, ma bonne amie, est-il dans l'état désespéré qu'on nous a dépeint?... Ma vengeance a-t-elle...

— Silence! pour l'amour de Dieu, silence! — dit Madame Lindley. — Les murs ont des oreilles. Il ne faut pas laisser paraître que vous savez qu'il est dans la maison avant qu'il ne plaise à Madame la Comtesse de vous en instruire. Car il est évident qu'il est venu ici pour avoir un entretien avec vous, en comptant sur l'intercession de votre tante. Et maintenant, ma chère dame, si son affliction, son repentir, ses larmes touchent votre cœur, qu'il n'apprenne jamais le terrible secret qui...

— Me croyez-vous donc si faible... si insensée? — demanda la patricienne.

— Chut!... J'ai meilleure opinion de vous, — répondit Madame Lindley, qui n'était pas plus rassurée pour cela. — Mais, je vous prie, pardonnez-moi si je vous rappelle qu'un simple soupçon, conçu par ce jeune homme, peut nous coûter à toutes deux la vie? — ajouta-t-elle d'une voix si basse que c'est tout au plus s'il était possible de l'entendre.

— Chassez toute appréhension, — répondit la ma-

lade. — Sachez que ma résolution est indomptable... que mon cœur est d'acier !

— Sans cela, je ne me serais jamais décidée à vous venir en aide comme je l'ai fait, — dit Madame Lindley. — Et maintenant, remettez-vous, chère Madame, car dans quelques minutes vous serez en présence de la Comtesse.

— C'est à vous de vous tranquilliser, ma bonne amie, — lui fut-il répondu avec un rassurant sourire ; — car vos lèvres tremblent et vous semblez en proie à une agitation nerveuse.

— Maintenant que je suis certaine que vous vous conduirez avec prudence, — ajouta Madame Lindley ; — je paraîtrai plus ferme et plus calme. Mais souvenez-vous, — murmura-t-elle en se baissant de façon à ce que ses lèvres touchassent presque les oreilles de la jeune femme, — que l'enfant n'a pas vécu et qu'il a été enterré le lendemain dans le cimetière de Lambeth, sans qu'un service funéraire eût été nécessaire.

— J'entends, et maintenant laissez-moi, car on pourrait s'étonner de votre longue absence.

Madame Lindley quitta la chambre, où la Comtesse de Desborough monta presque immédiatement.

CHAPITRE XIX

FERNANDA ET ARTHUR

L'Honorable M. Arthur Eaton resta dans le parloir du rez de-chaussée avec Madame Lindley, pendant que la Comtesse était allée préparer l'entrevue entre lui et Fernanda Aylmer; car le lecteur a sans doute déjà vu que la nièce du Comte et la jeune patricienne, pensionnaire de l'établissement de Madame Lindley, étaient une seule et même personne.

Madame Lindley s'assit auprès du feu, caressa son grand chat noir, puis jeta un coup d'œil furtif sur Arthur Eaton, et un frisson de glace lui parcourut tout le corps en apercevant que ses yeux étaient fixés sur elle, comme s'il voulait lire dans sa pensée. Mais c'était une pure imagination de sa part, l'effet d'une conscience coupable, car le jeune homme ne faisait que satisfaire une frivole curiosité en observant la physionomie repoussante de la vieille sor-

cière, aux soins de laquelle Fernanda avait été confiée par son oncle.

— L'enfant était mort en venant au monde, n'est-ce pas... Madame Lindley... n'est-ce pas? — dit-il enfin pour dire quelque chose.

— Oui, Monsieur. Et nul ne peut le regretter, — répondit-elle.

— A-t-elle beaucoup souffert? — demanda ensuite Arthur Eaton.

— Chut!... pas si haut... les murs ont des oreilles... — dit Madame Lindley en levant son index devant sa bouche pour exprimer son axiome favori. — Oui, elle a beaucoup souffert, Monsieur... C'était pendant la nuit que l'événement eut lieu, et le vent qui soufflait avec une terrible violence a, d'une façon très-effective, étouffé le bruit de ses cris.

M. Eaton frissonna sans savoir pourquoi, et un long silence suivit.

— Comment le Comte a-t-il eu connaissance de votre établissement? — demanda M. Eaton, rompant une seconde fois le silence qui avait quelque chose de sinistre, car il sentait surgir en lui, d'une façon irrésistible, l'idée superstitieuse qu'il était en présence de quelque vieille sorcière à laquelle étaient connus les terribles et impénétrables secrets de la nature.

— Je ne révèle jamais rien en pareille matière, Monsieur — répondit laconiquement Madame Lindley. — L'immense clientèle que je reçois a été ob-

tenue par suite de l'entière confiance qu'on peut mettre en moi.

— Je vous demande pardon de mon indiscrète question, — dit l'Honorable M. Eaton. — J'aurais dû mieux réfléchir avant de parler.

— Il n'y a pas de mal, Monsieur. Mais je suis sûre que vous serez plus satisfait de mon excès de prudence, que si vous m'aviez trouvée disposée à me livrer au bavardage, — répondit Madame Lindley en essayant de sourire, ce qui lui était fort difficile, surtout pour que ce sourire parût agréable avec une physionomie comme celle qu'elle possédait.

Il se fit un nouveau silence prolongé, et au bout de dix minutes une servante entra et murmura à l'oreille de la vieille femme, que l'une des jeunes dames s'était sentie tout à coup mal à l'aise et avait été obligée de se retirer dans sa chambre. Madame Lindley s'excusa auprès de M. Eaton d'être forcée de le quitter, et sortit du parloir.

Le jeune homme, en se trouvant seul, commença à trouver que l'entretien entre la Comtesse de Desborough et Fernanda Aylmer se prolongeait hors de toute mesure, et un sentiment d'inquiétude, dont il pouvait à peine se rendre compte, s'empara de lui, lorsqu'il promena ses regards autour de la sombre pièce, dans laquelle il se trouvait, et dont l'aspect triste semblait plutôt augmenté que diminué par la clarté douteuse des bougies qui l'éclairait et les lueurs sinistres du feu.

Se levant de son siége, il examina les portraits de médecins célèbres qui étaient suspendus contre les murs, et le tour qu'il fit dans le petit parloir l'amena devant une antique bibliothèque dont les rayons était garnis du vieux livres de médecine, d'ouvrages sur l'emploi des simples, et d'une grande bible à fermoir d'argent.

Cette bibliothèque avait des portes vitrées que Madame Lindley avait toujours grand soin de fermer; mais en cette occasion, il se trouvait que la clef était restée à la serrure. Le fait est qu'elle était en train de consulter un livre lorsque la Comtesse de Desborough et M. Arthur Eaton étaient arrivés, et, dans son empressement à recevoir ses visiteurs, elle avait oublié sa prudence habituelle, et avait donné un tour de clef sans la retirer de la serrure.

M. Eaton ne s'imaginant pas qu'il pût y avoir aucun mal à examiner le contenu des livres, en prit un sur le rayon pour passer le temps, jusqu'à ce que la Comtesse vint le rejoindre; mais au moment où il ouvrait le volume, un papier s'échappa d'entre les feuilles. Il le ramassa et en jetant un coup d'œil sur ce papier, il fut frappé par les mots qui étaient écrits en tête de la feuille.

Ces mots étaient : —

L'AMI DES HÉRITIERS.

S'approchant alors de la lumière, M. Eaton eut

la curiosité d'examiner ce que contenait ce papier, et il trouva que c'était une recette quelconque, mais sur l'objet de laquelle il ne pouvait se former aucune idée. Il avait rouvert le livre pour replacer cette recette au milieu des feuilles, quand s'offrit à ses yeux un autre papier placé également entre les feuilles du volume, dans l'intention évidente d'y être mis en sûreté.

Il examina ce second papier et il reconnut que c'était une autre recette en tête de laquelle étaient écrits ces mots : —

ANTIDOTE DE L'AMI DES HÉRITIERS.

— Antidote ! — murmura-t-il pendant qu'un frisson glacé parcourait tout son corps, comme s'il eût été exposé tout à coup au souffle des vents hyperboréens venant en droite ligne des côtes de la mer Glaciale. — Ce terrible mot s'associe toujours dans un sens négatif avec celui de poison ! Ceci, alors, est donc la drogue vénéneuse, — se dit-il en lui-même en regardant le premier papier, — et ceci est l'antidote, — ajouta-t-il en tournant son regard vers le second. — Oh ! est-il possible que cette vieille sorcière dont l'aspect seul glaçait mon sang dans mes veines et me remplissait d'une vague et indescriptible sensation d'horreur, est-il possible qu'elle se livre encore à de plus ténébreuses pratiques que celles de son métier !

Puis, obéissant à un irrésistible sentiment de curiosité, il s'assit à une table, et, à l'aide du crayon d'argent de son portefeuille, il copia sur le dos d'une lettre la teneur des deux recettes qui lui semblaient cacher un intérêt sinistre et mystérieux. Tout cela fut l'affaire de quelques minutes; et, après avoir cédé à l'instinct qui le poussait à s'assurer les moyens de vérifier quelle était la nature des deux recettes, il les replaça dans le livre, qu'il réintégra sur le rayon de la bibliothèque.

Après l'avoir fermée, il retourna à sa place; et, à peine était-il assis, que la vieille femme revint.

Au moment où elle entrait, ses yeux tombèrent sur la clef qu'elle avait laissée à la porte de la bibliothèque, et Arthur Eaton s'aperçut qu'elle avait tressailli.

Au même instant elle lança sur lui un regard rapide et scrutateur, car ses fonctions ostensibles et secrètes l'avaient rendue naturellement soupçonneuse, et sachant toute la portée de l'imprudence qu'elle avait commise en laissant la clef sur la porte de la bibliothèque, sa conscience coupable lui fit courir un frisson par tout le corps à l'idée que son visiteur pouvait avoir jeté un coup d'œil curieux sur les livres qui s'y trouvaient.

Mais il y avait un tel calme sur son pâle visage. qu'elle fut à l'instant rassurée, et, après avoir retiré la clef, elle vint se rasseoir.

Néanmoins le changement qui s'était opéré dans

ses manières frappa M. Eaton, et il se sentit plus convaincu que jamais qu'il y avait quelque chose de terrible et de mystérieux dans les deux recettes qu'il avait trouvées dans le vieux livre.

Peu de temps après le retour de Madame Lindley dans le parloir, la Comtesse de Desborough reparut. Madame Lindley sortit de nouveau pour laisser à la noble dame toute liberté de s'entretenir avec l'Honorable M. Eaton.

— Fernanda consent à vous recevoir, — dit Eleanor aussitôt que la porte se fut refermée derrière Madame Lindley. — Mais je dois vous prévenir qu'il ne sera pas facile de lui persuader d'accepter la réparation que vous voulez lui offrir. Mon entretien avec elle a duré une heure, — ajouta la Comtesse en regardant à sa montre, — et vous pouvez juger par là de tous les arguments que j'ai déjà mis en avant et des objections que j'ai rencontrées.

— Dois-je la voir seule? — demanda M. Eaton d'une voix tremblante, — car il redoutait l'entrevue qu'il avait lui-même sollicitée.

— Oui, seule, — répondit la Comtesse. — Suivez-moi, je vais vous conduire jusqu'à la porte de Fernanda.

Ils montèrent l'escalier; et, en moins d'une minute, Arthur Eaton se trouva en présence de Fernanda.

Elle était assise dans son lit, le dos soutenu par des oreillers et avec un grand châle jeté sur ses épaules.

Ses yeux brillaient d'un feu qui n'était pas naturel, et ses lèvres étaient d'un rouge violent. Ces indices d'une vive émotion intérieure contrastaient étrangement avec la pâleur de son visage. Une de ses mains blanches était placée sur sa tête, et ses doigts s'enfonçaient dans les masses brunes de sa chevelure, comme si elle eût voulu contenir les sentiments qui grondaient dans sa poitrine; son autre main, posée sur la couverture, tremblait d'un mouvement nerveux ou plutôt convulsif. Sa poitrine, qu'on voyait s'élever et s'abaisser par un mouvement rapide, était un nouvel indice de la tempête soulevée dans son cœur.

Eaton qui la connaissait bien vit qu'elle était loin d'être calme, et qu'elle faisait, pour composer son maintien, des efforts qui lui faisaient mal. Affaibli et épuisé comme il l'était, ce spectacle lui occasionna un tremblement qui agita tout son être, et, sans y avoir été invité, il tomba dans un siége auprès du lit.

— Enfin, nous nous revoyons, Fernanda! — murmura-t-il d'une voix étouffée.

— Oui, enfin nous nous revoyons, — répéta-t-elle d'une voix basse et gutturale, si différente des accents mélodieux qui avaient autrefois frappé ses oreilles et rempli son cœur de joie et de bonheur. — Mais où et comment nous revoyons-nous, Arthur? — demanda-t-elle en fixant ses yeux sur lui. — Oh! promenez vos yeux sur cette chambre et dites-moi

si c'est dans un pareil lieu que j'avais coutume de vivre... Pensez à la situation de cette maison, dans une rue obscure d'un ignoble quartier, une rue et un quartier qui m'étaient inconnus jusqu'au moment où je suis venue y chercher un refuge! Pensez aussi à la nature de cette maison, à cet asile des victimes de la trahison des hommes et de leur dépravation! Et avez-vous vu la femme qui tient cette maison?... N'est-ce pas un génie bien fait pour régner sur un aussi abominable repaire? Qui est la cause de ma retraite dans un pareil lieu et de l'abandon de ma personne aux soins d'une semblable mégère?

Eaton ne pouvait répondre, il était effrayé par la véhémence toujours croissante avec laquelle elle parlait, et par ses yeux qui semblaient jeter des flammes.

— Comment! vous ne pouvez me répondre? — reprit Fernanda amèrement. — Oh! alors pourquoi êtes-vous venu ici? Est-ce pour vous réjouir de mon infortune? Est-ce pour réjouir vos yeux du spectacle de mon malheur? Est-ce pour vous venger de quelque mot dur qui se sera échappé de mes lèvres dans ces jours où vous m'aviez appris à croire que vous m'aimiez? Est-ce pour me punir de quelque caprice dont je puis vous avoir, sans réflexion, rendu la victime, mais dont je vous demandai toujours pardon les larmes aux yeux? Si c'est pour cela que vous êtes venu me chercher dans cette misérable retraite, vous avez complétement atteint votre but.

C'est, en effet, la belle, l'adulée, la brillante Fernanda Aylmer que vous retrouvez dans cet horrible refuge.

— Mon Dieu! vous me rendrez fou! — s'écria Arthur Eaton. — N'aurez-vous pas compassion de moi... N'aurez-vous pas de pitié? — demanda-t-il le cœur cruellement brisé par ces injustes imputations qui lui étaient néanmoins si sensibles et si douloureuses. — Regardez-moi, Fernanda... Jetez un regard attentif sur ma personne et voyez à quel état je suis réduit! Une maladie inconnue et terrible s'est emparée de moi... Je suis mourant... Je n'ai pas une année, que dis-je, je n'ai pas six mois à vivre, et je suis venu vous offrir la seule réparation qui soit en mon pouvoir de vous proposer. Mais bien certainement la Comtesse de Desborough a dû déjà vous en instruire.

— Elle m'a dit que vous vouliez bien maintenant devenir mon époux, et elle m'a pressée d'accepter cette offre, — répondit Fernanda qui n'avait pas eu besoin d'y être invitée pour contempler l'état de dépérissement auquel était réduit ce jeune homme, car, dès son entrée, ses yeux s'étaient secrètement promenés sur cette ruine humaine. — La Comtesse de Desborough, — continua-t-elle, — a mis en œuvre tous les arguments que sa nature généreuse et sa brillante intelligence ont pu lui fournir pour m'engager à accepter votre proposition tardive... Oh! oui, bien tardive. J'ai été inexorable... mais elle

m'a suppliée de vous voir... D'abord j'ai refusé, et j'ai persisté dans mon refus jusqu'au moment où l'idée me vint de voir l'état dans lequel vous étiez, et de m'assurer par moi-même si les renseignements qui m'avaient été donnés étaient exacts.

— Est-il possible que vous vous réjouissiez de l'effroyable maladie qui s'est emparée de moi et qui se rit de la science des premiers médecins de notre époque? — s'écria Arthur Eaton, l'horreur et l'effroi peints sur le visage.

— Tenez-vous à savoir la vérité? — demanda Fernanda en dirigeant sur lui un regard chargé d'une haine si infernale qu'il centupla les horribles tortures qu'il avait déjà ressenties.

— Non, non! — s'écria-t-il en bondissant de son siége d'un air égaré. — Je veux fuir votre présence... Je n'aurais pas dû m'aventurer à me présenter ici! C'est du dégoût, c'est de la haine, c'est de l'horreur que je vous inspire. J'ai peur de vos regards. Votre air me terrifie! Adieu, Fernanda! adieu!

Et il se précipita vers la porte.

— Arrêtez! — s'écria-t-elle d'une voix si vibrante, si pénétrante, qu'elle semblait percer ses oreilles, arriver à son cerveau, et descendre jusqu'à son cœur.

Il s'arrêta comme pétrifié, puis il vint en chancelant retomber sur le siége qu'il venait de quitter

— Vous ne devez pas sortir ainsi! — reprit

Fernanda. — Je ne puis permettre que vous partiez en gardant l'ombre d'un doute sur mes sentiments. Vous ne faites seulement que soupçonner que je vous méprise... que je vous hais... et que je vous abhorre, — continua-t-elle en appuyant avec une amertume diabolique sur chaque mot. — Il est donc nécessaire que vous soyez convaincu. Écoutez-moi, Arthur Eaton, et ne m'interrompez pas. Mon cœur est desséché et flétri, c'est un bouton de rose écrasé et détruit. Et cependant, quand j'en sonde les profondeurs, je puis encore me souvenir quel parfum d'amour il exhalait autrefois. Et tout cet amour était à vous, il avait été librement donné et joyeusement accepté. En retour, vous m'aviez engagé vos affections, qui faisaient autour de moi comme une auréole de bonheur. Puis vous prîtes avantage de ma tendresse et j'abandonnai mon honneur à votre garde. Peut-être ai-je été faible, fragile, et sans défense. Mais une jeune fille n'est jamais la séductrice d'un jeune homme. Après m'avoir déshonorée, vous avez commencé à trouver des défauts à mon caractère. Vous m'avez accusée de bizarreries et vous m'avez reproché mes caprices. Mais c'est parce que vous vouliez faire le tyran avec moi que j'affirmais mon indépendance, l'indépendance d'une femme. Quand je reconnaissais que j'avais eu tort et que la réflexion me disait que j'avais été injuste envers vous, j'implorais votre pardon, je vous suppliais les larmes aux yeux d'oublier mes torts, et je prenais Dieu à té-

moin de la vérité de mon assertion, que lorsque je vous paraissais le plus capricieuse, je vous aimais avec le plus d'ardeur. Oh! vous ne pouvez comprendre tout ce qu'il y a de noble et d'élevé dans l'esprit d'une femme qui aime sincèrement. Au moment où je vous tourmentais par quelque bizarre caprice, j'aurais mis en pièces tout être humain qui vous aurait seulement regardé d'un air insolent. Au moment même où je vous piquais par quelques coquetteries, j'aurais donné ma vie pour vous sauver une douleur. Était-ce là un cœur qui méritait d'être foulé aux pieds? Qui est parfait en ce monde? Mais on est sans indulgence pour une pauvre femme! Vous m'avez ravi ma chasteté, vous m'avez dérobé ma pureté virginale, et puis vous avez découvert que j'étais capricieuse. Quand je fus devenue votre femme devant Dieu, vous avez commencé à me trouver des défauts et des faiblesses. Juste Dieu! l'immensité de mon amour mis dans l'autre plateau de la balance ne devait-il pas l'emporter? Mais l'homme pense qu'il peut se jouer à sa volonté des meilleures et des plus pures affections du cœur d'une femme, qu'il peut abuser de sa fragilité, la séduire et la pousser à la folie, puis lui faire mille excuses s'il ne remplit pas les engagements solennels à l'aide desquels il a obtenu ces concessions de sa nature faible et confiante. Oui, ce sont là les idées dans lesquelles votre sexe se complaît, et les femmes vous encouragent dans votre iniquité, parce qu'elles tirent trop rare-

ment vengeance de leur honte et de leur déshonneur. Elles pleurent en secret, mais elles n'agissent pas. Elles souffrent, mais elles ne punissent pas. Il n'en sera pas de même avec moi!

Fernanda retomba épuisée et près de suffoquer, car l'animation et la véhémence avec lesquelles elle avait parlé avaient été terribles à l'extrême.

Arthur Eaton était resté assis complétement frappé de stupéfaction. Il ne perdait pas un seul des mots qui sortaient de sa bouche, mais il en était pétrifié. Immobile comme une statue, le malheureux jeune homme écoutait tous ces terribles reproches, ces amères accusations se terminant par des menaces, et il lui semblait qu'il était le jouet d'un rêve horrible. Mais il vit combien tous ces reproches étaient vrais, et lui, qui avait essayé de se persuader à lui-même que tous les torts étaient du côté de Fernanda, il était forcé d'avouer au fond de son cœur que les plus grands retombaient à sa propre charge.

— Et maintenant pouvez-vous me répondre? — demanda Fernanda en se redressant sur son lit. — Pouvez-vous me comprendre? Comprenez-vous pourquoi je vous méprise... je vous hais... et je vous abhorre? Savez-vous pourquoi je brûle du désir de la vengeance ou pourquoi je puis être satisfaite de celle que le ciel exerce contre vous? — demanda-t-elle tout à coup frappée par la crainte d'en avoir trop dit et que le jeune homme eût pu être amené à

comprendre le sens de ses paroles. — Oh! ne pensez pas un seul instant que je puisse jamais oublier mes griefs au point de vous accompagner à l'autel. Ne pensez pas que je puisse jamais recevoir comme une faveur ce que vous m'avez refusé comme un droit, ou que je puisse accepter comme une réparation ce que vous avez été autrefois heureux et fier de me proposer? Non, mille fois non! Et si, quand votre dernière heure arrivera, ce qui ne peut longtemps tarder, le souvenir de Fernanda se présente à votre esprit et que vos torts envers elle éveillent le remords en votre âme... oh! je me réjouirai... oui, je me réjouirai... car je vous regarde comme mon plus mortel ennemi, et l'air de ce monde sera plus léger pour ma poitrine lorsque vous aurez cessé de le respirer. Et maintenant, partez, laissez-moi! Arthúr, je vous l'ordonne!

Mais elle parlait à quelqu'un qui ne l'entendait plus, le jeune homme s'était évanoui.

Fernanda le crut mort, et, saisie de frayeur, elle sonna avec violence.

Madame Lindley, qui se trouvait par hasard dans une chambre voisine où était la pensionnaire qui n'était pas bien, se précipita vers la chambre de Fernanda, où un seul regard lui suffit pour comprendre le motif pour lequel elle avait été appelée. Néanmoins son œil exercé lui fit voir à l'instant que ce n'était qu'un évanouissement auquel M. Arthur Eaton avait succombé, et aux questions

de Fernanda elle donna en peu de mots de satisfaisantes réponses.

S'empressant de desserrer sa cravate et d'ouvrir son gilet pour lui donner de l'air, la vieille femme lui cingla de l'eau au visage, mais il ne revenait pas.

— Dans l'état de faiblesse et d'épuisement où il est, cela peut se terminer par la mort! — murmura-t-elle à voix basse à Fernanda Aylmer.

— Non, non, il ne faut pas qu'il meure encore! — s'écria la jeune fille avec véhémence; — ma vengeance n'est encore complète qu'à demi.

— Alors, il n'y a que quelques gouttes de l'antidote qui puissent le sauver, — répondit la mégère, — et comme son valet de chambre renouvellera demain la dose de poison...

— Bien! je vous comprends, soit! — s'écria Fernanda. — Il ne faut pas qu'il meure pendant que je suis emprisonnée ici et incapable de suivre les progrès rapides de sa destruction. Administrez-lui l'antidote.

La véhémence avec laquelle elle avait parlé, et que Madame Lindley avait vainement essayé de réprimer en portant son doigt à ses lèvres, avait quelque peu réveillé M. Eaton; mais la puissance intellectuelle était revenue plus rapidement que les forces physiques, et au moment où il revenait à la connaissance, il fut frappé par le mot antidote.

L'effet fut stupéfiant, et il redevint immobile comme une statue. Madame Lindley et Fernanda,

qui avaient toutes deux observé le léger mouvement qu'il avait fait et qui semblait indiquer qu'il était sur le point de revenir à lui, s'imaginèrent qu'il était complétement retombé dans son état d'insensibilité, et de nouveau la patricienne pressa la vieille femme de lui administrer l'antidote.

Eaton était en ce moment en pleine jouissance de ses facultés de raisonnement, quoique encore sans force pour secouer son inertie physique, et ce mot, frappant de nouveau son oreille, le convainquit que ce n'était pas une illusion quand il se figurait l'avoir, une minute avant, entendu prononcer par Fernanda.

Madame Lindley se précipita hors de la chambre, et l'effroyable soupçon encore vague dans la pensée du jeune homme lui donna le courage de rester parfaitement tranquille, alors même qu'il avait déjà repris assez de force pour se mouvoir s'il en avait eu la volonté. En fait, son évanouissement avait cessé, mais il voulait paraître privé de sentiment.

— Quand on administre un contre-poison, c'est qu'un poison a été antérieurement donné. Dans ce cas, ce contre-poison ne peut pas me faire de mal, puisqu'il m'est donné pour me faire revenir.

Telles étaient les idées qui passèrent dans le cerveau d'Arthur Eaton pendant les quelques moments que dura l'absence de Madame Lindley. Quand elle revint, elle ferma avec soin la porte derrière elle et s'approcha du fauteuil dans lequel le jeune homme

se tenait renversé, les yeux fermés et la bouche entr'ouverte. Un instant après il sentit une petite fiole s'appuyer sur ses lèvres, et un liquide sans goût s'introduisit dans sa gorge.

Après avoir ainsi administré l'antidote, Madame Lindley reboucha la bouteille, et la cacha sur sa personne.

Eaton affecta alors de revenir lentement à lui, et il joua son rôle avec tant d'art que même les yeux exercés de Madame Lindley ne découvrirent pas sa supercherie. Elle lui offrit un verre d'eau qu'il but, et au bout d'un instant, il semblait complétement revenu à lui.

En se levant de son fauteuil, il tourna vers Fernanda un long regard de reproche que celle-ci soutint en y répondant par un regard de menace et de défi; puis il quitta la chambre.

En rejoignant la Comtesse de Desborough dans le parloir du rez-de-chaussée, il lui communiqua en peu de mots le complet insuccès de son entretien avec Fernanda, mais il ne lui dit rien de son évanouissement, ni des terribles paroles qui l'avaient causé.

La Comtesse voulait remonter à la chambre de Fernanda pour tenter de nouvelles prières, de nouvelles remontrances, et de nouveaux arguments. Mais Arthur Eaton l'assura que sa bienveillante intervention serait complétement inutile en ce moment et ne pourrait qu'ajouter d'une façon dange-

reuse à l'agitation dans laquelle les événements de la soirée avaient jeté cette jeune femme. En conséquence, Eleanor renonça à cette idée, et Arthur Eaton la conduisit jusqu'à la voiture de louage qui attendait à une petite distance.

CHAPITRE XX

LE POISON ET LE CONTRE-POISON

Lorsque l'Honorable M. Eaton regagna la maison de son père, qui était situé dans Hanover Square, il monta immédiatement à son appartement, se jeta sur un sofa, et se livra à ses réflexions.

Elles étaient diverses et contradictoires, car certains incidents de ses aventures de la soirée paraissaient gros de mystère et d'intérêt.

Pourquoi un antidote lui avait-il été administré? Serait-il possible que le poison circulât dans ses veines? Et si le fait était positif, comment se pouvait-il qu'il fût connu de Madame Lindley et de Fernanda, si elles n'étaient pas elles-mêmes les empoisonneuses? Avait-il découvert par un effet de la Providence l'origine de cette terrible maladie qui mettait en défaut la science des médecins les plus éminents? S'il en était ainsi, alors le contre-poison

était en sa possession, et il pouvait combattre les effets du poison qui détruisait en lui les principes mêmes de l'existence.

Que Fernanda fût capable d'exercer une vengeance mortelle contre lui, son langage même venait de lui en fournir la preuve la plus incontestable. Et si la maladie devait être attribuée à une intervention humaine, quelques mots prononcés par elle suffisaient amplement pour la désigner comme la coupable. Sa volonté diabolique s'était manifestée, ses intentions vindicatives avaient été avouées, et par conséquent ne pouvait-elle pas déjà poursuivre l'accomplissement de ses projets de vengeance par l'intermédiaire de quelque misérable vendu à ses intérêts?

Si toutes ces conjectures étaient exactes, quel pouvait être alors ce misérable? Les soupçons de M. Eaton tombèrent naturellement sur l'homme qui était le plus constamment auprès de sa personne, sur son valet de chambre, William Dudley. Mais cet homme était au service de la famille depuis plusieurs années, et son caractère semblait irréprochable. En outre, William Dudley ne témoignait-il pas le plus tendre attachement à son jeune maître? Ne l'avait-il pas vu souvent pleurer lorsqu'il parlait en sa présence du mal inconnu qui l'entraînait rapidement vers la tombe? Oui, mais la nature humaine est capable d'une aussi basse hypocrisie!

Telles étaient les pensées qui occupaient maintenant l'esprit de l'Honorable M. Arthur Eaton, et elles le plongeaient dans un douloureux étonnement. Il avait lu que des scélérats vivant dans le moyen âge avaient été assez experts dans la composition des poisons pour inventer l'aqua tofana, le plus mystérieux de tous les poisons découverts par cette détestable école, et qui était représenté comme produisant sur ses victimes des effets identiques avec ceux qui étaient observés sur lui-même. N'était-il pas possible que ce terrible secret eût été retrouvé de nos jours, et ne pouvait-il pas se trouver à la disposition de la vieille sorcière?

Toutes les présomptions étaient pour une réponse affirmative à ces questions.

Néanmoins, n'était-il pas aussi possible que ses oreilles l'eussent trompé et que le mot antidote n'eût pas été prononcé au moment où il reprenait ses sens? N'était-il pas également probable que le souvenir des deux recettes lui fût revenu à l'esprit au moment où il reprenait connaissance, et que, frappé de cette idée qui s'éveillait en lui, il ait cru entendre prononcer près de lui le mot qui l'exprimait? Ou même, en admettant que le mot eût réellement été dit, n'était-il pas encore possible qu'il eût été appliqué d'une manière impropre par une vieille femme ignorante pour désigner quelque spécifique de sa pharmacie?

Puis la conviction lui vint que c'était de la bouche

de Fernanda que le mot était sorti, et il se sentit de plus en plus certain que le hasard l'avait mis sur la trace de terribles mystères.

Dans tous les cas, la copie des deux recettes était en sa possession, et un habile chimiste lui expliquerait la nature réelle de chacune d'elles.

Il était alors onze heures; il sonna, et son valet de chambre répondit immédiatement à son appel.

Sans avoir l'air de le regarder plus que d'habitude, M. Eaton observa néanmoins avec une attention dissimulée la physionomie de William Dudley; mais pas une ligne, pas un trait ne trahissait quelque chose de sinistre chez cet homme. D'un âge moyen, le teint fleuri, les cheveux blonds, porteur d'une bonne figure et de l'aspect le plus respectable, ce domestique semblait être incapable de faire une action déshonnête et encore bien moins de perpétrer un crime aussi noir.

Eaton se trouvait encore dérouté et confondu. Mais il résolut de n'arrêter son esprit sur une opinion décisive qu'après avoir sondé les profondeurs de ce mystère, dont il ne faisait seulement que commencer l'étude.

Après avoir fini de se déshabiller, Arthur Eaton se mit au lit, et le domestique disposa tout comme d'habitude sur sa table de nuit. Une lampe, les moyens d'obtenir promptement de la lumière, un livre, une carafe d'eau et un verre étaient invariablement placés à sa portée. Il ne pouvait supporter

de lumière dans sa chambre quand il se sentait disposé à dormir; mais il voulait avoir la possibilité de s'en procurer, car il était sujet à de fréquentes insomnies qu'il essayait de rendre supportables en lisant. Il souffrait beaucoup de la soif, et il n'était pas rare pour lui de vider toute la carafe pendant la nuit, et dans tous les cas il ne manquait jamais de boire au moins un verre d'eau.

Lorsque le valet eut arrangé la table de nuit, il se retira.

Le sommeil ne vint pas immédiatement visiter les yeux d'Arthur, et pendant qu'il méditait sur le singulier incident de cette soirée, il lui vint tout à coup à la pensée que le liquide que Madame Lindley avait insinué dans sa gorge et qu'elle nommait un antidote n'avait aucun goût. Par une conséquence naturelle de cette idée, il réfléchit que ce liquide, s'il était incolore, ce qu'il n'avait pu voir, car il n'avait pas risqué un seul coup d'œil à la fiole qui avait été appliquée contre ses lèvres, pouvait facilement être administré dans de l'eau pure. Alors la pensée lui vint que si son domestique était le misérable par l'entremise duquel le poison lui était donné, la carafe était le moyen à l'aide duquel il l'infiltrait dans ses veines.

Mais un chimiste lui fournirait une explication sur ce point aussi bien que sur la nature des deux recettes.

Le sommeil à la fin s'empara de l'Honorable

M. Arthur Eaton, et lorsqu'il s'éveilla, à une heure plus matinale que d'habitude, il lui sembla qu'il se trouvait un peu mieux. Le lecteur peut être bien certain qu'il n'avait pas touché, de la nuit, à l'eau de la carafe; mais alors, se levant de son lit, il en vida le contenu dans une bouteille, qu'il enferma dans une armoire, ayant eu soin d'abord d'en verser quelques gouttes dans le verre pour lui donner l'apparence d'avoir servi.

Lorsqu'il se fût remis au lit, il sonna son domestique, et quand il parut, Arthur, qui l'observait attentivement sans en avoir l'air, remarqua qu'il avait jeté immédiatement un regard rapide vers la carafe. Néanmoins, il pouvait peut-être n'y avoir rien à en induire, son mouvement pouvait être purement accidentel, et les dispositions soupçonneuses dans lesquelles était M. Eaton étaient de nature à donner à la plus futile circonstance l'importance d'une preuve de culpabilité. Dans tous les cas, le moment n'était pas venu d'accuser William Dudley, et il se conduisit avec lui avec sa douceur et sa bonté habituelles.

Après qu'il se fut levé et qu'il eut fait sa toilette, Arthur fit passer un message verbal à son père pour l'excuser de ne pas assister au déjeuner, sous le prétexte d'une invitation chez un ami. Le fait est qu'il ne pouvait pas modérer plus longtemps sa curiosité, il se sentait incapable de prendre une bouchée de nourriture avant d'avoir consulté un homme de science, car il

avait la plus forte espérance, presque le pressentiment, que les investigations qui allaient avoir lieu avaient pour lui l'importance d'une question de vie ou de mort.

Avec la copie des deux recettes dans sa poche et la bouteille d'eau sous son manteau, Arthur partit de la noble maison de son père, dans Hanover Square, et dirigeant ses pas vers Bond Street, il entra dans la boutique d'un célèbre pharmacien qui fournissait la famille de tous les médicaments prescrits par les médecins.

M. Bradford, tel était le nom du pharmacien, fut surpris de recevoir une visite aussi matinale de l'Honorable M. Eaton, dont le déplorable état de santé lui était naturellement connu, et il fut encore plus étonné quand d'un air plein de mystère il demanda à l'entretenir en particulier et dans le plus grand secret.

M. Bradford, qui était un vieillard grand et pâle, le conduisit à son laboratoire, sur le derrière de la maison, et tira la porte. M. Eaton lui demanda de la fermer à clef, ce qu'il s'empressa de faire immédiatement, en s'étonnant de plus en plus sur ce que pouvaient signifier toutes ces précautions.

— Je dois tout d'abord stipuler d'une façon sérieuse et impérative, — dit Arthur, — que vous ne me ferez aucune question relativement à la manière dont je suis devenu possesseur de deux recettes sur lesquelles je désire une explication.

— Il n'est pas dans mes habitudes de faire preuve

d'une impertinente curiosité, Monsieur Eaton, — répondit M. Bradford, un peu blessé par la nature de l'observation qui lui était faite.

— Je n'ai pas voulu vous offenser, mon cher Monsieur, — s'écria Arthur avec une chaleureuse sincérité qui apaisa immédiatement le chimiste, qui était un homme bon et d'un commerce agréable. — Mais si ces recettes sont en effet ce que je les soupçonne d'être, vous comprendrez à l'instant que la manière dont elles sont tombées entre mes mains doit rester entourée d'un profond mystère.

— Je traiterai la question purement et simplement comme une affaire, — répondit M. Bradford, — et je ne chercherai pas à en apprendre plus que vous ne jugerez convenable de m'en communiquer.

— Merci pour cette assurance, répondit M. Eaton. — Voulez-vous maintenant avoir la bonté de me donner votre opinion sur les deux recettes que j'ai transcrites sur le dos de cette lettre.

M. Bradford mit ses lunettes, prit le papier, et lut ce qu'il contenait avec une profonde attention. A la fin, il releva la tête et fixa sur Arthur un regard mêlé de félicitation et de surprise en disant : —

— Je me tromperais fort si vous ne possédez pas maintenant l'explication de la maladie qui vous conduisait au tombeau, en même temps que le secret pour arriver à sa guérison.

— Que le Dieu puissant soit béni ! — s'écria le jeune homme en joignant les mains avec ferveur. —

Oh! si c'était vrai... mais ce serait un bonheur trop grand... trop grand!...

Et il fondit en larmes, car, au même instant, l'hiver prématuré de sa vie lui parut tout à coup se changer en un printemps florissant. Les branches desséchées de son existence se couvrirent d'une nouvelle verdure. L'espérance, la plus brillante espérance, rayonnait sur sa tête, et il lui semblait déjà qu'il foulait la terre du pas assuré de la jeunesse, au lieu de se traîner tristement à sa surface avec le découragement de la caducité, qui va bientôt s'éteindre dans le sommeil de la mort.

— Oui, les choses sont bien comme je l'ai dit, — s'écrie le pharmacien d'un ton joyeux; — la première recette est un poison lent, fatal et mystérieux; l'autre est son antidote. Oh! c'est bien avec raison que ce poison a été nommé l'*ami des héritiers*, car rien de plus sûr, de plus certain pour atteindre un but meurtrier, ne saurait se concevoir. Jamais le génie de l'homme n'a accompli de plus grandes merveilles, mais jamais aussi il ne s'est livré à une plus horrible combinaison que celle-ci. L'usage et les effets de chacun des éléments de cette composition, considérés isolément, sont parfaitement connus des plus novices dans les études chimiques, mais jamais personne n'aurait eu l'idée de combiner ensemble ces divers ingrédients. Le hasard ou une inspiration de Satan ont pu seuls donner naissance à cette infernale mixture.

— De quelle couleur doit-elle être, et quel goût doit-elle avoir? — demanda Arthur si exalté par la joie de la nouvelle presque incroyable qu'il recevait, qu'il pouvait à peine contenir son impatience à formuler d'autres questions, car il brûlait du désir de prendre l'antidote, et il lui tardait d'apprendre à son malheureux père qu'un changement s'était opéré en lui et qu'il restait place pour l'espoir.

— La couleur doit être blanche, ou plutôt la mixture ne doit pas avoir de couleur du tout, — répondit le pharmacien, — et le liquide doit être entièrement sans saveur.

— Et ces observations s'appliquent au poison comme à l'antidote? — s'écria Arthur.

— Exactement. Mais ce doit être la Providence qui vous a mis sur la voie de la découverte de ces secrets, mon cher Monsieur Eaton, — continua M. Bradford en pressant chaleureusement la main du jeune homme, et même en versant des pleurs, tant était profond l'intérêt qu'il portait à celui à qui la miséricorde du ciel, ou quelque autre accident merveilleux, désignait le sentier qui menait de la mort au temple du salut.

— Mon cher ami, je vous remercie on ne peut plus cordialement de cette sympathie et de ces bons sentiments que vous me témoignez, — répondit Arthur sur les joues duquel les larmes coulaient aussi avec abondance. — La main de Dieu est dans tout ceci. Et jamais... non, jamais, je ne cesserai d'adorer son

saint nom, si je suis épargné .. si ma guérison peut en réalité s'opérer...

— Vous serez épargné... vous serez guéri! — dit le pharmacien en l'interrompant. — Le poison est dans votre sang, et l'antidote est dans vos mains.

— Alors je dévouerai au bien, à un but vertueux et honorable, cette existence que le Tout-Puissant a si miraculeusement sauvée d'une mort prématurée! — s'écria Arthur qui ne prononçait pas ces paroles dans l'enthousiasme du moment et poussé par une impulsion passagère, mais en comprenant bien toute la force et toute la portée de l'engagement qu'il prenait.

— Je ne suis pas superstitieux, — dit le pharmacien, prenant aussi un ton sérieux; — mais quand je pense à l'état dans lequel vous avez été, dans lequel vous êtes encore, et que je réfléchis que par un moyen que je ne cherche pas à savoir, la cause de votre maladie a été portée à votre connaissance, et que les moyens certains de guérison sont tombés entre vos mains, je n'hésite pas à dire que votre affliction et votre salut sont l'effet d'une destinée qui prend sa source dans la sagesse divine.

— Tel sera toujours mon sentiment, — s'écria Arthur. — Mais, maintenant, — ajouta-t-il en montrant la bouteille qu'il avait placée sur la table au moment de son entrée dans le laboratoire, — voulez-vous être assez bon pour me dire si ce liquide contient quelque chose de préjudiciable pour celui qui viendrait à le boire.

M. Bradford soumit immédiatement le contenu de la bouteille à diverses épreuves chimiques, et pendant qu'il était ainsi occupé, Arthur le suivait avec la plus profonde anxiété et le plus grand intérêt. De cette manière plus d'une demi-heure se passa, et, à l'expiration de cet intervalle de temps, le pharmacien dit d'un ton solennel : —

— L'eau que contient cette bouteille a été empoisonnée avec un liquide composé conformément à la recette portant le titre de l'*Ami des héritiers*.

— Alors, adieu à toute confiance dans les indications de la physionomie humaine! — s'écria Arthur, dont les idées étaient immédiatement arrêtées sur le compte de William Dudley. — Mais non, j'avais tort de parler ainsi, — dit-il aussitôt. — Il y a des exceptions à toutes les règles ; et je dois continuer à croire que la divinité qui a créé l'homme à son image a fait de la physionomie le reflet de l'âme. Ceci est la règle ; le contraire est l'exception. M. Bradford, je vous suis grandement, très-grandement redevable de la peine que vous avez prise et de l'intérêt que vous m'avez manifesté. Puis-je maintenant vous prier de préparer l'antidote qui doit me rendre à la santé et au bonheur?

— La composition de la mixture me prendra deux heures, monsieur Eaton, — lui fut-il répondu. — Dois-je vous l'envoyer?

— Non, dans l'après-midi je viendrai la chercher. Je ne veux pas que qui que ce soit, sous le toit de

mon père, puisse se douter que je dois à la médecine la merveilleuse résurrection qui doit avoir lieu. Il faut qu'on croie que la nature elle-même a opéré ma guérison par des moyens aussi mystérieux que ceux que mes amis se figurent être la cause de ma maladie.

Eaton prit alors congé du chimiste, auquel il n'offrit aucune récompense pécuniaire. Mais il se rendit immédiatement chez un orfévre de la même rue, et dans le cours de la journée M. Bradford reçut un service complet de belle argenterie, qui ne devait pas avoir coûté moins de cinq cents guinées.

CHAPITRE XXI

MADAME FITZHERBERT

Il était environ onze heures de l'après-midi, et le Prince de Galles déjeunait avec une dame dans une des élégantes salles de Carlton House.

La compagne de l'héritier présomptif était pour le moment d'une remarquable beauté. Elle avait un teint d'une exquise délicatesse, ni d'une insipide pâleur, ni blanc comme la neige ou comme le marbre, mais d'une transparence et d'un velouté à faire le désespoir d'un peintre appelé à le reproduire sur la toile. Sur chacune de ses joues s'étendait une nuance rosée qui devait aisément atteindre des tons plus chauds et plus colorés lorsqu'elle était animée par une émotion tendre ou passionnée.

Ses cheveux étaient d'une nuance très-claire, ni blonds, ni cendrés, ni châtains ; mais d'un ton pâle, quoique brillant, qui, aux rayons du soleil ou à la

clarté des lustres, semblait saupoudré d'une poussière d'or. Elle les portait poudrés et divisés en myriades de boucles, et cette mode, empruntée à la cour de France au temps de Louis XVI, qui défigurait dix femmes sur dix, allait d'une façon exquise à la dame que nous dépeignons.

Ses yeux étaient grands et d'un bleu clair et limpide, habituellement languissants et tendres, mais s'enflammant par moments d'un éclat imposant. Ils empruntaient à une âme formée pour l'amour leur douceur souriante, qui devenait irrésistible sous le regard de celui auquel elle avait donné son cœur.

Son nez était remarquable par la pureté de sa forme, et ses belles lignes donnaient une grâce infinie à sa physionomie; ses lèvres étaient pleines et d'un riche coloris, mais sans dureté, et ses dents étaient parfaites sous le rapport de l'égalité et du brillant.

Sa stature ne dépassait pas la taille moyenne, et quoique ses charmes fussent arrivés à tout le développement de la maturité, néanmoins ses formes n'avaient rien perdu de leur gracieuse symétrie. Les contours de ses bras robustes étaient nus jusqu'à l'épaule, les admirables rondeurs de sa poitrine, la belle courbe de son cou de cygne, et les riches ondulations de son beau corps, tout cela constituait un assemblage de charmes faits pour répondre au goût d'un Prince ami du plaisir.

Cette dame était Madame Fitzherbert.

Elle était alors dans sa trente-neuvième année, mais dans toute la gloire de ses charmes, et toute la splendeur de sa beauté. Elle avait été mariée deux fois avant de faire la connaissance du Prince héritier, mais aucun enfant n'était issu de ces deux mariages. Comme foi religieuse, elle était catholique romaine, et légèrement bigote; mais elle était adonnée au plaisir, folle de société, et peu scrupuleuse dans ses mœurs, comme son amour pour le Marquis de Belloïs en avait témoigné.

A l'époque que nous dépeignons, Madame Fitzherbert vivait ostensiblement avec le Prince de Galles. Elle avait ses appartements à Carlton House, où elle recevait ses amis et donnait des fêtes élégantes. Elle présidait également aux bals et soirées donnés par l'héritier présomptif lui-même. Sous tous les rapports, elle était regardée et traitée comme sa femme, bien que ce fût toujours le nom de Madame Fitzherbert qui lui fût donné par le Prince et par tout le monde.

Mais revenons à notre récit.

Il était, comme nous l'avons déjà dit, environ onze heures du matin, et le Prince de Galles déjeunait avec Madame Fitzherbert dans une des salles de Carlton House.

Ils avaient renvoyé les domestiques pour avoir toute liberté de causer, car il était évident, à leur air, qu'il était survenu quelque chose qui les contrariait.

— Et quand avez-vous eu connaissance des intentions de Sa Majesté? — demanda Madame Fitzherbert après un long silence.

Et sa voix, naturellement douce et agréable, empruntait le timbre le plus mélodieux aux dispositions mélancoliques et plaintives dans lesquelles elle se trouvait en ce moment.

— Hier soir, mon amour, — répondit le Prince, — j'avais été faire une visite au Comte et à la Comtesse de Desborough, qui viennent de revenir en ville; en rentrant chez moi, je fis la rencontre d'un de mes amis qui était à cheval. Il fit signe au cocher d'arrêter, attendu qu'il avait quelque chose d'important à me communiquer, et il m'assura en quelques mots qu'il m'adressa par la portière, dont j'avais baissé la glace, que c'était la conversation de tous les clubs. Il paraît que le ministre a reçu hier matin un message de mon auguste père, faisant connaître le désir qu'il avait que cette alliance eût lieu. Un conseil a été tenu dans l'après-midi, et quelques heures après, la nouvelle était connue et circulait dans le West End.

— Et quel est cet ami qui a été le premier à communiquer un projet aussi important au personnage le plus intéressé à le connaître? — demanda Madame Fitzherbert.

— Oh! vous le connaissez très-bien, ma chère! — répondit le Prince. — C'est ce bon, cet utile...

— Ce vaurien de Tim Meagles! — ajouta Madame

Fitzherbert en finissant la phrase du Prince et en fronçant les sourcils. — Je suis chagrine, George, que vous soyez si fou de la société de cet individu.

— Par Dieu! — s'écria le Prince avec un peu d'aigreur, — je ne saurais guère comment faire pour me passer de lui! Et vous devez reconnaître, mon amour, — ajouta-t-il d'un ton plus doux, — que Meagles vous a toujours témoigné le plus grand respect. En vérité, je m'imaginais que vous le voyiez depuis quelque temps plus favorablement, et, en partant de ce raisonnement, j'ai été assez mal inspiré pour lui dire de venir me voir ce matin chez vous. Je lui avais donné mes instructions pour qu'il recueillît tous les bruits qui peuvent circuler sur ce mariage projeté.

— Un mariage! — s'écria Madame Fitzherbert, qui rougit soudain avec indignation. — Certainement, George, vous n'avez pas eu un instant l'idée que ce projet pût jamais se réaliser et que le dessein secrètement conçu par votre royal père pût jamais amener un résultat sérieux?

— Je suis à votre merci, ma charmante! — répondit le Prince.

— A ma merci! — s'écria Madame Fitzherbert en bondissant de son siége. — Quoi! auriez-vous eu, seulement un instant, une semblable pensée?

— Silence! je vous en supplie! — s'écria le Prince en se levant aussi; — nous ne savons pas si l'on ne peut pas nous entendre! Soyez assurée que je ne

ferai rien sans, au préalable, m'être consulté avec vous; croyez bien que je suis prêt à tous les sacrifices qui ne compromettront pas mes droits à la couronne...

— Vous m'avez même juré d'y renoncer plutôt que d'agir envers moi avec perfidie, — dit Madame Fitzherbert d'un ton solennel en interrompant le Prince.

Il allait répliquer, lorsque la porte s'ouvrit.

Tim Meagles entra.

Il vit à l'instant qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas bien, mais il était trop habile tacticien pour paraître s'en apercevoir; et après avoir adressé un salut fort respectueux à Madame Fitzherbert, il prit la main que le Prince de Galles lui tendait.

Madame Fitzherbert lui rendit son salut avec une froide politesse, et se rassit. Le Prince se jeta sur un sofa et invita Meagles à prendre un siége, en s'informant d'abord s'il avait déjeuné.

— Oui, depuis plusieurs heures déjà, — répondit Tim; — et depuis ce temps, j'ai récolté toutes les nouvelles que j'ai pu me procurer sur...

Il s'arrêta et jeta un regard vers Madame Fitzherbert.

— Vous pouvez continuer, Monsieur, — dit-elle, — Son Altesse Royale n'a pas de secrets pour moi, — ajouta-t-elle avec dignité.

— Tout est vrai, exactement comme je vous l'avais dit, — continua Meagles en s'adressant au

Prince. — Le Roi a communiqué à ses ministres le désir de vous voir épouser la Princesse Caroline de Brunswick. Le Cabinet, assemblé hier, a discuté la question, et l'on est convenu de tenir la chose secrète encore pendant quelque temps. Mais d'une manière ou d'autre, le bruit en a transpiré, et ce matin il est connu que la chose est parfaitement exacte.

— Sur mon honneur ! — s'écria le Prince avec indignation, — mon auguste père s'entend magnifiquement aux moyens d'assurer le bonheur de son fils, et M. Pitt et ses amis du Cabinet disposent de la destinée de l'héritier présomptif de la Couronne avec autant de sang-froid qu'un magistrat qui envoie un malfaiteur à la maison de correction.

— Ce sera de votre faute si vous vous soumettez sans résistance à ces indignités, — dit Madame Fitzherbert avec véhémence. — Cette alliance en expectative devient le sujet des entretiens de toute la ville, avant que la plus légère communication vous en ait été faite à vous-même.

— C'est par trop intolérable ! — s'écria le Prince. — Mais qu'avez-vous appris de plus, Meagles ? Ditesnous tout sans aucune réserve, Madame Fitzherbert ne vous en saura que plus de gré.

— On dit que les affaires personnelles de Votre Altesse Royale ont été également discutées en conseil, — dit Tim, — et je sais que la nouvelle est exacte.

— Qu'a-t-on mis en discussion ? et comment sa-

vez-vous que la nouvelle qui vous a été donnée est exacte? — demanda le Prince avec une fiévreuse impatience et en lançant un regard rapide à Madame Fitzherbert.

— En premier lieu, — répondit Meagles, — M. Pitt a proposé à ses collègues un projet pour le règlement des dettes de Votre Altesse Royale, et ce projet doit être soumis au Parlement lorsqu'il s'assemblera le mois prochain. Secondement, je suis sûr que le fait est exact, puisque l'éditeur du journal du soir du gouvernement est un de mes amis intimes, et que je l'ai vu ce matin. Il paraîtra un article, sous forme de ballon d'essai, dans le numéro de ce soir.

— Ainsi, jusqu'aux pieds-plats de la presse sont informés de cette importante nouvelle avant moi! — s'écria le Prince d'un ton qui prouvait combien était grande sa mortification. — C'est le procédé le plus sans-façon que j'aie jamais vu de ma vie!

— Je puis vous affirmer que mon ami Percy Booth, l'éditeur, n'est pas un pied-plat, — dit Meagles quelque peu froissé de la manière dédaigneuse dont le Prince traitait tous les écrivains de la presse en général, et son ami en particulier. — C'est un brave garçon, capable de faire une bonne action, de chanter une chanson comme pas un, et de première force le gant de boxe à la main.

— On n'a pas eu l'intention d'insulter votre ami, Monsieur, — fit observer Madame Fitzherbert, dont la délicatesse se révoltait à l'idée des aimables qua-

lités d'un homme vanté pour son talent à chanter une chanson à boire et pour sa science de pugiliste.

— Tant mieux, Madame, — dit Meagles, qui s'aperçut que Madame Fitzherbert avait de la peine à supporter sa présence; et poussé par l'idée de prendre sa revanche, il ajouta : — A propos, Votre Altesse sera enchantée de faire la connaissance d'un noble Français qui brûle du désir de lui être présenté : c'est un réfugié.

— Ah! en vérité! — s'écria l'héritier présomptif, s'imaginant que Meagles adoptait cette manière indirecte de lui faire savoir qu'il avait découvert un autre riche émigré qui, comme le marquis de Sainte-Croix, serait heureux de confier son argent à un débiteur princier. — Je serai toujours enchanté de me montrer favorable à tout noble Français qui a souffert pour son dévouement à son souverain. Quel est le nom de votre nouvelle connaissance?

— Le Marquis de Bellois, — répondit Meagles.

Et il lança un coup d'œil furtif du côté de Madame Fitzherbert, pour remarquer l'effet que produirait sur elle la mention de ce nom.

Elle devint mortellement pâle, et pendant un instant elle chancela sur sa chaise, comme si elle avait été prise d'un vertige subit. Mais, se remettant aussitôt, elle lança un regard à Meagles pour s'assurer s'il avait une méchante intention en glissant ce nom dans la conversation.

Leurs yeux se rencontrèrent et se détournèrent à

l'instant, et pendant que la dame faisait semblant d'arranger son collier, Meagles reportait son attention sur le Prince. Son Altesse Royale n'avait pas remarqué la passagère confusion de Madame Fitzherbert et l'échange des regards qui avait suivi, car il était tombé dans une profonde rêverie : le projet de mariage conçu par son père le préoccupait d'une façon désagréable.

— Oui, — continua Meagles qui voulait prouver à Madame Fitzherbert qu'il ne fallait pas qu'elle conservât l'espoir de le dominer ou de le traiter avec mépris à l'avenir ; — le Marquis de Bellois est un très-charmant homme, et il a dû être remarquablement beau il y a quelques années... Mais j'ai bien peur qu'il n'ait des mœurs dissolues... En vérité, je le crois joueur... S'il en est ainsi, il ne manquera pas de trouver en Angleterre bon nombre d'habiles escrocs prêts à se jeter sur lui comme sur une proie.

— Nous étions en train de nous occuper d'affaires importantes, il me semble, Monsieur Meagles ? — dit Madame Fitzherbert qui avait repris tout son empire sur elle-même, car un moment de réflexion avait suffi pour lui faire croire, ou plutôt pour se persuader que le Marquis de Bellois était un homme trop généreux pour avoir révélé son secret à M. Tim Meagles.

— Nous allons revenir à notre premier sujet de conversation, Madame, puisque tel est votre bon plaisir, — répondit-il ; — mais un dernier mot sur

ce Marquis de Bellois. Il a eu l'honneur de faire votre connaissance pendant votre séjour à Plombières, et de se retrouver ensuite avec vous à Paris, il y a quelques années.

Un fer rouge sembla pénétrer dans le cœur de Madame Fitzherbert, pendant que Meagles prononçait ces paroles d'un ton mesuré et le regard fixé sur son visage. Elle sentit que de nouveau elle devenait mortellement pâle, que ses lèvres tremblaient, qu'une sueur froide lui venait au front, car il ne lui était plus possible de fermer les yeux à l'évidence de ce fait que le Marquis de Bellois l'avait trahie et que Meagles était le dépositaire du terrible secret de ses amours avec ce gentilhomme.

Elle tressaillit sur son siége, comme au réveil de quelque rêve horrible, et elle tourna ses regards effrayés vers le Prince. Mais il était encore plongé dans ses pensées, et il n'avait pas remarqué son changement de couleur et son agitation. Considérablement soulagée, Madame Fitzherbert se leva, et s'approchant vers Meagles qui s'était levé en la voyant s'avancer vers lui, elle dit : —

— Je vous remercie sincèrement de votre dévouement au Prince. Je vous offre aussi l'expression de toute ma gratitude pour les bons offices que vous m'avez rendus, à l'occasion, sur la demande de Son Altesse Royale. Je n'avais pas su apprécier complétement vos excellentes qualités jusqu'à ce matin, mais Son Altesse a entièrement dissipé l'impression

défavorable que de faux rapports avaient laissée dans mon esprit, et à l'avenir, nous serons amis, monsieur Meagles.

Après avoir prononcé ces paroles de sa voix la plus douce et en les accompagnant du sourire le plus enchanteur, elle lui tendit la main avec une apparente franchise qui ne trompa pas un seul instant celui auquel elle accordait cette faveur.

Néanmoins, il n'avait pas l'intention de pousser plus loin, du moins pour le moment, la petite campagne qu'il avait si heureusement commencée. Le triomphe était pour lui. Il avait humilié l'orgueilleuse beauté; bien plus, il l'avait convaincue qu'elle était en son pouvoir, et il était satisfait; car il était loin d'être naturellement méchant, mais il ne pouvait souffrir d'être traité avec mépris et même avec indifférence. Acceptant donc la belle main qui lui était tendue avec un tel semblant de bonne grâce, il dit d'un ton significatif : —

— Ce sera de votre faute, Madame, si jamais nous sommes ennemis.

Ainsi se termina ce petit incident, qui, pendant un moment, avait accablé Madame Fitzherbert sous le coup des frayeurs les plus vives.

Le Prince, qui n'avait rien remarqué de tout cela, fut alors tiré de sa rêverie par une observation qui lui fut adressée par Madame Fitzherbert, et la conversation fut ramenée au projet de mariage mis sur le tapis par la Cour et par le Cabinet.

CHAPITRE XXII.

LE BAL

Quinze jours s'étaient passés depuis les derniers incidents que nous avons rapportés, et à huit heures du soir, par une nuit froide et humide, les équipages commençaient à se succéder rapidement à la porte de l'hôtel du Comte de Marchmont, dans Hanover Square.

Lord Marchmont donnait un grand bal. Une si évidente amélioration était survenue dans la santé de son fils et unique héritier, l'Honorable M. Arthur Eaton, que le cœur du noble vieillard était redevenu accessible à la joie, et ses élégants salons s'étaient rouverts à l'élite de l'aristocratie du West End.

Malgré l'inclémence du temps, qui forçait au-dehors les pauvres malheureux à serrer leurs misérables haillons contre leurs membres grelottants, néanmoins, dans les hauts et spacieux salons de l'hôtel, tout était éclat et splendeur. L'air était chaud et

parfumé, la lumière des lampes et des bougies se reflétait dans des glaces immenses qui multipliaient à l'infini la foule brillante qui se pressait dans les salons, les ordres qui décoraient la poitrine des hommes, et les diamants qui étincelaient sur le front des femmes. Le son des instruments se mêlait au chant des voix les plus mélodieuses, et toutes les physionomies étaient radieuses de bonheur.

Lord Marchmont était un vieillard dont les traits naturellement sévères avaient une expression hautaine, mais qui savait les adoucir par un aimable sourire dans de semblables occasions. Son front était sillonné de rides et son corps était courbé par le poids des ans; néanmoins, il y avait dans sa démarche, son air, et sa conversation, les signes irrécusables de cet indomptable orgueil qui caractérise l'aristocratie Anglaise.

L'Honorable M. Arthur Eaton était certainement beaucoup mieux. Quoique très-pâle, très-maigre, et très-faible encore, il avait néanmoins beaucoup plus de vitalité que dans ces derniers temps, et l'éclat fiévreux de son regard avait cédé pour faire place à une apparence plus naturelle et plus compatible avec la santé. Son pas était plus élastique, sa démarche plus ferme, et il pouvait sourire, oui, sourire, sans feindre la gaieté, à tous ceux avec lesquels il s'arrêtait pour causer quelques instants, pendant qu'il parcourait les salons, appuyé sur le bras de son père, pour en faire les honneurs à leurs nombreux invités.

— Je ne vois pas M. Clarendon, — dit Arthur à Lord Marchmont au moment où ils entraient dans le principal salon, après avoir traversé tous ceux qui y conduisaient, et qui étaient remplis par la foule la plus joyeuse et la plus brillante. — Êtes-vous sûr que votre lettre d'invitation a été adressée à la véritable adresse? Car vous savez qu'il a transporté son domicile dans Cavendish Square.

— Non-seulement je suis certain que mon invitation lui est parvenue, — répondit Lord Marchmont, — mais je suis sûr qu'il doit venir avec ses filles; car ayant remarqué que vous exprimiez ces derniers jours le plus vif désir de les voir ici ce soir, je me suis rendu hier moi-même à leur résidence de Cavendish Square, dans l'après-midi.

— Et ils ont promis d'honorer votre réunion de leur présence? — s'écria Arthur avec vivacité.

— Oui. Mais pourquoi, mon cher enfant, êtes-vous si désireux de les voir? — demanda Lord Marchmont à voix basse. — Maintenant qu'un changement si notable s'est opéré dans votre santé et que je puis me flatter de vous transmettre mes titres et mes biens, je regrette presque de m'être rapproché de M. Clarendon.

— Mon cher père, — dit le jeune homme en s'arrêtant court et en regardant son père en face, — vous ne savez pas quelle peine vous me faites quand vous parlez ainsi! C'est précisément parce que M. Clarendon et ses filles ont été pendant des années, et

jusqu'à ces trois ou quatre dernières semaines, traitées avec une si cruelle négligence et une si froide indifférence de notre part, que je suis déterminé à leur faire toutes les réparations qui seront en mon pouvoir. Voilà pourquoi je veux leur témoigner les attentions les plus marquées; et si vous attachez du prix à ma santé et à mon bonheur, mon cher père, — ajouta-t-il d'une voix plus basse et plus émue, —, vous m'aiderez à les convaincre qu'ils sont réellement les bienvenus ici, non-seulement comme des hôtes, mais comme membres de notre famille.

— Vous savez, mon cher enfant, que je ferai tout au monde pour ramener le sourire sur votre visage, — dit le vieux Pair du royaume; — c'est pour vous faire plaisir que j'ai été hier chez les Clarendon pour insister pour qu'ils vinssent ici ce soir. Ils avaient déjà l'intention d'accepter notre invitation, et ils nous avaient adressé la réponse d'usage, qui doit s'être égarée. Mais justement les voici; hâtons-nous d'aller les recevoir.

Au moment où Lord Marchmont parlait, M. Clarendon entrait dans le salon, avec Octavie à son bras droit et Pauline à son bras gauche. Jamais ces deux jeunes personnes n'avaient paru autant à leur avantage. Il y avait quelque chose de noble et de ravissant à la fois dans le caractère de leur splendide beauté. Mises avec goût et élégance, et s'avançant avec une dignité modeste et une grâce indescriptible, elles semblaient nées et élevées dans ce monde

aristocratique, où, en réalité, elles faisaient leur première entrée.

Les yeux de toutes les personnes présentes dans cet immense salon se fixèrent sur ces deux charmantes jeunes filles lorsqu'elles firent leur apparition. Les dames ne pouvaient s'empêcher de leur payer un tribut tacite d'admiration, et les hommes se murmuraient les uns aux autres les éloges qui leur venaient aux lèvres, pendant que leurs yeux restaient arrêtés sur les filles de M. Clarendon.

Au bout de quelques instants, ils furent accostés par Lord Marchmont et l'Honorable M. Eaton. Ce dernier fut régulièrement présenté par son père aux jeunes personnes, qui s'attendaient de sa part à un salut froid, hautain, et réservé, et qui furent grandement charmées et agréablement surprises de l'accueil qu'il leur fit.

Après leur avoir serré cordialement la main, il leur dit : —

— Mes chères cousines, vous devez penser que je suis bien peu aimable de n'avoir pas été vous faire visite. Vous devez vous imaginer que j'étais bien peu pressé de faire votre connaissance. Mais vous me feriez une sérieuse injure, si vous restiez sous cette impression. La vérité est que je ne fais que commencer à me remettre d'une longue et douloureuse maladie, comme votre excellent père a dû, sans doute, vous en instruire, et que j'ai été obligé de garder la chambre pendant cette dernière quinzaine

à cause de la rigueur du temps. Et puis, je savais aussi que vous étiez occupées de votre installation dans votre nouvelle résidence, et je sais que les dames n'aiment pas à être dérangées dans ces moments-là! Néanmoins, maintenant que ma santé est beaucoup meilleure, et que sans doute tout doit être terminé dans Cavendish Square, je me promets comme un plaisir de vous faire de fréquentes visites. Venez, nous allons laisser votre père causer avec le mien, et je vais avoir l'avantage de vous conduire à vos places.

Après qu'il se fut adressé à Octavie et à Pauline de la façon la plus affable et avec la familiarité d'un parent, au lieu de la politesse réservée d'un ami, ou encore bien moins, de la froide réserve d'un étranger, il leur offrit le bras à toutes deux et les conduisit lentement à travers les salons.

— Maintenant que j'espère avoir fait ma paix avec vous, mes charmantes cousines, pour ne vous avoir pas fait ma visite, — reprit Eaton qui, en réalité, s'était abstenu d'aller les voir pour avoir l'occasion de leur donner une preuve plus décisive de ses bons sentiments, en leur témoignant une attention marquée en présence de tout le grand monde assemblé à cette occasion, — et maintenant que je me suis soulagé le cœur en vous faisant mes excuses à ce sujet, je dois vous prévenir que je vais devenir très-probablement un visiteur fort importun de votre maison; car je n'observerai pas une froide cérémonie, qui est ridi-

culs entre parents. En conséquence, je me présenterai quand l'envie m'en prendra, et si vous êtes occupées à votre broderie, je vous ferai la lecture, ou bien vous me ferez un peu de musique de temps en temps, car je suis sûr que vous êtes fort habiles dans cet art. A votre tour, dites-le-moi, êtes-vous disposées à m'accueillir dans ces termes-là?

— Nous serons toujours enchantées de vous voir, Monsieur Eaton, — répondit Octavie qui, tout autant que sa sœur était charmée et étonnée de la chaleureuse amitié et de la franche cordialité que leur parent leur témoignait.

— D'abord, si vous m'appelez Monsieur Eaton, — répliqua-t-il à l'instant, — je penserai que vous voulez me traiter comme tout autre visiteur. Nous sommes cousins, et je vous ai déjà déclaré que la cérémonie ne devait pas exister entre nous. Oh! vous ne savez pas combien j'ai fait de questions à votre sujet. Je sais parfaitement que vos noms sont Octavie et Pauline; vous êtes l'aînée, et par conséquent votre nom est Octavie et le vôtre Pauline, — ajouta-t-il en regardant attentivement les deux sœurs, qui étaient appuyées sur chacun de ses bras. — Désormais je vous appellerai Octavie et Pauline, et vous aurez la bonté de m'appeler Arthur, ou nous serons bientôt en querelle, je vous en avertis.

— Vous nous permettrez du moins de vous remercier, Arthur, de votre généreuse bonté envers nous, — dit Pauline.

— Non pas, en vérité, je ne vous le permets pas, — répondit-il aussitôt avec un aimable sourire qui vint animer sa physiononomie. — J'aurais l'air d'affecter un sentiment que je n'éprouverais pas en réalité. Mais les danses vont commencer, mes charmantes cousines, et il faut que je vous cherche des danseurs convenables. Je n'ose pas encore risquer un quadrille à présent, sans quoi j'aurais ouvert le bal avec vous, Octavie. Je vais vous conduire à des siéges et vous quitter pendant quelques instants, mais vous ne tarderez pas à me revoir.

En disant cela, il accompagna les deux jeunes filles jusqu'à un sofa, et puis, après s'être mêlé à la brillante assemblée qui remplissait les salons, il choisit un beau jeune homme avec lequel il était intimement lié pour être le cavalier d'Octavie. Lorsqu'il les eut présentés l'un à l'autre, il regarda autour de lui et ses yeux tombèrent sur Lord Florimel qui entrait en ce moment dans le salon. Pauline, de la place où elle était assise, reconnut immédiatement le jeune homme dont le souvenir occupait son cœur. Quand elle vit Arthur l'accoster, lui serrer cordialement la main, et s'avancer dans le salon appuyé sur son bras, son cœur battit d'une indescriptible émotion de plaisir.

Mais elle eut le temps de composer son maintien avant que Florimel fût arrivé devant elle, et lui également, par un violent effort de volonté, parvint à modérer la joie et l'étonnement qui s'étaient em-

parés de lui, lorsqu'il se trouva en face de la charmante fille qu'il n'avait pas oubliée un instant depuis la nuit qu'il avait passée à la Villa du Paradis.

Pendant ce temps-là, Octavie avait été emmenée par son cavalier, et le lecteur peut concevoir la surprise et la confusion passagère qu'elle éprouva de voir sa sœur au bras de Lord Florimel lorsqu'elles prirent place dans le même quadrille. Mais presque immédiatement la musique commença, et se sentant convaincue que Florimel était un homme d'honneur qui ne trahirait pas son secret, Octavie recouvra son empire sur elle-même et céda au plaisir et à l'entraînement de la danse.

— Enfin, nous nous retrouvons ensemble, chère Pauline, — dit Lord Florimel à voix basse à sa belle danseuse, quand les figures du quadrille leur laissèrent le loisir de causer. — J'ai cherché avec impatience les moyens d'obtenir une introduction auprès de votre père, mais votre cousin Eaton était trop mal pour pouvoir quitter la maison et Lord Marchmont était si inquiet de la santé de son fils que j'ai complétement échoué.

— Ont-ils été prévenus que Votre Seigneurie désirait nous être présentée? — demanda Pauline en baissant les yeux et en rougissant sous les regards de tendresse que Florimel dirigeait sur elle.

— Non, assurément non! — répondit-il à l'instant, — ils se seraient imaginé que j'avais quelque motif secret pour requérir leur intermédiaire pour vous

être présenté. Mais si j'avais réussi à entraîner l'un ou l'autre dans une promenade à cheval avec moi, j'aurais arrangé les choses de manière ou d'autre. Néanmoins, nous nous sommes rencontrés; je vous ai été maintenant régulièrement présenté, et c'est l'essentiel. De votre côté, chère Pauline, êtes-vous contente de ce qui est arrivé?

— Est-ce que j'ai paru bien contrariée tout à l'heure quand je vous ai vu vous avancer au bras de M. Eaton? — dit Pauline en relevant la tête et en le regardant avec un charmant sourire.

— Mais pourquoi m'appelez-vous de ce titre froid de Votre Seigneurie? — demanda Florimel.

— Si nous étions seuls ou à une plus grande distance de ceux qui peuvent nous entendre, je vous appellerais Gabriel, — répondit Pauline. — Je n suis ni inconstante ni capricieuse, et vous ne me trouverez pas demain différente de ce que je suis ce soir. Puis-je espérer qu'il en est de même de vous? — dit-elle, en lui lançant un nouveau regard qui, quoique presque aussitôt détourné, était éloquent comme le muet langage de l'amour.

— Ne vous ai-je pas assurée avant de nous séparer lors de cette mémorable nuit, à laquelle pour plus d'une raison je rougis de faire allusion, mais sur laquelle néanmoins ma pensée se reportera toujours avec plaisir, puisque c'est à elle que je dois non-seulement d'avoir fait votre connaissance, mais encore d'avoir pu en quelques heures mieux apprécier votre

caractère que durant plusieurs années d'amitié; ne vous ai-je pas assurée, chère Pauline, que vous aviez opéré en moi un grand et radical changement? Ne vous ai-je pas déclaré que j'avais appris à vous aimer avec une affection qui m'était jusqu'alors entièrement inconnue?

— Oui, — murmura la jeune fille, — et depuis que vous m'avez donné ces assurances, ne vous est-il pas arrivé de vous en repentir?

— Pas une seule fois, je vous le jure de la façon la plus solennelle, Pauline, — répondit Florimel avec un accent de profonde sincérité. — Ne pouvez-vous pas me croire? Peut-être avez-vous entendu dire que je suis léger et inconstant; mais n'y a-t-il pas des circonstances dans la vie d'un homme où son caractère s'empreint de stabilité, et, malgré ma jeunesse, cette heure ne peut-elle pas avoir sonné pour moi?

— Je l'espère et je le crois, — répondit Pauline, — s'il en était autrement, il ne serait pas sage à nous de causer en ce moment aussi familièrement.

— Et aussi tendrement, — reprit Florimel en lui prenant la main pour la diriger à travers le méandre de la contredanse.

La figure du quadrille les forçait alors à passer près de l'endroit où se trouvait Octavie; mais il ne fit pas semblant de la connaître; car puisque, d'après les apparences, sa première présentation à Pauline datait de ce soir, il aurait semblé étrange qu'il re-

connût sa sœur comme ayant eu antérieurement l'occasion de faire sa connaissance. Arthur Eaton était assis à une petite distance, regardant les danseurs, et Lord Marchmont et M. Clarendon étaient debout sur le seuil de la porte, causant ensemble et paraissant également suivre la marche du quadrille.

Mais quand la danse fut terminée et que Florimel eut reconduit Pauline à sa place, Octavie fut également ramenée par son cavalier, et Florimel sollicita d'elle l'honneur de lui offrir la main pour la première contredanse. Les deux jeunes filles apprécièrent la délicatesse et le bon goût qui avaient caractérisé la conduite de Florimel, et pendant que l'aînée lui lançait un regard de reconnaissance, la plus jeune sentait qu'elle l'aimait encore davantage, si la chose était possible.

Pendant tout le temps que Florimel et Octavie dansèrent ensemble, pas un mot ne sortit de leurs lèvres relativement au passé. Il ne lui arriva pas une seule fois de faire allusion aux incidents de cette matinée où il l'avait reconduite chez elle à la Villa du Paradis; mais il lui dit d'un ton cordial qu'il avait l'intention de faire de fréquentes visites dans Cavendish Square, intention qui avait déjà reçu l'autorisation de Pauline. A cette déclaration, Octavie répondit par la sincère assurance qu'il serait toujours le bienvenu, et c'est ainsi que le jeune homme, par sa délicate conduite, non-seulement convainquit la jeune

femme que son secret était gardé par lui d'une manière inviolable, mais que ses sentiments pour sa sœur étaient de la nature la plus honorable.

En somme, toute la soirée, il donna une attention marquée à Pauline. Quand les deux sœurs n'étaient pas invitées à danser, il restait à causer avec elles, et c'était un charmant spectacle que de contempler ce groupe composé de ces deux charmantes créatures, pour lesquelles la nature avait été prodigue de ses dons les plus rares, et de ce jeune homme si remarquable par la finesse toute féminine de ses traits et par la délicate symétrie de ses formes.

Quand les salles du souper furent ouvertes, l'Honorable M. Eaton offrit son bras à Octavie, et Florimel conduisit Pauline à la place qui lui était réservée à cette table luxueusement servie, et quand enfin l'heure de la séparation arriva, les deux sœurs rentrèrent chez elles ravies des attentions dont elles avaient été l'objet à leur première apparition dans le monde.

CHAPITRE XXIII

M. GRUMLEY

Il était environ dix heures du soir, le lendemain du bal chez Lord Marchmont, quand Madame Page, modestement vêtue, entra dans l'endroit où était située la maison qu'elle habitait autrefois. Mais au lieu de s'arrêter à la porte de son ancienne demeure qui était maintenant inoccupée et silencieuse, elle frappa à la porte à côté, et ce fut Briggs qui vint lui ouvrir.

— Ah! Julie, ma chère, — s'écria-t-il aussitôt que la lumière qu'il tenait vint la frapper au visage, — comment vous portez-vous? Je suis tout à fait enchanté de vous voir, entrez.

La jeune femme obéit à l'instant à son invitation, et suivit Briggs dans son parloir où elle prit un siége. Il insista pour qu'elle quittât son manteau et son

chapeau, et quand il vit qu'elle était si pauvrement vêtue, il s'écria : —

— Mais le monde ne semble pas trop bien marcher pour vous, Julie. Prenez une goutte de quelque chose pour vous consoler, et dites-moi ce que vous êtes devenue depuis que je ne vous ai vue?

En faisant suivre l'action aux paroles, Briggs remplit un verre de gin, qu'il offrit à Madame Page, et quand elle eut bu, il s'en administra un à lui-même, qu'il but à sa meilleure chance.

— Voyons, — continua-t-il en prenant un siége et en grattant l'énorme loupe qui surmontait sa tête hideuse, — quand vous ai-je vue la dernière fois? Oh! il y a environ une quinzaine, quand vous êtes venue pour enterrer votre pauvre père. Vous m'avez dit alors que vous aviez l'espoir d'obtenir une place et vous paraissiez en très-bonnes dispositions d'esprit... Qu'est-ce qui est arrivé depuis?

— Oh! des désappointements, rien que des désappointements, — répondit Julie en prenant un air de profonde contrariété; car comme Briggs n'avait pas la moindre idée de son mariage avec Page, qu'il ne soupçonnait même pas qu'elle le connût, elle avait ses raisons pour ne pas l'éclairer sur ce point. — J'ai échoué dans toutes les tentatives que j'ai faites pour gagner ma vie par des moyens honnêtes, — ajouta-t-elle, — et c'est pourquoi je suis là ce soir.

— Mais, que pensez-vous que je puisse faire pour vous, Julie? — demanda Briggs.

— Dame! je ne sais pas, — répondit-elle. — Mais j'ai pensé que vous trouveriez quelque moyen de m'utiliser. Vous avez beaucoup de connaissances : Magsman, Carotte, Potence, le Gros Meg, et le Grand Lord.

— Oh! oui, c'est très-bien! — s'écria Briggs — mais vous savez que je suis plutôt pour Magsman un serviteur qu'un maître. Ensuite vous auriez eu l'occasion d'entrer avec nous, si cela vous avait convenu, il y a longtemps déjà; mais vous aviez l'air de nous traiter toujours si froidement!

— Ah! c'était parce que mon père était vivant et que je ne croyais pas avoir besoin de votre assistance, — répliqua Julie; — mais j'ai eu tort, grand tort d'agir ainsi, et maintenant j'en suis fâchée; je ferais tout au monde seulement pour que vous me pardonniez. Je suis sans asile, sans le sou, — ajouta-t-elle en fondant en larmes, — et si vous ne faites pas quelque chose pour moi, il faudra que j'aille me jeter à l'eau.

— Allons, cessez de pleurer, — dit Briggs d'un ton qu'il essayait de rendre aussi consolateur que possible, — nous ne vous laisserons pas mourir de faim. Mais, en réalité, je croyais que vous vous étiez lancée dans la ville.

— Plutôt me tuer à l'instant, car c'est là ce que je crains, — s'écria Julie; — non, non, jamais je ne ferai cela. Vous supposez, parce que j'avais la faiblesse d'aller boire avec les jeunes gens du voisinage

que je suis une mauvaise femme. Mais si j'ai mes caprices, je n'ai jamais été une femme pareille et je ne le serai jamais.

— Bon! bon! Je n'avais pas l'intention de vous faire de la peine. Vous savez que nous ne sommes pas les uns et les autres des gens bien scrupuleux. Je veux parler des habitués de la maison, et je parlais en conséquence. Mais, dites-moi, Julie, votre père vous a donc laissée sans un sou? — demanda Briggs.

— Sans un sou de plus que ce qu'il a fallu pour l'enterrer de la façon que vous avez vue, — répondit la jeune femme.

— Et tous ses papiers? — continua Briggs.

— Je n'en ai trouvé aucun, et cependant j'ai cherché partout, — répondit-elle.

— Vous n'avez pas trouvé non plus quelques-uns de ces jaunets... vous savez bien?

— Pas un seul.

— Eh bien, c'est une pitié! — s'écria Briggs. — Je croyais bien que le vieux avait une cachette dans un coin ou dans un autre.

— J'ai fait des fouilles dans la cave; j'ai tout remué, j'ai regardé dans les cheminées, dans les coins les plus noirs, et même jusque sur le toit, — répondit Julie, — et je n'ai rien trouvé.

— C'est bien ennuyeux que les papiers soient perdus, — dit Briggs, — parce que, d'après tout ce qu'on dit, quelques-uns avaient de la valeur.

— Ah ! je voudrais bien les avoir! — s'écria la jeune femme, — je ne serais peut-être pas si malheureuse que je le suis maintenant? Mais pouvez-vous faire quelque chose pour moi? Ne puis-je pas, de manière ou d'autre, être utilisée dans vos opérations? Je vous servirai fidèlement.

— Eh bien, oui, certainement, nous trouverons toujours à nous servir d'une personne comme vous, — dit Briggs en l'interrompant; — mais voyez-vous, nous sommes obligés de nous montrer singulièrement prudents.

— C'est parfaitement juste! — répondit Julie, — mais en même temps vous savez qu'on peut avoir confiance en moi, car je sais déjà pas mal de vos secrets : toutes vos transactions avec feu mon père, — principalement les affaires avec les banquiers d'Aylesbury; et jamais je n'ai dit un mot sur vous. Je me serais plutôt fait couper la tête.

— Je vous crois, Julie, — dit Briggs avec un signe de tête approbatif. — Allons... je tâcherai de vous faire admettre dans notre compagnie, et j'ose dire que Magsman ne sera pas fâché de me voir agir dans ce sens. Ainsi consolez-vous. Il sera ici à minuit juste, ainsi que Potence et le Gros Meg. Ils ont une petite affaire à régler avec ces banquiers d'Aylesbury dont vous parliez.

— Quoi! M. Martin et M. Ramsey? — s'écria Julie.

— Précisément. Pour vous dire la vérité, M. Ram-

sey est ici en ce moment, il est là-haut, — répondit Briggs d'un ton confidentiel. — Il habite la maison depuis une quinzaine, et il ne fait que de se rétablir d'une sérieuse maladie. Il a été à demi noyé, et Magsman l'a fait transporter ici, un soir, dans une voiture de place, des *Armes de la Marine*, vous savez la taverne qui est en bas de la Place des Exécutions?

— Je la connais parfaitement, — répondit Julie. — Le pauvre homme! C'était un accident, alors?

— Pas précisément, — répondit Briggs en faisant entendre un petit ricanement, — lui, le Gros Meg, et quelques autres, se trouvaient ensemble dans une barque, et comme il avait une sacoche d'or sur lui, le Gros Meg l'a jeté par-dessus le bord. Mais il a été repêché par d'autres et transporté aux *Armes de la Marine*. Là, Magsman se présenta depuis à ce gentleman, comme un riche marchand de Bond Street, et il l'a emmené. Depuis, Ramsey a pardonné au Gros Meg « le petit accident, » — ajouta Briggs d'un air significatif, — car, en vérité, les banquiers d'Aylesbury ne peuvent guère se passer de nous en ce moment.

— Alors M. Ramsey est tout à fait rétabli? — dit Julie.

— Oh! tout à fait. Mais il considère comme plus sûr de demeurer encore ici un jour ou deux, attendu surtout que M. Martin est à Londres et qu'il peut venir se concerter avec lui quand cela est nécessaire.

Martin sera ici à minuit, et nous tiendrons un véritable conseil de guerre.

En ce moment un coup impatient fut frappé à la porte, et Briggs, après avoir fait signe à Julie de ne pas se déranger, s'empressa d'aller répondre.

— Ah! Monsieur Martin, comment, c'est vous? — dit Briggs surpris de l'arrivée du banquier plusieurs heures avant le temps convenu. — Serait-il arrivé quelque chose?... Mais entrez donc.

Et Briggs l'introduisit dans le parloir où se trouvait Julie.

M. Martin recula en voyant une étrangère, mais Briggs s'empressa de lui dire : —

— Il n'y a rien à craindre, Monsieur, elle est des nôtres, vous pouvez parler devant elle.

Le banquier d'Aylesbury, qui était un homme chargé d'années et de l'extérieur le plus respectable, prit un siége, car il était évidemment épuisé, et retirant son chapeau et son manteau, il dit : —

— M. Ramsay est-il en haut?

— Oui, Monsieur; dois-je le faire descendre? — demanda Briggs.

Martin fit un signe d'assentiment, et Briggs alla immédiatement chercher M. Ramsey qu'il amena au parloir.

— Cette jeune femme est la fille de Lightfoot, qui est mort; — dit Briggs, — et par conséquent nous n'avons pas de secrets pour elle.

— Est-il arrivé quelque chose? — demanda Ram-

sey avec une fébrile impatience en s'adressant à son associé. — Vous semblez soucieux, inquiet, et tourmenté.

— Très-tourmenté en effet, — s'écria Martin d'un accent désespéré; puis se remettant aussitôt par un violent effort, il dit : — Sir Richard Stamford est à Londres!

— Ah! alors il est sur le point d'ouvrir la campagne contre nous, — dit Ramsey dont un nuage sombre couvrit le beau visage, que sa récente maladie et ses inquiétudes avaient pâli. — Il faut qu'il ait conscience de sa force. Il doit posséder quelques armes que nous ne soupçonnons pas, sans cela il ne se hasarderait pas dans la métropole, quand une promesse de récompense pour son arrestation est suspendue sur sa tête.

— Sans doute il a recueilli de la bouche de sa femme la révélation de tout ce qu'elle sait, — répondit Martin.

— Non, non. Je parierais mon existence qu'elle ne voudrait pas me trahir, — s'écria Ramsey, — après avoir survécu au coup qu'elle s'est elle-même porté et avec toutes les chances de se rétablir.

— Vous parlez à la légère, — interrompit Martin avec impatience, — elle est morte!

— Morte! — s'écria Ramsey. — Quand est-elle morte? Comment avez-vous appris cette nouvelle?

— Elle est morte avant-hier, de grand matin, —

répondit Martin, — et le fait est rapporté dans les journaux d'aujourd'hui.

— Alors, à ses derniers moments, elle peut s'être confessée! — murmura Ramsey; — fou que j'ai été de lui confier un si grand nombre de nos secrets! Mais où avez-vous vu Sir Richard Stamford, et comment savez-vous qu'il est à Londres?

— Parce que je l'ai vu, — répondit le vieux banquier. — Je sortais d'un café, où je venais précisément de lire les journaux qui rendaient compte de la mort de Lady Stamford, quand je vis Sir Richard entrer dans une maison non loin de l'église Saint George. Il ne m'aperçut pas et j'attendis pendant quelque temps pour voir s'il ressortirait, dans ce cas j'aurais été frapper à la porte et demander s'il demeurait là, mais il ne reparut pas, et mon inquiétude s'augmentant à un point qui devint intolérable, je me hâtai de venir ici pour vous dire ce qui arrivait.

— Eh bien, dans tous les cas, nous avons obtenu un indice pour trouver sa demeure, ou du moins une maison où il est dans l'habitude d'aller, — dit Ramsey.

— Il me vient une idée! — s'écria Briggs. — Il est de la plus grande importance, pour le plan que nous devons arrêter cette nuit, de savoir si le Baronnet demeure dans la maison où vous l'avez vu entrer. Dans tous les cas, il faut que nous sachions quels sont les gens qui habitent là, parce que si

nous pouvons nous y faire admettre par un moyen ou par un autre, — ajouta-t-il en baissant le ton d'un air mystérieux, — notre tâche sera plus facile. Qu'en pensez-vous?

— Votre plan est excellent, — répondit Ramsey. — Mais qui envoyer pour prendre les informations nécessaires? Il nous faudrait quelqu'un de sûr et d'intelligent...

— Julie, voulez-vous vous charger de cette commission? — dit Briggs en se tournant tout à coup vers la jeune femme, qui affectait de rêver au coin du feu, mais qui n'avait pas perdu un mot de tout ce qui s'était dit.

— Quoi? — s'écria-t-elle en relevant la tête et en regardant Briggs. — Est-ce que vous me parlez?

— Oui. J'ai quelque chose à vous donner à faire immédiatement. — Puis, lui mettant de l'argent dans la main, il lui dit : — Vous allez aller à la première place prendre une voiture. Vous vous ferez conduire dans Blackman Street et dans la maison que ce gentleman va vous décrire ; vous vous informerez si Sir Richard Stamford y demeure, et s'il n'y demeure pas, vous saurez quels sont les gens qui l'habitent. Arrangez-vous pour entrer en conversation avec la servante, la propriétaire, et n'importe qui vous pourrez voir.

— Je saurai bien comment m'y prendre, — répondit Julie d'un air tranquille. — Où est la maison, Monsieur?... et quel est le numéro?

M. Martin lui décrivit la maison dans ses détails les plus précis.

— Vous vous arrangerez pour être de retour avant minuit au plus tard, — dit Briggs en appuyant sur sa recommandation.

— Vous pouvez compter sur moi, — répondit Julie.

Elle partit alors et se hâta de prendre une voiture qui la conduisit, au delà du pont de Londres, au logement qu'elle occupait elle-même avec son mari.

En montant au parloir, elle trouva Sir Richard Stamford en conversation sérieuse avec M. Page; mais au moment de son entrée, tous deux tournèrent vers elle un regard inquiet et interrogateur.

— J'ai réussi, complétement réussi, — dit-elle en se débarrassant de son manteau et de son chapeau; — ce soir, à minuit, toute la bande sera en votre pouvoir, sans en excepter même Martin et Ramsey.

— Que Dieu soit béni! — s'écria le Baronnet, qui était en grand deuil et dont le visage était hagard et soucieux. — Mais comment avez-vous fait, ma bonne Madame Page, pour arriver à la certitude que vous venez de nous donner?

— Nous vous avons déjà dit de ne pas nous demander pourquoi et par quels moyens je pouvais m'introduire au milieu de ces scélérats, — répondit Julie; — vous voyez que lorsque je vous ai dit que cela valait la peine de tenter l'expérience, j'étais loin d'avoir tort... Ramsey habite la maison de Briggs,

où il a été malade, et Martin y est venu pendant que j'étais là.

— Je savais qu'il était à Londres, — s'écria Sir Richard. — Vous voyez, Monsieur Page, que les renseignements que j'avais reçus d'Aylesbury étaient tout à fait exacts.

— M. Martin est venu apprendre à Ramsey la nouvelle de la mort de Lady Stamford, qu'il avait lue dans les journaux de ce matin, — continua Julie, — et ils ont peur maintenant qu'elle se soit confessée à vous.

— Et leurs craintes sont fondées, — dit Sir Richard, — car, comme je vous l'ai déjà dit, ma pauvre femme dans son repentir m'a tout avoué avant de rendre le dernier soupir.

— Qu'as-tu appris encore, ma chère? — demanda Page à sa femme.

— M. Martin, en sortant d'un café, — répondit-elle, — a vu Sir Richard Stamford entrer dans cette maison, et, le croiriez-vous? je suis actuellement envoyée comme espion pour savoir s'il l'habite, ou quelles sont les personnes qu'il y vient voir. Oh! j'aurais voulu que vous pussiez voir ma figure pendant que je recevais ces instructions et qu'ils me décrivaient une maison que je connaissais beaucoup mieux qu'eux!

— Parfait! — s'écria Page en se frottant les mains, — quoi de plus?

— Les bandits doivent tenir un grand conseil, à

minuit, — continua Julie. — Magsman, le Gros Meg, Potence, Briggs, Martin et Ramsey y seront, et votre mort, Monsieur, sera résolue. Je n'en fais aucun doute d'après les quelques mots que les mécréants ont laissé échapper, — ajouta-t-elle en se tournant vers le Baronnet.

— Nous verrons jusqu'à quel point ils réussiront dans leurs diaboliques desseins, — dit Sir Richard. — Madame Page, je vous remercie sincèrement pour l'immense service que vous m'avez rendu, mais les paroles ne sont rien, mes actes vous prouveront ma gratitude. Dieu merci ! mes affaires sont loin d'être aussi désespérées que je l'avais craint d'abord, et je serai encore riche. Mais, avant tout, mon caractère doit être mis à l'abri de tout soupçon, ma justification doit être complète.

— Elle le sera, mon cher Monsieur, elle le sera, — s'écria Page ; — je vous l'ai dit quand nous étions ensemble dans le cachot, et quand vous n'aviez pas l'ombre des preuves de votre innocence que vous possédez maintenant. Mais as-tu encore autre chose à nous dire, Julie, mon amour?

— Oui, un petit incident, — répondit-elle. — Il faut que je retourne près d'eux avant minuit pour rendre compte de ma mission.

— Ah ! il faut réfléchir sur ce dernier côté de l'affaire, — dit Page ; — tu es trop utile et trop précieuse, ma chère, pour exposer ainsi ta vie.

— Je n'ai pas peur, — répondit sa femme froide-

ment; — et il se peut qu'en retournant près d'eux je puisse aider à leur capture.

— C'est un point que M. Grumley décidera, — dit Page. — Prenons une voiture et rendons-nous à Bow Street. Vous êtes sûr que M. Grumley y sera, Sir Richard?

— Quand, ce matin, j'ai expliqué en particulier au magistrat toutes les circonstances de mon affaire, et que je lui ai exprimé l'espoir de faire tomber toute cette bande de scélérats dans les mains de la justice, — répondit Sir Richard, — il a ordonné au chef de police de se tenir à ma disposition, et j'ai pris rendez-vous avec cet homme pour ce soir.

— Ah! c'est Grumley, Pierre Grumley, — dit Page; — c'est un fameux attrape-voleurs et un grand ami de la bouteille, je crois. Mais il faut partir. Allons, Julie, mets une autre robe et jette-moi bas ces guenilles.

— Non, si je dois retourner à la maison de Briggs, — répondit la jeune femme; — c'est mon apparence misérable qui m'a aidée à trouver un conte qui a immédiatement ému Briggs de pitié. Je garderai cette robe et je remettrai ce vieux chapeau ainsi que ce vieux manteau, pour m'en servir en cas de besoin.

— Eh bien, comme il te plaira, Julie,— dit Page. — Venez, nous n'avons pas de temps à perdre.

Et tous trois sortirent ensemble, M. Page et Sir Richard enveloppés dans leurs manteaux, et Julie, après avoir pris sur elle le passe-partout de la porte

extérieure. Une voiture de louage les conduisit dans Bow Street, où ils frappèrent à la porte particulière du bureau de police, qui leur fut promptement ouverte par M. Pierre Grumley lui-même. Sir Richard déclara son nom, et ce fonctionnaire les conduisit immédiatement dans une pièce où une chandelle brûlait sur une table ; un pot d'étain qui était posé sur la cheminée, et une pipe que le fameux chef de police tenait à la main, attestaient qu'il passait agréablement son temps à boire et à fumer au coin de son feu.

— Asseyez-vous, — dit-il en fermant la porte de la pièce sombre et malpropre où il les avait introduits. — Mais je vous connais, mon bon Monsieur, — s'écria-t-il en dévisageant l'ancien voyageur de la maison Hodson et Morley ; — votre nom est inscrit sur mes livres et vous vous appelez Page. Je me rappelle maintenant. Ah ! cette petite affaire qui a manqué, il y a quelque temps, — ajouta-t-il en se laissant tomber dans une grande chaise de cuir à clous de cuivre.

— Mais ce soir l'affaire ne manquera pas, Monsieur Grumley, — dit Page ; — et de plus, c'est encore quelques-uns des mêmes individus qu'il s'agit de faire tomber dans vos griffes.

— Ah ! comment, Magsman ? — dit le chef de police en lançant tranquillement des bouffées de fumée et en cachant la moitié de son visage dans un pot d'étain.

— Vous avez touché juste, mon camarade, — s'écria Page en riant et en se frottant les mains joyeusement.

— Et quelle est cette jeune femme? — demanda Grumley en retirant sa pipe de sa bouche et en la dirigeant du côté de Julie.

— Ma femme, Monsieur, ma femme, je vous demande la permission de vous en informer, — répondit Page en se redressant. — Mais ne la jugez pas d'après le costume qu'elle porte en ce moment, je reconnais qu'il n'est pas élégant; je conviens qu'il n'a rien d'avantageux, Monsieur Grumley; mais permettez-moi de vous dire qu'il a été pris dans un but particulier, — ajouta-t-il en plaçant son index contre son nez et en donnant à sa physionomie chafouine un air d'homme entendu.

— Oh! il y a une intrigue sous jeu, je suppose? — demanda l'officier avec une froideur caractéristique, tout en se rencoignant dans son grand fauteuil de cuir pour regarder tout à son aise Madame Page.

— Comment? que dites-vous? — demanda le mari se regimbant sous l'impression que quelque insultante épithète venait d'être appliquée à sa femme.

— Ne va pas être ridicule, Page, — dit Julie. — Je sais ce qu'il veut dire. Oui, Monsieur Grumloy, il y a une intrigue, un véritable coup monté; et sans entrer dans aucune particularité, je dois vous faire savoir que j'ai les moyens de m'insinuer dans la société de Magsman et de sa bande. Je dois me trouver

avec eux à minuit ou un peu avant, c'est-à-dire si vous pensez qu'en m'y rendant je puisse être de quelque utilité, car sans cela je préférerais m'en priver.

— Veuillez entrer dans un peu plus de détails, s'il vous plaît, Madame, — dit l'officier. Puis, retirant sa pipe de sa bouche et lançant un coup d'œil à Page, il ajouta : — Vous avez raison d'être fier de votre femme, Monsieur; car c'est une fine mouche.

— Eh bien, oui, je suis fier d'elle, — dit l'ex-voyageur. — Elle a conduit cette affaire d'une façon remarquable. Magsman, le Gros Meg, Potence, Briggs, Ramsey et Martin seront tous réunis ce soir à minuit. Un joli coup de filet pour vous, Monsieur Grumley.

— Et sur quoi vont-ils délibérer? — demanda l'officier.

— Sur l'assassinat de Sir Richard Stamford, — dit Julie, répondant à la question qui lui avait été particulièrement adressée.

— Ah! un agréable sujet de discussion, sans aucun doute, — dit Grumley froidement en faisant tomber les cendres de sa pipe qu'il se préparait à recharger. — Mais nous verrons si nous ne pouvons pas leur mettre des entraves dans les jambes. Et pourquoi devez-vous y retourner à minuit, Madame Page?

— M. Martin a vu Sir Richard entrer dans notre maison cette après-midi, et je suis en ce moment envoyée comme espion pour m'assurer s'il demeure

dans la maison où on l'a vu entrer, et, dans le cas contraire, pour savoir par quel genre de monde elle est habitée. Parce que, comme l'a insinué Briggs, si l'on peut gagner ces gens et obtenir l'entrée paisible de leur maison, l'affaire deviendra bien plus facile. Maintenant vous comprenez tout, — ajouta Julie,— et vous pouvez me dire ce que je dois faire.

M. Grumley continua à fumer sa pipe en silence pendant quelques instants, tout en regardant le plafond comme un homme plongé dans ses réflexions, et comme si sa teinte noire pouvait jeter quelque clarté sur la question.

Il y a deux marches à suivre dans cette affaire, — dit-il à la fin. — La première serait pour moi et mes hommes de faire l'assaut de la maison et de nous emparer de toute la bande; la seconde de les séparer par un stratagème. Et je préfère la seconde méthode, — continua M. Grumley, — parce qu'elle est la plus sûre. Maintenant, Madame, — dit-il en se tournant vers Madame Page,—je vais vous dire ce qu'il faut faire; vous retournerez là-bas, un peu avant minuit. Vous inventerez un conte pour décider quelques-uns de ces bandits à sortir pour aller tendre quelque embûche à Sir Richard Stamford cette nuit même. Vous ferez en sorte d'accompagner ceux qui seront choisis pour l'expédition, quelques-uns de nos hommes seront en embuscade au coin de la rue sur laquelle s'ouvre l'impasse. Moi et le reste de mes gens nous nous tiendrons cachés dans les environs,

et quand nous aurons vu partir vous et ceux qui vous accompagneront, nous saurons bien nous emparer de ceux qui seront restés dans la maison. Vous me comprenez?

— Parfaitement, — répondit Julie, — je pense que vous vous êtes décidé pour le meilleur parti.

— Assurément! — s'écria Richard, — je vous accompagnerai, Monsieur Grumley.

— Et moi aussi, — s'empressa d'ajouter M. Page, — j'ai pris mes pistolets tout exprès.

— Il est maintenant dix heures, Madame, — dit l'officier de police en tirant de son gousset une grosse montre en argent de la grandeur d'un gros oignon, et qui devait peser deux livres bon poids.

— Je vais partir à l'instant, — dit Julie.

M. Grumley l'accompagna poliment jusqu'à la porte de la rue.

— Ohé! Mobbs! — vociféra l'officier de police de toute la force de ses poumons en reprenant le couloir qui conduisait à la pièce où il avait laissé Page et le Baronnet : interpellation qui fit accourir un homme de l'aspect le plus répulsif.

— Eh bien! qu'y a-t-il? — demanda Mobbs en entrant dans la chambre.

M. Grumley lui donna quelques rapides instructions relativement à l'escouade qu'il s'agissait de conduire dans le voisinage de la maison des bandits et sur la manière dont il devait la diviser en deux bandes, et le camarade qui semblait recevoir la

nouvelle avec une grande satisfaction, grimaça un sourire pour faire voir qu'il avait compris et sortit.

— C'est le meilleur de tous les hommes que j'ai sous mes ordres, — fit observer M. Grumley aussitôt que Mobbs se fut retiré.

— Eh bien! en ce cas, il ne faut certainement pas s'en rapporter aux apparences, — dit M. Page.

— Ce serait le fait d'un sot, — répondit l'officier de police laconiquement, — c'est un gaillard qu'il ne ferait pas bon de rencontrer dans un lieu écarté. Il vous couperait la gorge d'une oreille à l'autre sans que cela lui fît plus d'effet que de manger son dîner.

— Alors je n'ai nulle envie de le rencontrer dans mes promenades, — répondit Page en frissonnant.

— Je suis bien obligé d'employer des gens de cette trempe-là, — continua M. Grumley. — Vous avez peut-être entendu parler de cet homme qui, il y a cinq ou six ans, a précipité sa femme d'un troisième étage et coupé le cou à ses enfants là-bas de l'autre côté de l'eau, — dit-il en indiquant avec sa pipe la direction de Lambeth.

— Certainement j'en ai entendu parler, — s'écria Page; — mais quel rapport cela a-t-il avec votre ami Mobbs?

— Mais, mon Dieu! c'est précisément l'homme en question, — répondit M. Grumley. — A votre santé, Sir Richard; mes respects, Monsieur Page!

Et il engloutit son visage dans le pot d'étain.

— Il est impossible que vous ayez pris un semblable mécréant dans votre service, Monsieur Grumley? — s'écria l'ex-voyageur de commerce en bondissant littéralement sur sa chaise.

— Je vous dis que c'est lui-même que vous avez vu, — répondit l'officier de police après avoir vidé son pot de porter. — Il y avait deux inexactitudes dans l'acte d'accusation : l'une indiquait la femme sous le nom de Maria, tandis que son véritable nom était Marie, et l'autre établissait que le crime avait été commis dans la paroisse de Lambeth, alors que la maison était située moitié sur la paroisse de Lambeth et moitié dans Southwark, et c'était précisément dans la partie de la maison sur Southwark que le meurtre avait eu lieu. Aussi l'acte d'accusation a été cassé, et notre ami Mobbs a été tiré d'affaire. Alors je l'ai pris dans mon service, où il est toujours resté depuis.

— Mais il faut que les lois soient bien mal faites pour qu'un tel misérable puisse échapper au châtiment à la faveur de pareilles arguties, — fit remarquer Sir Richard Stamford.

— Ah! — s'écria M. Grumley, — ce n'est rien du tout. Il y en a qui s'en tirent deux fois plus aisément. A la dernière session, j'avais un gaillard à Old Bailey qui était là pour avoir volé son maître, un marchand de tabac. L'acte d'accusation le chargeait d'un vol de vingt livres de cigares, et tout était clair comme le jour. Mais quand le Conseiller Shar-

ply se présenta pour la défense, il demanda que les cigares fussent produits devant la cour, ce qui eut lieu, et il se trouva que c'était des cigares à paille. Le conseiller demanda que les pailles fussent retirées et qu'on pesât les cigares, alors il se trouva qu'ils avaient un poids moindre de dix-huit livres. Le défenseur parla pendant trois heures et demie en arguant que le prisonnier était accusé d'avoir volé un poids de vingt livres de cigares et non un poids de vingt livres de cigares et de paille, et mon gaillard fut acquitté.

— C'est bien vrai ? — demanda M. Page.

— Aussi vrai que je suis assis ici, — répondit M. Grumley. — Quand j'étais un jeune homme, j'étais clerc d'un officier de shériff, ce qu'on nomme un sergent. Un jour mon maître reçut un mandat pour s'emparer du corps d'un gentleman qui était mort criblé de dettes, et dont les exécuteurs testamentaires ne voulaient pas acquitter les obligations. Mon maître et moi nous nous mîmes en marche et nous arrêtâmes les funérailles juste au moment où le corps allait entrer dans l'église Saint-Pancrace. Le premier exécuteur testamentaire sauta à bas de la voiture de deuil et dit : — « Vous pouvez vous em- « parer du corps, mais si vous mettez la main sur le « cercueil, le drap mortuaire, ou sur quoi que ce soit « de ce qui a pu servir à envelopper le cadavre, nous « intenterons une action contre vous. » En conséquence de cette déclaration, mon maître se décida à

faire mettre le corps tout nu dans une voiture ; mais en ce moment survint le solicitor de l'exécuteur qui dit :— « Vos pouvoirs comme officier du shériff ne vous « donnent pas le droit de commettre une effraction, « le couvercle de ce cercueil est la porte extérieure « de l'habitation du mort, et si vous la forcez, ce « sera à vos risques et périls. » Aussi mon maître se rendit-il à ces raisonnements, et il abandonna la partie. Voilà ce que vous appelez des arguties !

— Très-remarquable ! — s'écria Page.

— Mais ce n'est pas encore fort étonnant, — reprit M. Grumley, — en comparaison d'une autre affaire que je vais vous conter. Il y avait mon vieil ami Duggins, le marchand de chevaux. C'était un homme qui valait ses vingt-mille livres, et qui fit un testament dans lequel il disait : — « Je laisse tous mes « chevaux, noirs et blancs, à l'aîné de mes fils, Josué « Duggins; et le reste de l'écurie à mon plus jeune fils « Samuel. » Il se trouvait qu'il y avait des chevaux qui étaient noirs, d'autres blancs, et d'autres pies, ou noirs et blancs. Alors Josué les réclama tous, et Samuel insista pour avoir les chevaux pies. Un procès s'ensuivit, et le conseil de Josué soutint cet argument: — « Les chevaux noirs et blancs sont évidemment « légués à mon client. Il a droit aux chevaux noirs, « ce n'est pas dénié. Il a droit aux chevaux blancs, « ce n'est pas discuté. Or, le testament lui accorde « les chevaux noirs et blancs, par conséquent il doit « avoir les chevaux pies, qui sont à la fois noirs et

« blancs. » La cour ne put résister à la force de ce raisonnement, et Josué gagna son procès.

— Cet avocat méritait de gagner sa cause comme récompense de sa logique, — s'écria Page, qui était dans le ravissement de ces anecdotes.

— Je vais vous parler d'une affaire qui s'est présentée à la dernière session, — dit M. Grumley. — Un nommé Bill Stark, un voleur fieffé, était accusé d'avoir pris un pendant d'oreille en diamant à une dame. Il paraît qu'il était fort bien mis, et assis à côté d'elle au théâtre, quand le coup fut fait, au moment où l'intérêt était le plus excité parmi les spectateurs. Mais le Conseiller Sharply était chargé de sa défense, et il soutint qu'il n'y avait pas eu vol commis « sur la personne de cette dame, » attendu que, lorsque le prévenu avait détaché le diamant de l'oreille de cette dame, il était tombé sur ses genoux, et que celle-ci s'en étant aperçue immédiatement, elle l'avait fait arrêter. De cette manière il n'y avait pas eu vol sur la personne, et il fut acquitté.

— Vos histoires sont de meilleure en meilleure, Monsieur Grumley, — dit Page. — Il n'est encore que dix heures et demie, — ajouta-t-il en consultant sa montre, — en avez-vous encore d'autres à nous dire ?

— Des masses, — répondit le constable ; — mais il faut songer à nos affaires maintenant. Et je vous conterai d'autres histoires une autre fois. Venez, Messieurs.

En disant cela, M. Grumley se leva de son siége, et, ouvrant une armoire, il y prit un gros et lourd pardessus, dans lequel, avec force contorsion, il enferma sa forte corpulence ; dans chacune des deux poches, il fourra un grand pistolet d'arçon. Il attacha à sa ceinture un grand couteau qu'il cacha sous le gros pardessus qui était boutonné sur sa large poitrine, et prenant un solide gourdin, il fit signe que ses préparatifs étaient terminés.

— Maintenant nous allons prendre une voiture de louage et nous mettre en route, — dit-il. — Mes hommes, sous la conduite de Mobbs, ont déjà fait la moitié du chemin.

Obéissant à cette injonction, Sir Richard Stamford et M. Page sortirent en compagnie de M. Pierre Grumley.

CHAPITRE XXIV

RÉSULTAT DE L'EXPÉDITION

Un peu avant minuit, Magsman, Potence, Briggs le Gros Meg, M. Martin et M. Ramsey étaient assemblés en conseil dans la maison de Briggs.

Il était évident, à leurs manières respectives, qu'une réconciliation avait eu lieu entre Ramsey et l'hôtelier de la taverne du *Bâton du Pauvre*. Par le fait, il était indispensable, pour les intérêts du premier, de pardonner, s'il ne pouvait pas oublier la tentative de meurtre, dont il avait été victime sur la rivière, et c'était par l'entremise de Magsman que l'affaire avait été arrangée.

— Eh bien ! — dit le formidable Joseph Warren, qui pouvait être considéré comme le président de ce conseil d'iniquité, — nous ne pouvons rien décider avant le retour de Julie Lightfoot. Il a été heureux qu'elle se soit trouvée là aussi à propos, Briggs, ou

vous n'auriez eu personne à charger de cette affaire, et la nuit aurait été perdue.

— La voilà ! — s'écria celui auquel cette dernière observation avait été adressée, au moment où un fort coup de marteau retentissait à la porte.

En moins d'une minute Julie se trouva elle-même en présence des scélérats réunis dans un conclave solennel, et elle fut reçue par Magsman, le Gros Meg, et Potence, comme une ancienne connaissance. Croyant aussi qu'elle était sincère en exprimant le désir de se joindre à eux, ils la félicitèrent de la résolution qu'elle avait prise.

— Et maintenant, quelles nouvelles, jeune femme? — demanda Ramsey au moment où elle prenait place à la table.

— Sir Richard habite la maison où j'ai été envoyée, — répondit-elle sans le moindre indice d'embarras. — Il est venu loger là depuis hier, et il ne fait que sortir et rentrer. Je me suis présentée comme une pauvre servante sans place, et je suis entrée en conversation avec la maîtresse de la maison. Il se trouve qu'elle a besoin d'une fille pour tout faire pour le moment, et je lui ai donné pour aller aux renseignements l'adresse de personnes supposées.

— Bien! — murmura Potence en faisant entendre le petit ricanement interne qui lui était habituel et qui était si effrayant à entendre.

— Sir Richard vint à sortir pendant que j'étais là, — continua Julie. — C'est un homme grand, fort,

d'un aspect imposant, et très-beau. Il porte des bottes à la hessoise et un manteau court.

— C'est bien cela! — s'écria Martin; — vous avez découvert son terrier, et il ne nous échappera pas.

— Au moment de sortir, — continua Madame Page, — il a demandé à la logeuse un passe-partout, en disant qu'il ne rentrerait pas avant deux ou trois heures du matin, attendu qu'il avait une consultation à prendre auprès de quelques limiers de Bow Street, pour...

— Ah! je vous disais bien que la guerre allait commencer! — s'écria Ramsey. — Il a réuni ses preuves, et maintenant il engage bravement la campagne!... Continuez, jeune femme.

— La logeuse lui donna le passe-partout, — reprit Julie; — mais au moment où il le recevait de sa main, il tomba sur le pavé et roula dans le ruisseau. Nous étions tous trois sur le seuil de la porte quand ceci arriva. Je me baissai avec complaisance pour chercher la clef, et en effet je la trouvai immédiatement. Mais je déclarai que je ne la voyais pas, et je la glissai sous mes vêtements pendant que j'étais encore accroupie dans la crotte. A la fin, la recherche fut abandonnée, et la logeuse ayant promis de veiller jusqu'à deux heures du matin pour attendre le Baronnet, il la remercia et partit. Il paraît être un homme généreux, car il m'a donné une demi-couronne pour la peine que j'avais prise à chercher la clef.

— C'est avoir plus de chance que nous ne pouvions l'espérer! — s'écria Magsman. — Vous avez admirablement opéré, Julie; où est la clef?

— La voici, — répondit-elle en tendant l'objet demandé.

Le lecteur a à peine besoin d'être informé que Julie se servit de cette invention relative au passe-partout, pour venir à l'appui des renseignements qu'elle avait fournis, et que son idée fut couronnée par le succès le plus complet.

— Maintenant, combien de personnes habitent la maison où vous avez été? — demanda Magsman.

— La logeuse s'y trouve seule en ce moment, — répondit-elle. — Elle n'a pas de servante, et elle se plaignait à moi de la dureté des temps, en me disant que Sir Richard était son seul locataire, et qu'elle avait deux étages complétement à louer.

— Notre tâche est aussi facile et aussi simple que possible, — dit Magsman; — Briggs, Meg, moi, et Julie, nous allons nous mettre en route à l'instant. Nous pouvons avoir besoin de Julie pour nous montrer le chemin et éviter quelque infernale erreur. Le passe-partout nous ouvrira l'entrée, et nous bâillonnerons la logeuse. Quand Sir Richard frappera à la porte, Julie ira lui ouvrir. Il croira facilement que c'est elle qui est la nouvelle servante, l'ayant vue le soir même. Et le reste ira tout seul.

— Alors, je resterai ici jusqu'à votre retour, n'est-ce pas, Joé? — dit Potence.

— Certainement, et nos deux amis également, — dit Magsman en regardant Martin et Ramsey. — Le buffet est abondamment garni, n'est-ce pas, Briggs?

— Abondamment! — répondit Briggs.

— Vous pouvez donc vous tenir en bonne humeur, — dit Magsman en s'adressant à sa maîtresse et à ses deux complices. — Allons, en route, nous n'avons pas de temps à perdre.

En disant cela, le scélérat se leva de sa chaise, et, tirant de sa poche deux pistolets, il s'assura si les amorces étaient en bon état et si les armes étaient prêtes à servir. Cet exemple fut suivi par le Gros Meg qui était également bien armé, pendant que Briggs endossait un gros vêtement et prenait également une paire de pistolets.

Julie ne put s'empêcher de frissonner à la vue de ces terribles instruments, car l'idée lui vint que si sa trahison était soupçonnée au moment où l'attaque serait dirigée sur ces bandits, une balle partie d'une de ces armes serait peut-être la seule récompense qu'elle retirerait de l'aventure. Mais elle s'était trop avancée pour reculer, et faisant appel à tout son courage, qui n'était nullement à mépriser, elle se prépara à les accompagner.

Mais les yeux de lynx de Potence avaient déjà remarqué le frisson qui avait parcouru son corps, quelque passager qu'il eût été. Et s'avançant droit sur elle, elle fixa un regard perçant sur sa physionomie en disant : —

— Vous avez peur, Julie?

— Pas le moins du monde, — répondit Madame Page d'une voix calme et ferme, pendant que ses yeux supportaient son regard sans fléchir.

— Qu'y a-t-il, Lizzy? — demanda Magsman.

— Julie tremblait, voilà tout, — répondit la femme d'un air soupçonneux.

— Je ne pense pas avoir tremblé, — dit Madame Page avec un ton qui respirait la confiance; — mais si cela m'est arrivé, c'est parce que dans le premier moment je n'étais pas parfaitement tranquille sur la besogne que ces pistolets sont destinés à accomplir d'ici à demain matin.

— Si j'ai été injuste envers vous, Julie, j'en suis fâchée, — dit Potence dont les soupçons persistaient toujours; — mais comme personne parmi nous ne tremble de peur, je pensais que cela devait être dû à une autre cause.

— Si vous me soupçonnez de quelque mauvaise intention, vous n'avez qu'à prendre ma place et à jouer vous-même le rôle de la servante! — s'écria Julie avec une feinte indignation. — Il est trop dur après avoir fait tout ce que j'ai pu et avoir reçu des compliments pour la manière dont je m'en suis tirée, d'être insultée de cette façon.

— Allons, allons! la paix! jeunes femmes, — grommela Magsman avec impatience. — Tu es trop soupçonneuse, Lizzy, et vous, Julie, vous êtes trop timide.

— Rappelle-toi l'affaire de Page, le commis voyageur, — dit Potence, — et puis viens dire ensuite que je suis trop soupçonneuse. Néanmoins, je ne veux pas être injuste envers Julie, et par conséquent, je déclare maintenant que je suis satisfaite.

— Oh! je ne suis pas rancunière, — s'écria Julie. — Vous avez raison de vous tenir sur vos gardes; mais l'avenir montrera si l'on peut se fier à moi ou non. Voilà ma main, Madame Warren.

— Et voici la mienne, Julie, — répondit Potence.

Elle tint la main de Madame Page serrée dans la sienne pendant près d'une minute, et sentant qu'elle ne tremblait plus, ses soupçons furent entièrement endormis.

Cette petite scène, qui pendant un moment avait paru menacer Julie d'un terrible danger, étant terminée, des verres de spiritueux furent offerts à la ronde, et le Gros Meg, Briggs, Magsman et Madame Page sortirent ensemble.

La nuit était très-sombre, et la pluie tombait abondamment. Le silence qui régnait dans la cour et dans les rues environnantes était si profond, que Julie se sentit convaincue que le bruit des pas pesants des hommes qu'elle accompagnait était plus que suffisant pour avertir les constables de leur approche, n'importe où ils étaient cachés.

Briggs et le Gros Meg marchaient un peu en avant; Magsman et Julie suivaient à côté l'un de

l'autre, à quelques pas de distance. Pas un mot n'était échangé, et l'on avançait d'un pas rapide.

Mais juste au moment ou la petite bande tournait le coin de la rue, Briggs et le Gros Meg furent tout à coup saisis et terrassés en un instant.

— Trahison!... de par le ciel! — vocifèra Magsman.

En disant ces mots, il dirigea un coup terrible de la crosse de son pistolet sur Julie.

Mais elle glissa de côté, et le coup, au lieu d'atteindre le front, ne fit qu'effleurer son oreille, et l'instant d'après, Magsman était saisi par derrière par la poigne vigoureuse de Mobbs lui-même, tandis qu'un autre lui passait un nœud coulant autour du cou, qui, glissant le long du corps par-dessus les bras, les retenait solidement attachés et le réduisait à l'impuissance.

— Damnation! — hurla Magsman en se couchant par terre et en distribuant des coups de pieds furieux aux constables qui l'environnaient.

Mais ils l'eurent bientôt maitrisé, et il fut porté dans une voiture qui attendait dans une rue adjacente, et dans laquelle Briggs et le Gros Meg avaient été déjà déposés.

Mobbs et deux autres constables montèrent dans la voiture, et les prisonniers furent clairement prévenus par le farouche Mobbs qu'à la plus légère tentative de résistance, on ferait sauter la cervelle du délinquant.

Magsman, Briggs et Meg soulagèrent leur rage par d'abominables jurons, et la voiture les conduisit rapidement à la prison de Clerckenwell.

Nous devons maintenant revenir à Potence, Ramsey et Martin, que nous avons laissés dans la maison de Briggs.

A peine la porte extérieure s'était-elle refermée derrière ceux qui étaient chargés de l'expédition, qu'un sentiment d'inquiétude s'empara de la maîtresse de Magsman. Une sorte de pressentiment semblait lui dire que ses amis étaient trahis. La conduite de Julie lui revenait à l'esprit et y faisait naître des soupçons qui prenaient plus de force de moment en moment. Et pourtant elle essayait de les combattre et de se persuader que sa frayeur était purement imaginaire.

— Vous paraissez inquiète ! — dirent Ramsey et Martin se rencontrant pour faire tous deux en même temps la même observation.

Et ils l'observèrent avec cette incertitude douloureuse inséparable d'une mauvaise conscience.

— Je n'aime pas du tout cette affaire, — répondit Potence ; —je voudrais qu'on ne l'eût jamais entreprise. Ne pouviez-vous arranger vos affaires sans avoir recours à nous? — demanda-t-elle d'un air farouche et les yeux étincelants d'un feu sinistre.

— Ne vous mettez pas en colère, ma chère dame, — dit Ramsey qui, aussi bien que son associé, avait subi la contagion de ses terreurs ; — mais dites-nous

ce que vous craignez, ce que vous redoutez? — demanda-t-il avec précipitation.

— Les manières de Julie Lightfoot me poursuivent, — répondit Potence avec une véhémence assez extraordinaire de sa part. — Mais je vais les suivre à une petite distance. Je crois pouvoir dire que mes craintes sont sans fondement, néanmoins...

— Nous allons aller avec vous, — dit Ramsey tremblant à l'idée de rester seul dans une maison qui, s'il y avait trahison, pouvait à tous moments être envahie par les constables.

— Et moi aussi, — s'écria Martin. — Avez-vous des armes?

— Aucune, — répondit Potence; — mais vous ne pourriez rien faire de bon, vous ne pourriez qu'attirer l'attention sur moi, s'il se trame quelque chose dans la rue. Restez-ici, je vous l'ordonne, — s'écria-t-elle avec le ton impérieux d'une reine parlant à de serviles courtisans toujours prêts à baiser la trace des pas des souverains.

— Eh bien! nous resterons, alors, — dit Martin, afin de calmer cette femme qui commençait à lui faire peur.

— S'il y a quelque trahison sous jeu, elle doit être exécutée tout près d'ici, — dit Potence qui avait repris son ton doucereux et tranquille; — car les limiers de Bow Street doivent avoir trouvé aussi avantageux de dresser leurs batteries dans le voisinage que de laisser nos amis s'engager dans un

quartier plus éloigné. En conséquence, je n'irai pas loin, et j'espère être de retour dans quelques minutes.

Sur ces mots elle quitta la maison.

Potence se hâta de traverser la cour, elle arriva au tournant de la rue, regarda de tous ses yeux à droite et à gauche, et ne voyant rien qui fût de nature à l'alarmer, elle s'élança vivement dans la direction que ses amis avaient prise quelques minutes auparavant.

Tout était tranquille, car la lutte des trois malfaiteurs contre les constables fut courte et énergique, et ils étaient en sûreté dans la voiture de place, comme nous l'avons précédemment rapporté.

Tout à coup, un bruit de pas légers arriva aux oreilles de Potence, elle se tint immobile dans le renfoncement d'une porte, et une femme passa précipitamment près d'elle. C'était Julie, qui, ayant observé à une petite distance le succès des constables et la déconfiture des trois scélérats, revenait sur ses pas pour chercher à trouver où l'escouade de Grumley, à laquelle s'étaient joints son mari et Sir Richard Stamford, était cachée.

Les yeux perçants de Potence reconnurent immédiatement la jeune femme qui, au même moment, sentit une main la saisir par l'épaule.

— Où allez-vous? — demanda la première d'un ton résolu.

Elle s'attendait si peu à l'apparition de Potence,

et la question qui lui était adressée était si brusque. que Julie se trouva confuse, embarrassée, et que sa langue resta collée à son palais.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?... Pourquoi êtes-vous seule ?... Parlez !... — s'écria Potence, dont le caractère terrible, en dépit de ses manières réservées et du ton doux qui lui était habituel, n'était pas un secret pour Madame Page.

— Vous n'avez pas le droit de me questionner, — répondit cette dernière.

Et se dégageant, elle s'enfuit dans la rue, poursuivie par Potence avec une égale agilité.

Elles étaient arrivées à l'entrée de la cour, et Julie l'avait dépassée en redoublant de vitesse, lorsque Potence réussit à la rattrapper.

— Maintenant, vous allez me répondre, ou je vous casse la tête contre la muraille ! — cria Potence avec fureur et en se jetant sur elle avec la rage et la force d'une tigresse.

La violence du choc auquel Madame Page avait essayé de résister les fit tomber toutes deux à terre; mais au même moment des bruits de pas nombreux se firent entendre, et un instant après le détachement de Grumley, conduit par cet officier en personne, parut sur le lieu du combat.

— Que diable est-ce que tout cela ? — s'écria Page en reconnaissant la voix de sa femme, car il faisait trop noir pour distinguer ses traits, et Julie criait au secours.

— Misérable ! — s'écria Potence en frappant la tête de la jeune femme sur le pavé.

Puis, se relevant tout à coup, elle bondit au loin, laissant son châle dans la main de Grumley qui l'avait saisie de sa main de fer.

Deux constables se mirent à sa poursuite, pendant que M. Page relevait sa femme qui, quoiqu'à moitié étourdie par le coup qu'elle avait reçu, reprit bientôt ses sens.

— Magsman, Briggs et le Gros Meg sont pris, — se hâta-t-elle de dire, — et Ramsey et Martin sont seuls dans la maison. Au moins, j'ai lieu de penser qu'ils y sont encore, — ajouta-t-elle.

— Dans tous les cas, nous ne perdrons pas de temps pour pénétrer dans la place, — s'écria Sir Richard Stamford.

— En avant ! — dit M. Grumley.

Et ils entrèrent tous dans la cour.

M. Grumley n'employa pas l'inutile cérémonie de frapper à la porte, mais appuyant son épaule d'Hercule de toute sa force contre elle, il la fit céder en un instant. Puis il se précipita dans la salle du fond, guidé par la lumière qu'il avait aperçue à travers le trou de la serrure, et Martin et Ramsey se trouvèrent tout à coup au pouvoir d'une escouade de constables.

— Nous sommes perdus ! — s'écria le vieux banquier en se tordant les mains et en se laissant retomber sur sa chaise de laquelle il s'était levé au pre-

mier bruit qui lui avait révélé l'attaque dirigée contre la maison.

— Ah ! notre ennemi ! — s'écria Ramsey qui aperçut la grande taille de Sir Richard Stamford qui se tenait debout sur le seuil.

— Faites attention, Messieurs, — cria Grumley, — tout ce que vous direz ici, l'on s'en servira contre vous ailleurs. Tout votre jeu est connu, je puis vous le dire, vos complices sont entre les mains de Mobbs, mon lieutenant, et vous irez coucher cette nuit à Clerckenwell.

— Nous n'essayerons pas de faire résistance, — dit Ramsey, — mais je vous en prie, emmenez-nous avec le moins de bruit possible. Il est inutile de mettre sur pieds tout le voisinage.

— Suivez-nous tranquillement, alors, — dit Grumley. — Quant à moi, je suis un vrai mouton d'officier, quand les gens se conduisent comme vous paraissez disposés à le faire. Mais quand ils veulent me débiter des absurdités, ils trouvent en moi une mauvaise pratique, aussi difficile à museler qu'un lion rampant.

Qu'entendait M. Grumley par un lion rampant, c'est ce que nous n'essayerons pas de deviner. Néanmoins son avertissement ne fut pas perdu pour les deux banquiers, qui se soumirent, sans opposer la plus légère résistance, à la désagréable opération de l'application des menottes qui s'exécuta immédiatement.

— Me sera-t-il permis de dire un mot en particulier à Sir Richard Stamford? — demanda Martin d'un ton suppliant.

— Non pas, — répondit M. Grumley.

— Je ne consentirais pas à cette proposition quand même elle pourrait être prise en considération, — dit le Baronnet d'un ton et avec un air qui ne disaient que trop clairement que ses anciens associés n'avaient aucune pitié à attendre de lui.

— Vous êtes venu ici pour jouir de votre triomphe sur nous, Sir Richard!... — dit Ramsey avec une haineuse méchanceté.

— Non, Monsieur, je suis venu pour aider les officiers de justice à s'emparer de deux criminels qui ont offensé les droits sacrés de l'amitié et violé toutes les lois de la société, — répondit-il d'un ton calme et résolu.

En ce moment les deux constables qui s'étaient mis à la poursuite de Potence revinrent en annonçant qu'elle avait réussi à leur échapper.

— Eh bien! nous n'y pouvons rien, — dit Grumley qui avait pris la nouvelle avec la tranquillité flegmatique d'un homme de sa profession. — Nous avons attrappé cinq oiseaux de potence, nous pouvons nous consoler de la perte de l'autre, — ajouta-t-il en faisant signe à ses hommes, qui se mirent en mouvement.

Mais les craintes de Ramsey, relativement à l'éveil donné dans le voisinage, se trouvèrent plei-

nement justifiées par l'aspect de la cour lorsqu'ils y firent leur apparition. Les habitants des maisons voisines alarmés par le bruit qui s'était produit lorsque la porte avait été enfoncée, s'étaient assemblés sur le pas des portes, quelques-uns tenant des chandelles à la main, pour s'assurer de ce qui se passait, et quand les prisonniers, les constables, Sir Richard Stamford, Page et Julie sortirent de la maison, un murmure de voix bourdonnantes témoigna de la curiosité qui était excitée de tous côtés.

Ramsey et Martin baissèrent la tête en longeant rapidement la cour, qui était alors complétement illuminée par les chandelles tenues par les gens qui se pressaient sur toutes les portes et qui se montraient à toutes les fenêtres ouvertes, et ce fut amèrement, bien amèrement qu'ils se repentirent, dans le fond de leur âme, du premier pas qu'ils avaient fait hors du sentier de l'honneur.

— Il y a eu une bonne raffle dans la maison de Briggs, — dit un des spectateurs en s'adressant à un voisin.

— Et je parie qu'il y en a un bon nombre qui sont impliqués dans l'affaire, — répondit l'autre.

— Officier, — s'écria le premier spectateur, — combien y en a-t-il de pris?

— Cinq, — répondit Grumley, qui était tant soit peu fier du résultat de son expédition de la nuit.

— Et ils peuvent être sûrs d'être tous pendus! —

s'écria le questionneur avec une expression de joie. — Dis donc, Bill, — ajouta-t-il en se tournant vers son voisin, — ce sera une bonne fête d'en voir cinq à la fois se trémousser au bout d'une bonne corde. Nous n'avons pas eu pareille aubaine depuis six mois. Ah! George III est le Roi qu'il faut pour faire pendre ses sujets par demi-douzaines et par douzaines. C'est un vrai père du peuple, n'est-ce pas, Bill?

La réponse qui fut faite à cette observation ne parvint pas jusqu'aux prisonniers, car en ce moment toute l'escouade sortait de la cour et tournait la rue.

Mais Martin et Ramsey frisonnèrent de la tête aux pieds lorsque ces paroles prophétiques, prononcées d'une façon grossière, retentirent à leurs oreilles comme un glas funèbre.

Les constables s'étaient précautionnés de deux voitures, en vue de leur expédition nocturne. L'une était déjà partie chargée pour la prison de Clerckenwell, et la seconde reçut Martin et Ramsey en compagnie de M. Grumley et de deux autres constables.

Sir Richard Stamford, Page et Julie partirent dans une direction, pendant que la voiture s'en allait de l'autre et sans nouvel incident. M. Martin et M. Ramsey furent logés dans la prison, où Magsman, Briggs et le Gros Meg les avaient précédés.

Car au temps où se passe notre récit, le système

de laisser les prisonniers à la garde des constables, jusqu'à ce qu'ils aient été entendus par le magistrat, n'était pas invariablement suivi, et les individus accusés de crimes sérieux étaient ordinairement conduits en prison à l'instant.

Notre récit a fait de grands pas dans ce second volume. Si l'accueil qu'il reçoit justifie nos espérances, nos lecteurs seront promptement mis à même de suivre dans un troisième volume, qui sera promptement livré à leur curiosité, les péripéties multiples du drame dont nous leur avons présenté les principaux personnages et les premiers événements.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

698. — Paris. Imprimerie Poupart-Davyl et Cᵒ, rue du Bac, 30

